

Pierre Benoit

LA SAINTE VEHME

(1958)

« Je jure sur mon honneur le plus sacré que je maintiendrai et tiendrai cachés les secrets de la Sainte Vehme. »

P. URQUHART, *Vehmgericht,* 1868.

À ROBERT D'HARCOURT

I

« Je pense qu'avec beaucoup de protections, on arrivera peut-être à joindre M[lle] Alda ? »

Violent comme il l'était, il y avait du miracle dans le calme que le capitaine du Glénic parvenait à garder, surtout en présence de l'étrangère devant laquelle se déroulait cette scène.

« Est-elle à Ilsenburg, oui ou non ? Allons, ne te presse pas ! Fais comme si je n'attendais pas ta réponse, mon brave. »

Le malheureux régisseur qu'il apostrophait de la sorte finit par réussir à murmurer :

« Mademoiselle ne s'attendait sans doute pas à votre arrivée, Votre Honneur. Autrement, je suis persuadé…

– Moi aussi ! Moi aussi ! Tu es là, toi, en tout cas, fidèle au poste, mon bon Lothaire. Pourquoi, elle, n'y serait-elle pas ? Se croit-elle d'une essence supérieure ? Est-ce qu'elle n'est pas payée par le château, comme toi ?

– Si Votre Honneur me permet d'essayer de lui expliquer… » balbutia Lothaire.

Un petit rire ironique retentit. À sa manière à elle, c'était la compagne de voyage d'Ulrich du Glénic qui intervenait.

« Croyez-vous, demanda-t-elle, que ce soit en affolant ainsi cet infortuné que vous obtiendrez de lui les éclaircissements qui vous importent ? A-t-on même reçu ici la dépêche par laquelle vous annonciez votre retour ? À présent, n'est-ce pas, pour parler, peut-être estime-t-on que je suis de trop… »

En même temps, elle avait esquissé un pas vers la porte du bureau demeurée ouverte.

« Flor, vous voulez plaisanter ? Demeurez ! ordonna Ulrich hors de lui.

Celle qu'il venait d'appeler Flor fronça le sourcil.

« Ce n'est pas la première fois que je vous aurai conseillé de ne pas employer ce ton avec moi, dit-elle. À présent, ce n'est plus de votre régisseur qu'il s'agit, mais de moi. De moi qui ne suis pas encore à vos ordres, que je sache, comme peuvent l'être ce pauvre M. Lothaire, ou cette chère M[lle] Alda.

Il convient peut-être, avant d'aller plus loin, de dire quelques mots des trois personnages réunis présentement dans la pièce qui, à défaut de terme plus précis, venait d'être appelée le bureau.

D'abord, Lothaire, type classique du régisseur d'un domaine d'une certaine importance sans doute. À proximité de la petite ville du même nom, le château d'Ilsenburg occupait le centre d'une centaine d'hectares, bois et prairies surtout. Les enclaves cultivées y étaient malheureusement rares, conséquences d'une guerre qui venait, grâce au Ciel, de s'achever, mais dont les méfaits devaient longtemps encore continuer à se faire sentir. Réquisitions, mobilisation des métayers ou fermiers, manque de main-d'œuvre. Le château et les communs, dans une région pourtant durement éprouvée, avaient eu en revanche la chance d'être épargnés par les bombardements de l'aviation anglaise ou américaine.

Lothaire ? Il devait approcher de la soixantaine ce qui lui avait, durant ces dernières années, évité l'honneur de s'en aller avec les troupes du Grand Reich cueillir des lauriers sur le front français et surtout sur le front russe. La guerre de 1914-1918 avait été moins clémente pour lui. C'était d'elle qu'il tenait la blessure qui lui avait enlevé une bonne partie de la joue gauche. Les cicatrices dues aux coups de boutoir des sangliers de la forêt d'Ilsenburg n'offraient point d'ordinaire cet aspect d'industrielle régularité.

Petit, massif, Lothaire était doué probablement d'une force physique qui n'était pas à négliger, une force contrastant de façon singulière avec la douceur infinie, presque enfantine de ses yeux. Vêtu d'une ample veste de velours vert bouteille aux larges poches en soufflet, il avait une culotte de peau de daim assez usagée, avec de hautes, de très hautes guêtres de chasse. Derrière une table encombrée de papiers, il s'employait à classer des factures lorsque la porte s'était ouverte, livrant passage à M. du Glénic et à la dame qui l'accompagnait. Lothaire, à l'occasion, tenait aussi le rôle de comptable. Au château et sur les terres, la pénurie de personnel multipliait les maîtres Jacques.

En second lieu, sans plus tarder, venons-en au maître de céans, au baron Ulrich-Ottbert-François du Glénic en personne. Pourquoi ne point dire tout de suite son âge ? Trente-six ans. Il était grand et très beau, d'une beauté assez farouche, avec, dans le regard, quelque chose qu'on aurait souhaité plus direct. Mais les souffrances endurées pendant près de deux années de captivité, n'est-ce pas, avec tout ce que celle-ci peut comporter d'obligatoire dissimulation ! Fait prisonnier au cours des combats qui avaient précédé la catastrophe militaire de Stalingrad, après s'être couvert de gloire dans les campagnes de Pologne et de France, personne plus qu'Ulrich n'avait droit au ruban

noir et blanc de la croix de fer. Il la portait sur une vareuse qui n'était autre que sa tunique de capitaine de la Wehrmacht, dont les insignes d'officier avaient été enlevés avec soin.

Et puis, enfin, il y avait cette jeune femme que le châtelain d'Ilsenburg avait appelée Flor, et qui n'était autre que doña Flor Vasquez, qu'un concours de circonstances des plus singulières lui avait fait connaître dans le camp de représailles d'Ukraine où elle était détenue elle aussi. Il sera postérieurement parlé de ces circonstances tout au long. Que leurs convictions, leur mutuelle infortune passagère les eussent aussitôt rapprochés, quoi de plus naturel, en tout cas ? Pour le moment, qu'il suffise de dire que doña Flor trouvait le moyen, à quelques jours à peine de leur libération, d'être habillée d'un costume bleu marine dont la sobriété n'excluait pas l'élégance. Elle devait être de ces femmes que les événements les plus saugrenus, les plus paradoxaux ne risquent point de prendre au dépourvu. Aussi belle qu'Ulrich était beau, elle avait des yeux bruns aussi difficiles à fixer que les siens, avec d'admirables cheveux blond cendré rejetés cavalièrement en arrière. Au revers de son tailleur, à la place du ruban de la croix de fer de M. du Glénic, il y avait une des curieuses fleurs, blanches et noires elles aussi, connues dans le pays sous le nom d'*Anémones des Sorcières.*

Les meubles du bureau, si vétustes qu'ils parussent, n'étaient point dénués de majesté, ni même d'une espèce de sauvage élégance. Comme on n'avait point assurément entreposé là ce que, sous ce rapport, le château renfermait de plus précieux, il n'était point malaisé d'en tirer la conclusion qui s'imposait, quant à ce qu'avaient dû être les richesses renfermées par la vieille demeure, tout de suite après sa construction, du temps de la somptuosité des landgraves d'Ilsenburg, ses propriétaires. Les guerres étrangères, les querelles intestines entre principautés limitrophes, Hanovre, Brunswick, Hanhalt-Bernburg avaient eu tôt fait de mettre bon ordre à cette peu décente prospérité. Cette insigne magnificence commençait à n'être déjà plus qu'un souvenir quand, à la fin du XVIIe siècle, Ulrich d'Ilsenburg, dernier descendant des gentilshommes de ce nom, s'était allié à une famille française presque aussi ancienne, mais peut-être encore, matériellement, plus mal en point, celle des barons du Glénic.

Splendide journée estivale que celle qui était en train de prendre fin ! On était au début de ce mois d'août de 1945 qui permettait, malgré les haines et les ruines accumulées, de saluer la paix revenue. Le crépuscule bleuissant achevait de rendre la chaleur supportable. Le bureau dont il vient d'être question était situé au premier étage du château. Par l'immense fenêtre ouverte on apercevait la partie centrale et l'aile droite de l'édifice. En dépit de ses origines et de son plan

général demeuré nettement militaire, sa façade disparaissait sous des sculptures, des ornementations comparables à celles qui caractérisent les pittoresques églises et hôtels de ville des cités d'alentour, Halberstadt, Quedlimburg, Wernigerode.

Un murmure d'eau d'une extraordinaire fraîcheur s'élevait, l'eau de la rivière qui entourait le pic sur lequel était juché le château. Et cette rivière était, tout simplement, la rivière Ilse. « On ne saurait décrire l'enjouement, la naïveté, la grâce avec lesquels l'Ilse descend follement sur les groupes bizarres de roches qu'elle rencontre dans son cours. Elle se lamente, courroucée, ou se roule en écumant, jaillit plus loin en arcs purs par une foule de crevasses, comme par les yeux d'un arrosoir, et, plus bas, court sur les petites pierres comme une jeune fille pimpante… » Au-dessus d'une noire ceinture de sapins s'arrondit le faîte d'une rougeoyante montagne : le Brocken, tout simplement aussi ! Ilse et Brocken ! Ilse d'Henri Heine, Brocken de Goethe ! La chanson de la rivière est aussi claire qu'est rébarbative la puissante cime endeuillée. L'Ilse du cher empereur Henri et des *Reisebilder,* le Brocken de *Faust* et de la *Nuit de Walpurgis.* Tel est le spectacle qui s'offre aux curieux arrivants que voici, à Ulrich du Glénic et à doña Flor, du haut de cette fenêtre prédestinée. Rien n'a changé, en vérité, depuis les fées et les nixes à la chevelure céruléenne. Certains progrès ont sans doute été réalisés. Les mitraillettes et les grenades qui déchiquettent ont remplacé avantageusement les masses d'armes et les pistolets d'arçon. Mais montagne et rivière n'en sont pas moins demeurées génératrices et gardiennes de tout autant de fantasmagories, de phantasmes, de maléfices. Comment auraient-elles disparu, se seraient-elles transformées du tout au tout, les mystérieuses et tragiques sociétés secrètes d'antan, alors que le cœur des hommes, des pauvres hommes, lui, est loin de s'être modifié pour autant ?

*

« Il ne me déplairait point qu'une décision fût prise le plus tôt possible en ce qui me concerne, déclara doña Flor après une pause. Sans cela, je m'en chargerais moi-même avec plaisir. Et soyez sûr que je ne serai pas embarrassée. Pour le cas où ils en auraient déjà été retirés, j'en serais quitte pour prier M. Lothaire de faire replacer mes bagages dans l'automobile qui nous a conduits jusqu'ici. »

Ayant vérifié d'un coup d'œil, dans la cour du château, la présence d'une imposante voiture, elle ajouta :

« Et à laquelle, grâce au Ciel, nous avons eu le bon esprit de ne pas restituer immédiatement sa liberté. »

Navré et furieux, M. du Glénic intervint.

« Je vous en conjure, ma chère amie ! Vous comprenez bien qu'il ne peut s'agir que d'un malentendu. Voyons, Lothaire ! Mais parle, pour l'amour de Dieu ! Que se passe-t-il, dans cette maison ? Si j'avais pu imaginer qu'après deux années de captivité, j'y serais reçu d'une façon telle ! Le télégramme nous annonçant est bien arrivé, cependant ? Je ne connais que trop ma cousine. Obligée de s'absenter, elle aura laissé des instructions. Quelqu'un comme Mme Vasquez ne peut pas ne pas trouver ici l'accueil qui lui est dû ! »

Doña Flor eut son petit rire.

« Mme Vasquez est persuadée qu'une ville comme Ilsenburg ne peut pas ne point posséder un hôtel convenable. Rien ne s'oppose à ce que je m'y installe, dans l'attente du courrier que vous aurez la bonté de me faire suivre, et qui, j'en suis certaine, ne saurait tarder.

– Voyons, Lothaire ! Encore une fois !… »

Le régisseur, qu'Ulrich n'avait cessé de harceler ainsi, et qui, littéralement, n'avait pas eu jusqu'alors la possibilité de répondre, réussit enfin à prendre la parole.

« Mademoiselle, avant de partir, n'a effectivement pas manqué de donner les ordres nécessaires, Votre Honneur. C'est l'appartement de la Margravine qui a été réservé pour Madame. Sulpicie doit s'y trouver en cet instant, s'efforçant de veiller à ce que rien ne manque. »

Moins âgée de cinq ans que son mari, Sulpicie était la femme de Lothaire. Comme lui, elle avait vu le jour au château. Il sera question d'elle à plus d'une reprise, et jusqu'aux toutes dernières lignes de ce récit.

Ulrich, rasséréné, avait souri.

« C'était vous qui, comme toujours, aviez raison ma chère amie. C'est moi qui ai eu tort de ne pas laisser à ce malheureux Lothaire le temps de s'expliquer. »

Doña Vasquez eut un haussement d'épaules un peu las.

« Admettons ! Admettons tout, dit-elle. Va pour l'appartement de la Margravine ! À une condition, c'est que l'on ne tarde pas trop à m'y conduire. Après la randonnée que nous venons d'accomplir, je ne serais réellement pas fâchée de goûter quelques instants de repos. Mais qu'il demeure entendu, n'est-ce pas, que je ne serai une cause de dérangement pour personne, et que, tout le temps que je resterai chez vous… »

Brusquement, elle s'était arrêtée. Lothaire venait de se précipiter à la fenêtre.

« Voici Mademoiselle ! » annonça-t-il, avec un soupir de

soulagement.

M. du Glénic l'avait suivi.

*

Une automobile était en train de virer dans la cour du château. Ayant sur son pare-brise l'insigne tricolore des troupes d'occupation françaises, elle était conduite par un officier, un capitaine qui, ayant sauté à terre, aidait maintenant à descendre la jeune femme qui se trouvait à son côté.

Le jour n'était point encore sur le point de défaillir. Mais déjà des lueurs violettes se mettaient à voltiger dans l'air. Elles entouraient de leurs gazes diaprées l'austère sommet du Brocken. L'hymne de l'Ilse s'était fait tout ensemble plus harmonieux et plus saccadé.

Ayant échangé quelques mots avec sa compagne, dont il baisa la main en un geste de la plus déférente courtoisie, l'officier français venait de remonter dans son automobile et de disparaître.

Ulrich, d'un geste brusque, arrêta Lothaire qui se hâtait vers la porte, sans doute pour se porter à la rencontre de la nouvelle venue.

« Demeure ici, s'il te plaît ! » ordonna-t-il.

*

Anne-Aldegonde-Hedwige du Glénic, Mlle Alda ainsi que l'appelait le personnel des deux domaines dont elle assumait depuis près de quatre années la gestion totale, le domaine d'Ilsenburg, dans le Harz saxon, et celui d'Altenkirchen, en Prusse rhénane, Mlle Alda, donc, se trouvait à présent face à face avec son cousin issu de germain, le capitaine baron Ulrich-Ottbert-François du Glénic.

Était-ce dans le plan de conduite de ce dernier ? Y eut-il de sa part une spontanéité qu'il parut presque aussitôt regretter ? Toujours fut-il qu'allant à elle, il l'embrassa.

« Alda ! » murmura-t-il, non sans émotion, une émotion qui n'était peut-être pas feinte, après tout.

Elle, elle demeurait figée dans son immobilité, dans son mutisme. Elle ne rendit point le baiser qu'elle venait de recevoir.

On eût dit tout de même qu'elle avait pâli. Mais comment le savoir, avec un teint d'une telle matité naturelle ?

Mme Vasquez assistait, indifférente, à cette singulière prise de contact.

« Alda ! » répéta le capitaine.

De sa voix sans nuance, Mlle du Glénic se borna enfin à suggérer :

« Mon cousin, peut-être devriez-vous ?…

– Devrais-je quoi ? » fit-il, déjà retombé sur ses gardes.

Imperturbable, elle acheva, de cette même voix monotone qui était sans doute l'une des forces de la châtelaine *in partibus* d'Ilsenburg :

« Mais songer à me présenter à doña Vasquez ? »

Doña Vasquez ! Dans les rares lettres que, de son camp de prisonniers d'Ukraine, il avait écrites à sa cousine, dans la dépêche où il lui faisait part de sa libération et de son retour à Ilsenburg le lendemain, Ulrich avait-il mentionné le nom de sa compagne de captivité ? Il était à peu près certain du contraire. Or Alda venait de lui prouver que, ce nom-là, elle le connaissait.

Alors ?

Remettant à plus tard la solution de cette énigme, il eut un de ces hochements de tête railleurs qui, chez lui, n'annonçaient rien de bon.

« Je vois que vous n'avez pas changé, que vous continuez à songer à tout, ma très chère ! »

Et, sur le ton le plus aimablement désinvolte :

« Déférons donc à votre vœu légitime. Ma cousine, mademoiselle du Glénic ! Madame Vasquez, doña Flor Vasquez, à qui je dois de me trouver à l'heure actuelle en liberté, et peut-être même d'être vivant. »

Doña Flor se jugeait-elle à ce point sûre d'elle-même, de sa supériorité sur Alda ? Toujours fut-il que, non sans quelque condescendance, elle sourit à Mlle du Glénic. Celle-ci, s'inclinant, lui rendit son sourire. Minutes d'un malaise qui paraissait destiné à s'éterniser, pendant lesquelles, au-dehors, sons et couleurs ne cessaient point de se modifier. Les sapins des forêts environnantes devenaient plus sombres, les eaux de l'Ilse plus chantantes. Enserrant le Brocken, les minces brumes du crépuscule étaient des écharpes qui se nouaient et se dénouaient.

Les deux jeunes femmes, elles, continuaient à se sourire, semblant en réalité se mesurer du regard, supputer leur puissance réciproque. Le capitaine blêmit soudain. Il avait l'impression que l'on ne prêtait plus attention à lui, qu'il était de trop.

Ce ne fut pas, bien entendu, doña Flor qu'il eut la tentation de prendre à partie.

« Ma cousine, commença-t-il, Mme Vasquez en qui il convient de saluer toutes les bontés, a eu celle de ne point s'offusquer de votre

absence, depuis près de deux heures que nous sommes ici. Vous ne vous froisserez pas si je vous avoue que mon sentiment à moi a été différent. Je pensais que vous auriez estimé de votre devoir d'être là pour nous accueillir tous les deux, elle, surtout, puisque dans le télégramme que je vous ai adressé, je vous annonçais mon retour en compagnie de quelqu'un que je désirais voir traiter ici d'une façon qui fût digne de vous et de moi, chère Alda. Or, ce télégramme vous est bien parvenu, puisque c'est sur votre ordre que Sulpicie a veillé à ce que soit mis en état l'appartement destiné à doña Flor. »

Celle-ci intervint sur le ton qui devait lui être coutumier, celui d'une impertinence nonchalante.

« Mon Dieu, très cher, comme vous êtes injuste et intempestif aujourd'hui. Vous choisissez précisément le moment où j'allais remercier Mlle du Glénic de son attention, attention dont vous ne réussirez ainsi qu'à retarder l'effet. Sans vous, sans vos incartades, je serais déjà bel et bien installée dans cet appartement de la Margravine où Mme Sulpicie m'attend, où M. Lothaire ne demande que d'être autorisé à me conduire.

– Devoir dont je ne laisserai le soin à personne d'autre qu'à moi, madame ! » dit Mlle du Glénic, avec une courtoise révérence.

Doña Vasquez avait raison. On eût dit qu'Ulrich était effectivement dans l'un de ces jours où les hommes les plus roués, les plus intuitifs ont à cœur de multiplier les plus impardonnables balourdises. Ce colloque entre les deux femmes, dont il lui semblait être exclu, acheva de déchaîner son exaspération.

« Un dernier mot, chère amie ! dit-il à doña Flor. Vous êtes bien bonne d'excuser ma cousine. Mais je tiens à lui répéter devant vous que sa place était ici, cet après-midi, à l'instant de notre arrivée. Parlez donc, Alda ! Qu'avez-vous à objecter ? »

Mlle du Glénic se borna à répliquer, de cette voix de plus en plus neutre, monocorde :

« Vous n'auriez pas manqué de me trouver ici, mon cousin, car je connais mes obligations sinon de maîtresse de maison, du moins de gouvernante à gages. J'aurais sans aucun doute tenu à être en règle de ce côté-là, comme de tous les autres. Seulement, voilà !…

– Voilà, quoi ?

– L'Allemagne est vaincue, sans qu'il en soit particulièrement de notre faute à nous autres pauvres et faibles femmes, n'est-ce pas ? L'Allemagne est occupée par les troupes alliées. Et quand une Allemande à qui échoit, comme à votre servante, un certain nombre de responsabilités reçoit de l'un des représentants des administrations

victorieuses une convocation pour un jour précis, pour une heure fixe, elle ne croit pas pouvoir faire autrement que de s'y rendre. »

Ulrich partit d'un mauvais rire :

« Ta ! Ta ! Ta ! Je ne suis évidemment pas depuis bien longtemps de retour dans mon pays ! Assez, cependant, pour vous apprendre, au cas où vous pourriez l'ignorer, qu'Ilsenburg est compris dans la zone d'occupation non pas française mais soviétique.

– Eh bien ?

– Comment, *eh bien ?* Pardonnez-moi, Flor ! Cette ridicule discussion va être promptement terminée ! *Eh bien,* dites-vous, ma chère ? Étaient-ce, oui ou non, les couleurs françaises qui marquaient le capot de l'automobile d'où vous venez de descendre ? Répondez, encore une fois ! Mais, répondez-donc !

– Je répondrai, oui, mais par une question, dit Mlle du Glénic de plus en plus impassible. Ilsenburg, certes, est en territoire saxon, c'est-à-dire dans la zone d'occupation soviétique. En revanche, votre domaine d'Altenkirchen – et je suis modeste en disant *votre,* n'est-ce pas ? – est-il, oui ou non, lui, en Prusse rhénane, c'est-à-dire dans la zone française d'occupation ? Voici pourquoi, mandée par lui en tant qu'administratrice responsable, je ne peux réellement en vouloir au capitaine français qui commande le cercle d'Altenkirchen. Je ne peux lui en vouloir, je le répète, de m'avoir facilité toutes les formalités de transit, de m'avoir fait chercher hier en automobile, et de m'avoir raccompagnée ici lui-même, ayant eu à traverser la zone américaine pour rentrer sans encombre en zone soviétique. Il y a là, de la part de cet officier, une attention qui me paraît mériter ma gratitude, et la vôtre, peut-être même, mon cousin, par-dessus le marché. »

Hors de lui, Ulrich ricana de nouveau.

« Ma gratitude ? J'espère ne pas trop tarder à rencontrer ce monsieur pour la lui exprimer. Une attention, dites-vous ? Des attentions ! Je m'étonne que vous ne soyez pas la première à comprendre qu'il peut y en avoir de joliment compromettantes, par le temps qui court. Le personnage en question possède sur moi un avantage. Apparemment, il sait qui vous êtes. Moi, je ne sais pas qui il est. Naïvement, j'en étais encore à me figurer qu'il subsistait quelques Français ayant assez d'usage pour ne pas ignorer qu'on n'embrasse point la main d'une jeune fille, ainsi que j'ai eu le regret de le voir faire à celui-là, lorsque tout à l'heure, il a pris congé de vous. »

Mlle Alda laissa peser sur le capitaine du Glénic son regard profond.

« Une jeune fille ? Une jeune fille qui l'est si peu ! se borna-t-elle à murmurer. S'il est quelqu'un qui doit en être instruit mieux que

personne, c'est bien vous, n'est-ce pas, mon cousin ? »

*

Elle avait décidé qu'elle accompagnerait elle-même doña Flor dans l'appartement de la Margravine. Laissant donc Ulrich en tête-à-tête avec Lothaire, elle s'inclina de nouveau devant Mme Vasquez, l'invitant à la suivre.

Sur le point de sortir, elle se retourna vers M. du Glénic.

« Dès que doña Vasquez, lui dit-elle, n'aura plus besoin de moi, j'aurais une joie véritable à me tenir à votre disposition. Vous pouvez, dès à présent, vous entretenir avec Lothaire, et lui demander son avis sur la manière dont j'ai compris, durant ces deux dernières années, mes fonctions d'intendante dûment appointée. »

Comment le capitaine ne se serait-il point souvenu en cet instant de l'exclamation qu'il avait peut-être eu tort de laisser échapper avant le retour de sa cousine ? « Se croit-elle d'une essence supérieure ? avait-il dit à Lothaire. N'est-elle pas payée par le château tout comme toi ? » Or, voici qu'à deux reprises successives, Mlle du Glénic venait de faire allusion à cette phrase, aussi clairement que si elle avait été là pour l'entendre. Était-elle pourvue d'une sorte de don d'ubiquité ? Sans doute alors Ulrich avait-il surtout tenu à parader devant doña Flor, à affirmer ses prérogatives de seigneur et maître. Quoiqu'il en dût coûter à son amour-propre, il commençait à se rendre compte, en cet instant, qu'il aurait intérêt, désormais, à en user vis-à-vis de la « gouvernante appointée » avec un peu plus de prudence.

*

Sulpicie ainsi que Brigitte, la petite soubrette qui, durant le séjour de Mme Vasquez à Ilsenburg, devait demeurer à sa disposition, saluèrent, quand celle-ci entra, précédée par Mlle du Glénic. Puis, elles se retirèrent sans mot dire, sur la pointe des pieds.

D'un rapide coup d'œil, doña Flor parcourut la splendide pièce dans laquelle elle venait de pénétrer, après avoir traversé un charmant boudoir. L'appartement de la Margravine se trouvait au second étage, dans l'aile droite du château. Le goût au-dessus de tout éloge d'Alda avait présidé à son aménagement. Les murs étaient recouverts d'anciennes tapisseries wurtembergeoises et saxonnes, de gigantesques tableaux, portraits pour la plupart, dont on ne distinguait déjà plus les personnages. Par les deux immenses fenêtres, laissées ouvertes, la vue s'étendait sur les forêts et les montagnes, au-dessus desquelles un rose

soleil se mourait.

De nouveau, doña Flor sourit à Mlle du Glénic. Un curieux sourire rempli d'abandon et d'insouciante désinvolture. Hors de la présence d'Ulrich, elle paraissait avoir à cœur de se montrer une autre femme. Peut-être se croyait-elle tenue devant lui de remplir un rôle, de jouer une espèce de comédie. Qui pouvait savoir ? L'avenir serait chargé de le dire.

« Sans compliments exagérés, fit-elle, ayant eu un geste circulaire pour embrasser sa confortable et magnifique installation, voilà qui va me changer quelque peu du logement qui était encore le mien il n'y a pas deux semaines. Et ce ne sera pas votre cousin qui osera prétendre le contraire. »

Mlle du Glénic, muette, allait se retirer. Doña Flor la retint.

« Êtes-vous si pressée ? » reprocha-t-elle.

Et, dans cette voix, maintenant, l'ironie de l'après-midi venait de faire place à une singulière langueur.

À pas lents, elle s'était dirigée vers l'une des fenêtres. Elle s'y accouda, ayant, d'un geste, invité à la suivre, Alda du Glénic, qui obéit.

« Tiens ! murmura soudain Mme Vasquez, avec une feinte négligence. Voilà quelque chose que je n'avais pas encore remarqué ! »

De même que doña Flor, Alda était vêtue d'un costume tailleur de coupe très stricte, non pas bleu marine, mais noir. Au revers de ce tailleur, il y avait également cette étrange fleur blanche et noire qui étoilait aussi le revers de celui de Mme Vasquez, la fleur connue dans toute cette région de l'Allemagne sous le nom d'*Anémone des Sorcières.* C'était cette fleur qui venait d'attirer l'attention de doña Flor. Mlle du Glénic eut un tressaillement qu'elle ne parvint point à dissimuler tout à fait. Coïncidence curieuse, certes, mais qui n'était tout de même pas de nature à justifier un trouble qu'il lui fallut un véritable effort pour réussir à surmonter.

À présent, Flor s'était tue. Mais, geste plus inattendu, plus éloquent que n'importe quelle parole, elle avait passé son bras droit autour du bras gauche d'Alda. L'odeur balsamique des bois les assaillait en même temps que le murmure sans fin de la rivière. Une à une les constellations surgissaient, dans un ciel de tendre lapis. Ô mystère des instants où la nuit s'apprête à tout envahir, où notre maîtrise de nous-mêmes nous délaisse, où l'on ne sait pas comment vont s'achever des journées commencées d'une manière si différente !

Combien de temps s'attardèrent-elles à cette fenêtre toutes deux, ne cessant probablement point, sans en avoir l'air, de s'observer, de s'épier l'une l'autre ? Elles durent être frappées des ressemblances qui,

corporellement, les unissaient, et dont elles ne s'étaient point avisées tout d'abord. De taille pareille, élancée et souple, avec, pour l'instant, plus de retenue, plus de rigidité chez Alda, plus d'apparente mollesse chez la belle nouvelle venue, leurs silhouettes aux bras enlacés se confondaient, s'amalgamaient d'autant mieux que l'obscurité avait supprimé l'unique contraste qui les opposât véritablement, celui de leurs merveilleuses chevelures brune et blonde. Elles frissonnèrent toutes les deux, du même frisson simultané. À la plainte de la rivière Ilse, telle qu'elle retentit dans les *Reisebilder,* au pied de la roche Ilsentein, un rossignol mêlait maintenant sa chanson.

Et, presque au même instant, Alda, se demandant si elle n'allait pas défaillir, sentit une main se poser sur son cœur. C'était la main de doña Flor. Elle venait d'échanger contre son anémone à elle la fleur noire et blanche piquée au revers du sombre tailleur de Mlle du Glénic.

II

Ce fut en août 1806, deux mois avant la bataille d'Iéna, que Gertrude-Emma, comtesse de Wernigerode, margravine d'Altenkirchen, première dame d'honneur de la reine Louise de Prusse, reçut, durant cinq semaines, l'hospitalité de son neveu Hermann du Glénic, dans l'appartement auquel le nom de cette très noble dame devait demeurer attaché.

Au mois d'août 1945, année d'une autre défaite germanique, devait à son tour y être accueillie doña Vasquez, doña Flor Vasquez, par les soins de Mlle Alda du Glénic, sur invitation du capitaine baron Ulrich du Glénic, arrière petits-enfants lui et elle de cette même margravine d'Altenkirchen.

Bâti par Henri Ier, le « cher empereur Henri » de la romance des *Reisebilder,* le château primitif d'Ilsenburg devait, vers l'an 1003, passer en fief à l'évêque d'Halberstadt. On voit que les origines de l'histoire qui va fournir le thème que voici ne remontent pas précisément à hier. L'évêque d'Halberstadt fonda à Ilsenburg une abbaye bénédictine. Cette abbaye fut sécularisée en 1572, au profit de familles jadis rivales, alliées maintenant pour la curée, les familles des comtes de Stohlberg, d'Ilsenburg, de Wernigerode.

Wernigerode, Ilsenburg, Stohlberg, alors à l'apogée de leur prospérité, possédaient, en Saxe et sur les bords du Rhin, au nord de Coblence, des territoires de la dimension de l'un de nos départements d'aujourd'hui. Ilsenburg et Wernigerode s'allièrent, cent vingt ans plus tard, à une famille française non moins ancienne, originaire de la province de la Marche. La famille dont il s'agit était celle des barons du Glénic, huguenots émigrés en Allemagne, ainsi qu'il se doit, après la révocation de l'Édit de Nantes.

De ces diverses souches, une bizarre fatalité voulait que seule en fin de compte subsistât la branche d'origine française, représentée uniquement maintenant, à la suite de vicissitudes diverses, par le capitaine Ulrich du Glénic et sa cousine. Les autres détails essentiels seront mentionnés subsidiairement, au fur et à mesure que se dérouleront les événements. Pour l'instant, il suffit d'établir par quel concours de circonstances une jeune femme dont il y aura lieu ultérieurement de préciser, si faire se peut, les antécédents et les origines, venait de s'éveiller, ce matin-là, d'excellente humeur, au chant des oiseaux du vieil Harz saxon, dans le hautain lit à baldaquin

de la margravine Gertrude-Emma d'Altenkirchen, nommée à deux reprises déjà.

Doña Flor abandonna son lit avec une molle indolence. Elle éprouva quelque étonnement en consultant son réveille-matin. Dix heures et demie ! Quel arriéré de sommeil cela supposait, chez elle qui était plutôt matinale ! Mais ces deux dernières semaines, depuis leur mise en liberté, à elle et à Ulrich, n'avaient pas dû être particulièrement reposantes. Le dîner, la veille, au château, avec le capitaine du Glénic, ne s'était pas prolongé au-delà de neuf heures. Flor avait contraint Alda, qui voulait les laisser tous deux seuls, à se joindre à eux.

Rentrée chez elle tout de suite après, il est vrai que, peut-être, elle ne s'était point endormie aussitôt.

Toujours avec la même lenteur nonchalante, elle se dirigea vers le cabinet de toilette. Venir à bout de ces formidables murailles ! Y installer ces appareils d'hydrothérapie aussi perfectionnés que modernes ! Quelle volonté, quel génie d'organisation il avait fallu ! Dans cet appartement de la Margravine, il n'y avait rien qui ne fût pour doña Vasquez sujet à investigations, à conclusions de toute sorte. Il n'était pas vraisemblable que tout le reste du château fût aménagé avec une perfection, une richesse pareilles, n'est-ce pas ? Une fortune quintuple, décuple que celle dont, hélas ! pouvaient disposer à l'heure actuelle les deux derniers descendants de la famille du Glénic n'y eût pas suffi. Cette réussite compartimentée, localisée, doña Flor l'avait tout de suite compris, était le fruit des calculs et des efforts d'Alda, d'elle seule. Il s'était agi de donner le change, de ne point susciter une commisération dont leur fierté, à son cousin et à elle, se fût malaisément accommodée.

Sans avoir encore pris la peine d'étudier soigneusement la question, n'ayant point cherché à provoquer, durant leur commune captivité, des confidences auxquelles l'ombrageuse vanité d'Ulrich se serait probablement refusée, Mme Vasquez était assez fine pour se douter que la situation pécuniaire d'Ilsenburg n'était peut-être pas des plus rassurantes. La guerre s'y superposant, l'existence quotidienne de Mlle du Glénic n'avait pas dû être de tout repos. Comment doña Flor n'eût-elle point prêté attention à la dernière apostrophe de celle-ci, la veille au soir, quand, toutes deux, elles avaient laissé le capitaine en tête-à-tête avec Lothaire ? « Dès à présent, vous pouvez vous entretenir, vous et lui, de la manière dont j'ai compris mes fonctions d'intendante dûment rétribuée ? » La reddition de compte assignée ainsi, et sur quel ton d'ironique amertume, n'avait eu lieu ni avant le dîner, ni après, Flor avait les meilleures raisons du monde de le savoir.

Ce devait être maintenant que cette explication sans doute sévère était en train de se dérouler. Flor n'en trouva que plus de douceur à

l'eau tiède et savonneuse dans laquelle son tendre corps était en train de baigner. Telle qu'elle commençait à connaître Alda, elle se doutait qu'elle n'était point femme à laisser traîner les choses. Elle haussa les épaules, comme quelqu'un qui est bien assuré de n'avoir pas trop à attendre pour être renseigné définitivement.

Avant de se plonger dans son bain, elle avait eu un regard pour la psyché qui, de pied en cap, lui renvoyait son image nue. Une telle confrontation n'eut pas trop l'air de déplaire à doña Flor, qui se sourit. Sur une console était ouvert son nécessaire de toilette, mallette de lézard vert, brosses et cristaux à monture de vermeil. Ces délicates merveilles n'avaient pas dû être autorisées à l'accompagner dans son camp de concentration, non plus que cette exquise robe de chambre à ramages gaufrés d'or, non plus que la chemise de nuit arachnéenne qui gisait devant le miroir où la jeune femme venait de la laisser glisser. Autant de menus détails, générateurs d'énigmes, qu'Alda, durant les jours qui allaient suivre, pour peu qu'elle consentît à s'en donner la peine, elle aussi, n'aurait peut-être pas trop de mal à résoudre, elle non plus.

« Mon cousin m'aura sans doute déjà excusée auprès de vous, madame ? demanda Mlle du Glénic.

– Hélas ! oui, méchante. Il paraît que vous ne daignez point déjeuner avec nous ? Mais j'espère encore vous faire revenir sur votre décision.

– Ulrich n'a pas insisté, car il connaît mes obligations. Et vous-même, si vous étiez à ma place… Il ne faut pas m'en vouloir. »

Alda était, comme la veille, vêtue de son tailleur noir qui, malgré ce qu'il y avait en elle d'irrémédiablement voluptueux, n'était pas sans lui donner un air quelque peu diaconesse. Doña Vasquez, elle, en revanche, s'était accordée admirablement avec cette adorable matinée d'été. Elle avait une robe jonquille imprimée de pivoines lilas, sur lesquelles on était surpris de n'avoir pas vu encore se poser tout un essaim de papillons.

Ilse, la rivière, chantait. Brocken, la montagne, était environné d'un diadème de buées multicolores. Toute la poésie de la vieille, de l'éternelle Allemagne semblait, ce matin-là, au garde-à-vous, mobilisée.

Un délectable vin de Franconie, enfermé dans sa pittoresque bouteille plate, ne réussit point cependant à communiquer de l'animation à ce déjeuner. Doña Vasquez, le plus souvent, ne buvait d'ailleurs que de l'eau.

C'était Brigitte qui servait. Sulpicie se montrait de temps à autre, dépositaire des consignes de la maîtresse de maison absente.

Doña Flor souriait, d'un sourire lointain. Le capitaine l'observait à la dérobée, agacé, et surtout inquiet, eût-on dit, de cette feinte indifférence.

Elle ne prenait ni café ni alcool. Au courant de ses habitudes, Ulrich ne lui en proposa pas.

« Peut-être, pour une fois, allez-vous avoir à faire exception à vos principes d'abstinence, dit-il néanmoins.

– Quand ? Où ? Pourquoi ?

– Cet après-midi, chez mes métayers. Je me propose de leur faire une visite. Vous me causeriez un vrai plaisir, en m'accompagnant. Ces excellentes gens ne manqueront pas de nous offrir un verre de kirsch, afin de fêter mon retour. C'est chez eux qu'Alda s'est rendue, pour les redevances de la fin du mois. Entre nous, elle aurait pu attendre jusqu'à ce soir. Mais il paraît que c'était décidé ainsi. Et quand elle a quelque chose dans la tête !… Je vous avouerai que, désormais, je ne veux pas avoir l'air de lui laisser tout faire. Elle n'y aurait que trop tendance. Est-ce que j'ai raison ?

– Il m'est difficile… Elle paraît vous être tellement dévouée ! »

De nouveau, Ulrich regarda doña Flor. Jamais elle n'avait eu un air aussi innocent.

« Des métairies ? demanda-t-elle, s'amusant, du bout de l'index, à tracer des ronds sur la nappe. Vous en avez plusieurs ?

– Deux ! fit-il, quelque peu confus d'un chiffre aussi chétif, justifiant tout juste le pluriel dont il venait de se servir. Deux ici, que vous allez voir… Mais j'en possède trois autres à Altenkirchen, un domaine de beaucoup plus important que celui d'Ilsenburg.

– Altenkirchen ? C'était là que se trouvait hier Mlle Alda ?

– Précisément !

– Vous venez de dire : « Je possède. » Votre cousine n'est donc pas avec vous copropriétaire de ces domaines ? »

Il toussa. Il parut gêné.

« C'est-à-dire… Il s'agit d'une situation assez complexe, que je vous expliquerai quelque jour, si vous y tenez. Primitivement, oui, Ilsenburg et Altenkirchen étaient indivis. Mais mon oncle, Conrad du Glénic, le père d'Alda, a fait de mauvaises affaires. Il avait la manie de la spéculation, comprenez-vous ? Bref, plutôt que de risquer de voir passer entre des mains étrangères des biens qui se trouvaient dans nos familles depuis des siècles, mon père à moi a préféré dédommager Conrad, son cousin germain, lui racheter ses droits, si vous aimez mieux. Pourquoi riez-vous ?

– Parce que j'entrevois la suite de l'aventure. Avec cet argent-là, l'oncle Conrad, de plus belle, a continué à faire de mauvaises affaires.

– C'est cela même. Comment avez-vous pu deviner ?

Ce n'est pas sorcier ! Si bien qu'à la mort de son père, votre cousine Alda, plutôt que de quitter cette demeure où elle est née, où elle a toujours vécue, a préféré…

– Rester à Ilsenburg ! Vous avez vu juste. Et c'est même pour cela…

– C'est à cause de cela, à cause de votre générosité à son égard que vous étiez hier fondé à dire à ce brave Lothaire que Mlle du Glénic était nourrie par le château, au même titre que lui. »

Ulrich rougit jusqu'aux oreilles.

« Permettez ! fit-il. Je tiens à ce que… Il y a un certain nombre de nuances… »

Réprimant un léger bâillement, doña Flor arrêta son hôte d'un geste.

« Ne vous mettez pas en peine, très cher ! Ne vous ai-je pas déjà dit que je n'avais jamais pu m'intéresser aux histoires d'argent. »

Le dispensant ainsi d'aller plus avant, doña Flor imaginait-elle le service que, pour l'instant, elle venait de rendre à M. du Glénic ? Pour l'instant, seulement, il convient de le bien préciser, car, évidemment, elle ne tenait pas quitte celui-ci des confidences dans lesquelles sa magnanimité venait de le dispenser de s'engager.

Ulrich n'insista point, d'ailleurs, se dispensant d'un exposé qui eût pu l'entraîner dans des explications quelque peu hasardeuses. N'eût-il pas été obligé, par exemple, de révéler à sa belle partenaire que si l'oncle Conrad avait été le jouet infortuné de spéculations malencontreuses, il avait eu un neveu du nom d'Ulrich du Glénic qui avait été doté dans sa corbeille par les fées d'un autre vice tout aussi redoutable, celui du jeu ? Mais, on est en droit de se demander si, de tous ces détails, doña Flor n'avait pas déjà eu le temps et l'occasion de se douter quelque peu ?

En 1936, quand son père et sa mère moururent, victimes tous deux du même accident d'automobile, Ilsenburg aussi bien qu'Altenkirchen, du fait des performances au poker ou au baccara du jeune et brillant capitaine, étaient copieusement hypothéqués. Ce fut la « gouvernante appointée », en l'espèce Mlle Alda du Glénic, réduite à ses seules ressources, ces ressources propres au sublime génie féminin, qui réussit sinon à rétablir la situation, entreprise qui ne paraissait plus guère possible, tout au moins à éviter qu'elle ne tournât à la catastrophe. Il lui en coûta tout ce qu'elle pouvait avoir à elle, y compris ses chers et modestes bijoux personnels. Elle s'efforça de les liquider au mieux,

trouvant encore le moyen de faire tenir quelque argent à Ulrich, durant ses deux années de captivité en Russie. Mais elle n'y avait aucun mérite, puisque, chose que Mme Vasquez ne devait plus tarder bien longtemps à ignorer, de tout son cœur, de tout son corps, de toute son âme, Alda aimait. Passionnément, Mlle du Glénic avait adoré son cousin. Cet amour subsistait-il toujours ? Telle était la question que, l'on peut s'en douter, n'était pas disposée à laisser sans réponse doña Flor.

Pour ce faire, elle n'y alla point, comme on dit, en termes vulgaires, par quatre chemins.

Brigitte venait d'achever son service, les laissant seuls tous les deux dans la sombre et fraîche salle à manger. Ayant allumé un cigare, Ulrich s'apprêtait à se lever de table. Mme Vasquez le retint, s'étant bornée, tout simplement, à poser sa main sur la sienne.

« Alda, interrogea-t-elle, à brûle-pourpoint, autant me le dire tout de suite, puisque, tôt ou tard, tu n'en doutes pas, je finirai par le savoir, est-ce qu'elle a été ta maîtresse, oui ou non ? »

*

Dès le début de ce déjeuner qui venait de se clore sur une aussi surprenante injonction, avant même le départ d'Alda pour les métairies, doña Vasquez, d'après la mine tout ensemble penaude et furieuse du capitaine, avait pu soupçonner ce qu'avait été son entretien matinal avec sa cousine, le ton glacial de l'une, les comportements de l'autre, auxquels, bien vite, Ulrich avait dû être contraint de mettre une sourdine. Mlle du Glénic avait la part belle. Hors de sa présence, Ulrich pouvait bien parader. En tête-à-tête avec elle, c'était autre chose. Les comptes ne s'apurent point grâce à des attitudes avantageuses et de grands mots.

Qui pouvait être au courant de la situation financière de cette famille ? Doña Flor n'avait pas eu le temps de s'en mêler encore sérieusement. Qui alors ? Le capitaine Hébrard, peut-être ? Le capitaine Camille Hébrard, c'était l'officier français commandant le *Kreis* ou arrondissement d'Altenkirchen. C'était lui qui, la veille, avait ramené Mlle du Glénic à Ilsenburg. Et puis, aussi, encore plus que lui sans doute, n'y avait-il pas un personnage dont la terrible et mystérieuse influence n'allait plus tarder à projeter son ombre sur les événements !

Transportant sur un autre terrain la discussion, avec cette mauvaise foi des faibles qui sont aussi des violents, Ulrich avait cessé de se poser vis-à-vis de sa cousine en inquisiteur quant à la reddition de comptes

des deux domaines. Ce qu'il s'était mis, effrontément, à lui reprocher, c'était le scandale de son retour à Ilsenburg dans une automobile aux couleurs françaises. La riposte de Mlle du Glénic avait été de celles qu'il eût mieux valu ne pas provoquer :

« Mon cousin, avait-elle répliqué, les vaincus ne sont guère qualifiés pour se montrer difficiles sur le choix des moyens de transport que veulent bien mettre à leur disposition les vainqueurs. »

Le capitaine du Glénic s'était tout juste à temps souvenu de la présence, dans la cour du château, au moment du retour d'Alda, de l'automobile qui, la veille, l'avait ramené ainsi que doña Flor à Ilsenburg. Elle avait comme insigne, sur sa plaque arrière, le drapeau rouge à faucille et à marteau entrelacés. Il venait de se dire que le capitaine français et sa cousine avaient été fort capables de s'en apercevoir. En conséquence, pour le moment, il avait jugé inutile d'insister.

« C'est à elle que je dois de me trouver, à l'heure actuelle, en liberté, et peut-être même d'être vivant », avait dit la veille M. du Glénic, en parlant de doña Vasquez, quand il lui avait présenté Alda. Encore une de ces phrases de trop, dont il était coutumier, hélas ! Mlle du Glénic en avait sans doute gardé note. C'était ce que doña Flor était occupée à se demander. Ulrich avait-il commis la folie de révéler à sa cousine, par le menu, les circonstances qui venaient de lui permettre de sortir de Russie ? Dans ce cas, alors, doña Flor n'aurait-elle pas intérêt à aller plus vite que lui, à jouer avec Alda le jeu de la franchise ? Oh ! pas complètement, bien entendu ! Pour chaque bribe de confidences, donnant donnant ! On pouvait, là-dessus, s'en fier à Mme Vasquez. Si avisée que pût être Alda du Glénic, au cas où un marché interviendrait entre elles deux, on pouvait avoir l'assurance que doña Flor entendait bien ne pas en être de sa poche.

Sans retard, il s'agirait de mettre au point tout cela. Alda avait beau paraître ne pas avoir encore cherché à obtenir d'explications, elle ne pouvait point ne pas se demander comment, à la suite de quelles influences, de quelles tractations, le capitaine et sa belle compagne venaient de voir s'ouvrir devant eux les portes des geôles russes, à une époque ou à peu près personne n'avait encore été admis à bénéficier d'une aussi extraordinaire faveur.

Tout à l'allégresse de sa liberté reconquise, insoucieux pour l'instant du prix qu'il avait pu la payer, l'esprit léger et inconsistant d'Ulrich renvoyait à plus loin l'examen de ces désobligeantes questions. Qui a terme ne doit rien, n'est-ce pas ? Or, ce n'était point précisément la manière de voir de doña Flor.

La première des deux métairies vers laquelle ils se dirigeaient

maintenant était située à environ une demi-lieue du château. Délaissant la route aveuglante de lumière, ils avaient coupé à travers bois. Ulrich avait demandé à Mme Vasquez si une telle marche n'était point pour l'effrayer. Depuis longtemps, Mlle du Glénic avait dû se défaire de l'automobile de son cousin. Un camion demeurait, déjà bien antique, consommant beaucoup trop d'essence. Chaque fois qu'il était impossible de ne pas recourir à lui, il faisait la navette entre les métairies et le château. Les jours de foire, il transportait cahin-caha légumes et fruits, bétail ou volailles à Halberstadt et à Wernigerode. Alda avait appris à le conduire, et s'en tirait à merveille.

« On n'a tout de même pas osé le mettre à votre disposition ! dit, avec un rire un peu emprunté, le capitaine à doña Flor.

– Et pourquoi pas ? fit-elle. Suis-je donc d'une essence supérieure ? »

Il n'était pas doué de beaucoup de mémoire. Il ne saisit pas cette allusion à sa malencontreuse remarque de la veille. Avec sa déconcertante inconscience, il poursuivit donc :

« Cette situation, d'ailleurs, ne va pas s'éterniser. Je vais me préoccuper au plus tôt de l'achat d'une voiture correcte. En attendant, ne m'en veuillez pas trop si…

– Vous en vouloir ! protesta-t-elle. Ce sont au contraire des remerciements que je vous dois. Peut-il y avoir rien de plus charmant que cette promenade ? »

La forêt retentissait à l'infini du chant des oiseaux, de celui des cascades. Partout où le soleil réussissait à percer la ténébreuse ramée, de minuscules arcs-en-ciel s'allumaient. Un torrent, qui n'était peut-être autre que l'Ilse elle-même, roulait bruyamment ses eaux écumeuses, en contrebas.

« Une automobile ? reprit doña Flor, tandis qu'Ulrich ne songeait probablement déjà plus à ce qui venait de faire l'objet de leur conversation. Si vous n'en trouvez pas tout de suite une à votre goût, pourquoi ne pas profiter, momentanément du moins, de l'offre si gracieuse de notre ami le commandant ? Ne vous a-t-il pas proposé de laisser à votre disposition la confortable voiture qui nous a conduits hier chez vous ?

– Vous croyez que ce serait correct de ma part d'accepter ? » murmura Ulrich.

Visiblement, il était tenté. Mais il dut se souvenir en temps opportun de l'algarade qui, quelques heures plus tôt, l'avait opposé à sa cousine. Serait-il qualifié pour lui adresser ensuite certains reproches ?

« Une automobile des troupes d'occupation, songez-y ! N'y aurait-il pas là, dans les circonstances actuelles, comme une sorte de défi à l'opinion ? »

Mme Vasquez haussa les épaules.

« À votre aise ! dit-elle. Ce sont là nuances pour lesquelles, incontestablement, vous devez être meilleur juge que moi. »

S'arrêtant soudain, elle venait de laisser échapper une exclamation.

« Qu'avez-vous ? » fit-il, alarmé.

Elle s'était emparée de son bras.

« Là ! Regardez ! Mais regardez donc ! »

En même temps, elle lui désignait, dans le creux d'un rocher surplombant le sentier, une touffe de fleurs noires et blanches.

« Eh bien ?

– Les Anémones des Sorcières ! Cueillez-les-moi, je vous en supplie ! »

Il obéit. Ce pan de roche était presque à pic. Si sportif et si agile que fut Ulrich, il eut quelque mal à l'escalader.

« Merci ! Merci ! Je ne manquerai pas d'en offrir une, en votre nom, à votre cousine. »

Et elle acheva, ravie sans doute de la gêne naïve qui se lisait dans le regard du capitaine :

« C'est que je me sens de plus en plus de sympathie pour elle, vois-tu ! »

Le capitaine du Glénic n'en revenait pas. Mme Vasquez avait fourni, chez ses métayers, la preuve qu'elle était capable de déguster presque autant de kirsch qu'un habitant de la Forêt Noire. Elle se borna à sourire, autant de la surprise d'Ulrich que de l'enthousiasme des braves gens qui les accueillaient.

« Eh bien, Votre Honneur, voilà une petite dame qui aurait pu en remontrer au sergent Muscade ! »

Le sergent Muscade avait été l'un des plus fameux recruteurs du Grand Frédéric. On connaît les vertus qui étaient attachées à ce genre de fonctions. Il était né à Ilsenburg. Après deux siècles, sa renommée, on le constate, n'était pas sur le point de décroître dans son pays d'origine.

C'était maître Killian, l'un des deux métayers du baron du Glénic, qui venait de décerner à doña Flor cet hommage. Ulrich en avait éprouvé de la fierté, et sans doute aussi un peu de cette inquiétude que l'on a à se rendre compte qu'il nous reste beaucoup à apprendre sur les

êtres que nous croyons connaître le mieux.

– Eh, mon compère, fit-il néanmoins, avec une robuste claque appliquée dans le dos de maître Killian, t'imagines-tu donc que j'amène chez toi des mauviettes ? Et je te prie de noter que Sa Seigneurie, doña Flor Vasquez que voici, ne boit à son ordinaire que de l'eau. Mais tu vois qu'elle sait se tenir quand elle se trouve, comme c'est le cas, dans une société qui ne lui déplaît pas trop.

– Un peu plus de kirsch, Votre Seigneurie ? » se crut autorisée à offrir Mme Killian.

Doña Flor éclata de rire.

« Grand merci, chère madame ! Je crois y avoir fait assez honneur, pour aujourd'hui. En revanche, si je pouvais avoir un verre d'eau ?… »

Maître Killian et son épouse ouvrirent tout grands des yeux qui ne dissimulaient point leur réprobation.

« Soyez tranquilles, non pour la boire ! dit Mme Vasquez, riant toujours. Mais pour y mettre à rafraîchir les jolies fleurettes que voici.

– Tonnerre de tonnerre ! » fit le métayer.

Il reprit, d'une voix assez mal assurée :

« Ces jolies fleurettes, comme les qualifie Votre Seigneurie, Votre Seigneurie ignore-t-elle qu'elles ne jouissent point, dans la contrée, d'une excellente réputation ?

– Je sais, je sais ! dit doña Flor. Ne sont-ce point elles que l'on nomme *Anémones des Sorcières,* je crois ?

– Alors, Votre Seigneurie est au courant ? Tonnerre de tonnerre ! » ne put que répéter le métayer.

La rutilante Mme Killian intervint.

« Voici votre verre d'eau, Votre Seigneurie ! Et toi, mon homme, tâche d'être correct ! De quoi te mêles-tu, je te prie ? Mlle Alda, qui a la cervelle en meilleur état que la tienne, n'ignore point, elle non plus, les bruits qui courent, dans la région, à propos de ces fleurs. Or, tu as pu remarquer que, cet après-midi, elle en avait une au revers de sa veste. »

Et, s'étant tournée vers Mme Vasquez :

« J'ajouterai d'ailleurs, dit-elle avec une profonde révérence, que c'était loin d'être, Votre Seigneurie, la première fois. »

Ulrich et Flor furent de retour au château vers l'heure mauve et rose du crépuscule. Nulle part, en chemin, ils n'avaient eu l'occasion de rencontrer Alda.

« Vous me permettez, n'est-ce pas ? dit doña Vasquez au capitaine.

Je remonte chez moi quelques instants. Non que je sois lasse le moins du monde. Mais voyez tout de même mes chaussures ! Dans quel état ! »

Ces dernières se ressentaient évidemment de près de deux lieues à travers la forêt, parmi ces mousses plus ou moins spongieuses.

Sur l'une des tables de l'appartement de doña Flor, il y avait une enveloppe à cachet et à en-tête. La jeune femme l'ouvrit, lut rapidement. Puis, elle sonna. Brigitte parut.

« Quand cela a-t-il été apporté, mon enfant ?

– Vers le milieu de l'après-midi, madame. Une automobile militaire.

– Bien ! Mlle du Glénic est-elle de retour ?

– Oui, madame.

– Ayez la gentillesse de lui dire que si elle n'a rien de mieux à faire, je serais contente de la voir ici. »

Brigitte sortit. Moins de dix minutes après, Alda était là.

Doña l'attendait, accoudée à la fenêtre. Ce fut sensiblement la scène de la veille qui se reproduisit. Même ciel mordoré ! Mêmes lueurs rougeâtres au-dessus du majestueux et maléfique Brocken. C'est l'instant où le misérable Faust adjure en tremblant Méphistophélès : « Regarde, regarde ! De toute leur hauteur s'enflamment les parois de la montagne. »

Dans la main gauche de Mme Vasquez, il y avait le bouquet de fleurs noires et blanches cueillies l'après-midi par Ulrich. Elle choisit la plus belle, et la tendit à Mlle du Glénic, qui la prit.

« Vous nous avez abandonnés toute la journée, dit doña Flor, sur un ton de reproche. J'avais, moi, espéré vous rencontrer, chez au moins un de vos métayers, où j'ai accepté de suivre votre cousin. »

Alda eut l'air de n'avoir pas entendu.

« Vous ne m'en voudrez donc pas, poursuivit Mme Vasquez, avec sa douceur la plus insinuante, d'avoir profité de votre absence pour causer un peu de vous avec lui ?

– De moi ? Vous me comblez, madame ! riposta Mlle du Glénic. Et de quoi s'est-il agi, dans cet entretien ? »

C'était là une trop belle occasion pour doña Flor d'utiliser ce tutoiement dont elle excellait à se servir à l'improviste.

« Il ne faut pas m'en vouloir, surtout. Je lui ai demandé, bien entendu, si tu as été sa maîtresse.

– Ah ! Et que vous a-t-il répondu ? fit Alda, de son éternelle voix morte.

– Tu connais les hommes, surtout ceux qui parlent sans cesse d'honneur ! Ils commencent par essayer de tout embrouiller avec ces dénégations dont nous savons, nous, ce que vaut l'aune. Mais, à toi, si je te posais la même question, que répondrais-tu ? Oui ou non ?

– Oui ! dit Mlle du Glénic, imperturbable. Et vous, si je vous interrogeais à votre tour, que répondriez-vous ? »

Doña Flor se borna à la serrer dans ses bras.

III

Commandant le *Kreis,* c'est-à-dire l'arrondissement militaire d'Altenkirchen, et cela depuis la défaite allemande du mois de mai précédent, le capitaine Camille Hébrard avait quitté cette ville de bonne heure, le même jour, s'étant donné pour mission de ramener chez elle, à Ilsenburg, Mlle du Glénic, convoquée la veille par ses soins. Ayant à traverser la zone d'occupation américaine et à pénétrer dans la zone russe, il n'ignorait point, en entreprenant cette randonnée, à quelles sanctions et à quels dangers il s'exposait.

Il ne fut de retour qu'assez tard, dans la nuit. Le sous-officier qui lui servait de secrétaire l'attendait.

« Vous auriez pu aller vous coucher, mon pauvre Landry !

– Y pensez-vous, mon capitaine ? J'ai préféré attendre, afin de savoir que votre petit voyage s'était bien accompli.

– Rien d'important ?

– Pas grand-chose, grâce au Ciel ! Quelques coups de téléphone. J'en ferai le décompte tout à l'heure, si mon capitaine n'est pas trop pressé de s'en aller dormir. Les robustes populations de par ici continuent à être d'une docilité exemplaire.

– Le courrier ?

– Le courrier itou ! De la correspondance administrative. Sans beaucoup d'intérêt. Plus, une douzaine de lettres personnelles, que je me suis permis d'ouvrir, mon capitaine. Je n'ai pas l'impression d'avoir mal fait. »

Le sergent ajouta :

« Sauf ces deux que voici. Personnelles, également. Mais, pour lesquelles, je ne me suis pas cru devoir profiter de la même autorisation. »

Le capitaine Hébrard eut un léger tressaillement, que Landry fit semblant de ne pas avoir remarqué.

« La première de ces deux lettres m'a été confiée ce matin, au moment de votre départ à tous deux, mon capitaine, par la demoiselle qui a couché ici cette nuit, Mlle du Glénic, je crois. « Vous la lui remettrez, m'a-t-elle dit en souriant, « quand il sera de retour. » Je m'imagine, sans être devin, que la demoiselle dont il s'agit a autant d'esprit de suite que de bonne éducation. Elle a dû tenir à exprimer à

mon capitaine sa gratitude pour une hospitalité dont elle n'a pas eu l'air de conserver un trop mauvais souvenir.

– Donnez ! » dit Hébrard, souriant lui aussi, et dont la main, s'emparant de cette enveloppe, n'en tremblait pas moins quelque peu.

Le sergent marqua une pause.

« Quant à la seconde lettre, poursuivit-il, imperturbable, ce n'est point non plus de l'indiscrétion de ma part, n'est-ce pas ? Mais ce cachet, mais l'en-tête de cette enveloppe me feraient augurer qu'elle émane du grand patron en personne que je n'en serais point autrement surpris. Auquel cas, je me permettrais d'en féliciter bien respectueusement mon capitaine, car ce ne sont pas là témoignages qui doivent courir les rues, ni dans les cités de la zone occupée, ni même en France, n'est-ce pas ? »

Cette enveloppe portait en effet comme suscription d'origine : « Le Général Commandant en Chef la Première Armée française », paraphée de la griffe du magnifique soldat sous lequel Hébrard avait servi, et qui avait bien voulu l'honorer de son amitié et de sa confiance.

Le capitaine ne décacheta ni l'une ni l'autre de ces enveloppes. On eût dit qu'il y avait en elles comme une sorte de prime, de récompense qu'il se réservait pour le moment où il serait seul.

On eût dit encore qu'il essayait de retarder ce moment-là.

« Si je vous avouais que je meurs de soif, mon vieux Landry ! Je n'ai pas voulu m'arrêter dans ces pauvres bastringues rhénans. Allez donc voir si notre Frigidaire ne contient pas encore un peu de champagne.

– Il y en avait en tout cas une bouteille hier soir, mon capitaine. Comme la demoiselle n'en a pas bu, ni vous non plus, il serait bien extraordinaire qu'elle ne fût pas toujours là. »

Il revint avec la bouteille, qu'il ouvrit. Sur l'ordre de son chef, dans le buffet, il prit deux verres.

« À votre santé, Landry !

– À la vôtre, mon capitaine. »

Une patrouille, talons claquants, passait sous les fenêtres.

« Et maintenant, dit Hébrard, regagnons nos lits. Je ne me sens pas le moins du monde envie de m'occuper de nos affaires courantes. Priez demain le mécanicien de jeter un coup d'œil sur le moteur de mon automobile. Je n'ai d'ailleurs eu qu'à m'en louer. »

Landry le raccompagna, respectueusement, chez lui. Un appartement de cinq ou six pièces, à la fois triste, somptueux, et d'un intempestif style gothique. Le capitaine Camille Hébrard, commandant du *Kreis,* de l'arrondissement militaire français d'Altenkirchen, ne se

coucha point immédiatement.

Il lut, relut les deux lettres qu'il avait emportées avec lui.

L'avenir devait prouver qu'il était quelqu'un d'assez sensible, sentimental même, si l'on veut. De ces deux lettres, il y en eut une qu'il porta à ses lèvres. Quelle que pût être sa vénération pour lui, ce n'était point celle qui était revêtue de la griffe du général commandant la Première Armée française. Il commença néanmoins par la lecture de celle-ci.

« Quand vous recevrez ce billet, y était-il dit en substance, je serai sur le chemin de Paris. C'est après-demain à Kehl que je fais mes adieux à mon armée. J'ai appris sa dissolution par la radio. Nous sommes le 2 août. Ce soir, j'ai pour devoir de dîner pour la dernière fois à Dortmund chez mon confrère le général anglais. Si j'en avais eu la possibilité, j'aurais aimé venir serrer les mains de quelques vieux camarades de gloire et d'aventures, la vôtre, notamment, cher Camille, si ce terme de vieux ne doit pas trop offenser vos trente-cinq ans. Vous n'ignorez pas l'affection que je vous porte. N'ayant pu vous les dire, il est deux choses que je tiens à vous écrire ici… »

L'attention du capitaine avait redoublé.

« D'abord qu'il y a quelqu'un à Magdebourg, qui commande la zone d'occupation russe. Ce quelqu'un est le général Vassiliev, un ami. Je l'ai connu il y a un an, quand il était attaché militaire auprès du gouvernement d'Alger. Comme je crois me souvenir que vous vous intéressez à une petite ville du nom d'Ilsenburg, qui est située dans son secteur actuel, il se peut que vous ayez affaire à lui, à moins que ce ne soit lui qui ait affaire à vous. On ne sait jamais, à l'époque où nous vivons. De toute façon, si besoin est, réclamez-vous de mon nom auprès de lui. Il est alerté. Quant à l'autre chose… »

Hébrard devait bien souvent relire les phrases qui allaient suivre, même les sachant par cœur, leur découvrant chaque fois un sens nouveau.

« Au mois de juin dernier, quand je suis venu chez vous en inspection, nous avons eu tous les deux une conversation que je vous ai demandé, que je continue à vous demander de ne jamais oublier. Souvenez-vous ! Il y avait, ce jour-là, sur votre bureau, un vase de cristal où baignaient deux fleurs, deux belles, deux étranges fleurs noires et blanches. Sans doute y sont-elles toujours, elles, ou leurs sœurs jumelles, n'est-ce pas ? »

Le cœur battant, Hébrard avait poursuivi sa lecture.

« Je me suis borné ce jour-là à vous faire entrevoir leur symbole, leur signification, insistant tout de même suffisamment pour vous

donner, je pense, l'envie d'approfondir le sens de mes paroles. Défiez-vous-en, débarrassez-vous-en, si vous ne vous sentez pas la force de surmonter leur influence. Dans le cas contraire, utilisez-les, servez-vous-en, dans votre intérêt et dans celui de votre pays, deux causes qui, avec un homme comme vous, ne risquent point de se trouver un jour opposées. »

Le capitaine prit l'autre lettre, la relut, la porta de nouveau à ses lèvres.

Puis, sur la pointe des pieds, il revint dans l'immense cabinet de travail où s'était déroulé, deux mois auparavant, l'entretien auquel la lettre de son chef faisait allusion.

Au bord du bureau, le vase de cristal était effectivement toujours là. La veille encore, deux fleurs noires et blanches y baignaient. Mais, le matin, au moment de leur départ, la merveilleuse fille qui venait de passer la nuit sous son toit en avait piqué une au revers de son tailleur. L'autre, elle l'avait fixée là où elle se trouvait toujours à cette heure-ci, entre la rosette de la légion d'honneur et le drap kaki du dolman du capitaine. Avec d'infinies précautions, il l'en retira pour la replonger dans l'eau du vase.

Trois heures du matin. En bas, dans la rue, une nouvelle patrouille passa.

Ceci s'était donc produit deux mois auparavant, le 10 juin 1945. Ceci, la conversation du général en tournée d'inspection à Altenkirchen avec, Hébrard. À droite de l'encrier, sur le bureau, il y avait effectivement un vase de cristal où baignaient deux fleurs aux pétales blancs et noirs.

Et c'était alors qu'avait eu lieu le dialogue dont Camille Hébrard jusqu'à son dernier jour devait conserver le souvenir.

« Avez-vous quelquefois, mon cher, entendu parler de la Sainte Vehme ? »

Il y avait eu dans le regard du capitaine une sorte d'angoisse qu'il aurait été bien incapable de dissimuler.

« Pas plus tard que ces jours-ci, mon général.

– Voyez-moi cela ! Je l'aurais parié ! Et par qui ?

– Par des hommes à nous. Ils ne m'ont d'ailleurs guère paru savoir très exactement en quoi consiste cette singulière association. »

Avec une humilité qui n'avait rien de feint, Hébrard avait ajouté :

« Pas plus que moi, je l'avoue. »

Le général se borna à dire :

« Si vous êtes destiné à demeurer ici quelque temps encore, je crois qu'il ne sera pas mauvais pour vous de chercher à compléter votre documentation. »

Nonchalamment, il eut cette remarque :

« Vous avez dans ce vase deux bien jolies fleurs. Je ne vous demanderai point comment elles sont venues jusqu'ici, parce que, n'est-ce pas…

– Mon général ! murmura Hébrard, qui avait rougi.

– Parce que ce serait une question indiscrète, les fleurs ne s'installent que bien rarement toutes seules quelque part. Où en étions-nous donc ? Ah ! oui, à la Vehme, à la Sainte Vehme ! Que disions-nous, à son sujet ? Ah ! oui, que vous auriez probablement à vous en préoccuper. Pour divers motifs…

– Lesquels, mon général ?

– D'abord, en raison même de vos attributions. Et puis, à cause de vous-même, de votre caractère ! Un caractère que je soupçonnerais, à l'occasion – comment dirais-je ? – quelque peu chevaleresque.

– C'est-à-dire ?…

– C'est-à-dire qui vous porterait, assez aisément, à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. Oh ! dans le meilleur sens du terme. C'est-à-dire des affaires où vous pouvez estimer être en mesure de rendre service, de venir en aide à qui le mérite, sans tenir compte des ennuis, des risques que cela peut entraîner pour vous. »

Hébrard sourit.

« Je croyais que vous-même, sous ce rapport, mon général… »

Ils rirent tous les deux.

« Je m'attendais à cette réplique. Mettons donc, si vous le voulez, qu'en la matière je sois riche d'une expérience dont il ne m'est pas interdit de chercher à faire profiter mes amis. »

Le capitaine s'inclina.

« Si j'ai la chance d'être au nombre des privilégiés dont vous venez de parler, laissez-moi vous en exprimer toute ma gratitude respectueuse, mon général. Mais permettez-moi aussi de vous demander en quoi ce caractère chevaleresque, dont vous avez la bonté de m'accorder le bénéfice, peut être pour moi une occasion d'entrer en conflit avec la Sainte Vehme, ou inciter la Sainte Vehme à me prêter la moindre attention ? Mais je m'aperçois que je m'égare, et vous supplie de m'en excuser. Mon chétif rôle devrait consister à vous rendre compte de ce qui peut se passer dans mon secteur. Et c'est moi, au contraire, qui, à l'heure actuelle, sollicite… »

La repartie du grand chef ne fut point dénuée d'une certaine ironie.

« Dans notre métier comme dans tous les autres, il vous arrivera, hélas, mon cher, de constater que les rôles, ainsi que les grades d'ailleurs, sont quelquefois intervertis. »

Et, pour conclure :

« Il y a, dit-il, une prière que je vous adresse néanmoins. Vous pouvez, d'ici quelque temps, être le témoin d'événements où l'action de la Vehme ne vous apparaîtra point contestable. Cette action ne sera pas obligatoirement dirigée contre nous. La France, il faut bien nous l'avouer, en nous en louant ou en le déplorant, ne terrifie plus guère l'Allemagne. Elle n'a pas été la dernière à se rendre compte que nous n'en avons plus les moyens. Le jour où ces événements se produiront, si je suis encore quelque chose, ou seulement de ce monde, arrangez-vous pour me tenir au courant, sans vous croire, bien entendu, obligé de passer par la voie hiérarchique. »

Là-dessus, il s'était levé, claquant les talons, pour ne pas risquer de prendre son subordonné en défaut.

« Je me permets, dit-il, choisissant dans le vase l'une des deux fleurs noires et blanches, de vous voler celle-ci. Je dîne ce soir à Dortmund chez mon confrère, le général commandant la zone d'occupation britannique. Sait-on jamais qui l'on peut rencontrer ? Cette fleur constituerait alors un joli effet de surprise. Dortmund a été de tout temps le siège des assises, publiques ou secrètes, de la Sainte Vehme. Au cas où vous ne le sauriez pas, je vous l'apprends. »

*

Le capitaine Hébrard s'était endormi ayant laissé ouverte sur sa table de chevet la lettre de Mlle du Glénic. Deux heures plus tard il fut réveillé par le jour qui commençait à naître.

Une fois de plus, il relut la lettre d'Alda.

Comment et quand s'étaient-ils connus ? De la façon la plus naturelle du monde. Il n'y avait pas encore tout à fait trois mois. Il venait d'être appelé aux fonctions qu'il continuait d'exercer, c'est-à-dire celles de commandant du *Kreis,* de l'arrondissement d'occupation française d'Altenkirchen, en Prusse rhénane.

Un matin, son planton lui avait présenté une carte de visite où étaient gravés ce prénom et ce nom : Alda du Glénic.

« Qui est-ce ? avait-il demandé.

– Une jeune dame, allemande certainement. Je l'ai entendue causer avec l'interprète. Mais elle parle le français aussi bien que mon

capitaine.

– Qu’est-ce qu’elle veut ?

– Ça, mon capitaine ! Elle a dit qu’elle ne pouvait s’expliquer qu’avec vous.

– Tu as répondu, comme d’habitude, que j’étais sorti ?

– Comme d’habitude, oui, mon capitaine !

– Et qu’a-t-elle dit ?

– Qu’elle attendrait. Et elle s’est assise dans l’antichambre.

– Bravo ! D’elle ou de moi, on verra qui se fatiguera le premier. »

Une heure plus tard, Hébrard, ayant probablement oublié sa visiteuse, parut sur le seuil de la salle d’attente, obligé qu’il était de la traverser pour aller retrouver ses camarades de la garnison d’occupation, au cercle militaire où, d’ordinaire, il prenait avec eux ses repas. La jeune femme était toujours là, très placide, très digne, sans aucune forfanterie, assise sur un banc. Elle se leva en apercevant le capitaine, mais ne fit pas un pas dans sa direction. Ce fut lui qui, quelque peu gêné, alla au contraire vers elle.

« Madame, mademoiselle… À qui ai-je l’honneur ?

– Mademoiselle du Glénic, monsieur ! On a dû vous faire passer ma carte tout à l’heure.

– Excusez-moi ! Les obligations du métier ! »

Et, après une seconde d’hésitation :

« Voulez-vous vous donner la peine de me suivre ? »

L’instant d’après, elle était avec lui dans son cabinet de travail.

Ce qu’elle venait solliciter était très normal, somme toute. Une simple question de main-d’œuvre, pour ses trois fermes de la campagne d’Altenkirchen. Elle exposa comment c’était à elle qu’il appartenait d’assurer la gestion, depuis que son cousin, le capitaine Ulrich du Glénic, de la Wehrmacht, était prisonnier de guerre en Russie. Elle croyait savoir que les autorités françaises d’occupation étaient disposées à favoriser la remise en marche des exploitations agricoles allemandes, dans les régions qu’elles contrôlaient. Elle demandait à bénéficier, dans la mesure du possible, des dispositions prévues à cet égard.

Elle s’exprimait sans hausser le ton, de cette étrange voix monocorde qui résonnait, de façon mystérieuse et sourde aux oreilles, et aussi dans le cœur, dans le cœur déjà, dans le cœur surtout, de l’homme qui avait failli ne pas la recevoir et qui, maintenant, sans mot dire l’écoutait.

Très vite, d'ailleurs, elle s'arrêta de parler. Avait-elle compris qu'il était inutile d'insister, qu'elle avait d'ores et déjà gain de cause ?

Ce fut lui qui, pour rompre ce silence, dut se résoudre à la questionner.

« Et vous me dites que vous habitez Ilsenburg, mademoiselle ? C'est en zone d'occupation russe, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Je vois à peu près. Même avec une automobile, pour venir jusqu'ici, ce ne doit pas être un voyage très commode.

– Je ne dispose pas d'une automobile, et ce n'est pas un voyage très commode en effet. »

Elle avait légèrement haussé les épaules.

« Mais, commode, qu'est-ce qui peut l'être aujourd'hui ? »

À présent, elle était debout, prête à prendre congé.

« Vos instants sont précieux, monsieur. Voici une petite note que je me permets de vous laisser. J'y ai résumé de mon mieux l'objet de ma requête.

– Je vous remercie. Un instant encore, je vous prie. »

C'était lui qui, maintenant, essayait de la retenir.

« Excusez mon indiscrétion ! Le nom que vous portez semble supposer une origine française.

– En effet !

– Bretonne », dirait-on.

Elle secoua la tête.

« C'est la question que l'on nous pose d'ordinaire. Française, oui, Bretonne, non. Glénic est une modeste bourgade du centre de la France, aux environs d'une ville qui s'appelle Guéret. »

Elle eut un geste, comme pour tout résumer :

« C'est un cas qui a été fréquent ! La Révolution, vous comprenez, la Révocation de l'Édit de Nantes !

– Oui, je comprends !

– Je ne suis jamais allée à Glénic, acheva-t-elle, non plus qu'aucun des membres de ma famille, depuis qu'elle est devenue allemande, je crois bien. Et je n'ai pas l'impression que les circonstances soient telles que j'aie des chances d'y revenir quelque jour. »

Il secoua lui aussi la tête et se borna à répéter :

« Oui, je comprends ! »

Ainsi qu'elle avait mis son orgueil à ne pas le dissimuler davantage à doña Flor, il était aussi à peu près certain, depuis le jour où elle s'était rendu compte de ce qu'elle était en train de devenir pour lui, que Mlle du Glénic avait jugé de son devoir de révéler au capitaine Hébrard qu'elle avait été la maîtresse de son cousin. Sa maîtresse ? Bien pis que cela ! Non seulement elle l'avait été, mais elle l'avait aimé, follement. Toute la question, on le répète, était de savoir si cet amour durait toujours, quitte à s'être transformé en haine, une haine accompagnée du plus intégral des mépris. On peut, en effet, et c'est même la caractéristique de l'amour parfait, de l'amour fatal, inguérissable, continuer d'aimer tout en méprisant.

Et Camille Hébrard ? Eh bien, Camille Hébrard ? Il avait souffert, sans doute. Il continuait. Mais en quoi l'aveu d'Alda eût-il pu changer quelque chose à sa passion pour cette sombre, splendide et véridique fille ? Au contraire ! Bien au contraire, n'est-ce pas ?

Cette passion, n'était-elle point de taille à renverser, à supprimer tous les obstacles ? Certes, on imagine la victoire qu'il avait dû remporter sur lui-même, la veille, à Ilsenburg, pénétrant avec son automobile dans la cour du château, pour faire aussitôt demi-tour, abandonnant cette adorable proie à la merci d'un adversaire dont la soudaine réapparition avait quelque chose d'atrocement miraculeux. On peut comprendre dans quel délire Camille, hors de lui, avait collé en cet instant ses lèvres au poignet de Mlle du Glénic qui, elle, on peut faire confiance à Alda, se serait fait tuer plutôt que de le lui retirer.

Il pouvait être onze heures du matin. La paix régnait sur Altenkirchen. Hébrard, un peu fatigué à la suite des deux nuits et des journées précédentes, venait de gagner son bureau. Landry, sans mot dire, entra, et lui remit une lettre apportée par une estafette repartie sans attendre de réponse.

Même enveloppe, même griffe que la veille. Toujours du général, qui, trois jours auparavant, commandait encore la Première Armée française. En quelques heures c'était plus que le capitaine, durant toute sa carrière, n'en avait reçu de lui.

Cette lecture devait lui laisser, il ne sut pourquoi, comme un malaise. Il n'y avait rien dans ces lignes qui fût de nature à l'alarmer, cependant.

« Mon cher ami, y était-il dit, il paraît qu'il y a des privilégiés qui voient surgir, dans la même journée, les gens qu'ils viennent d'évoquer. Serais-je de ceux-là ? Toujours est-il que, dans ma lettre d'hier je faisais allusion à ce général Vassiliev, que j'ai connu à Alger, et qui commande présentement à Magdebourg les troupes russes d'occupation. Or, je l'ai retrouvé hier soir à Dortmund, hôte comme

moi de notre confrère le général britannique. Je vous avais déjà signalé à ses bons offices. J'ai récidivé hier. Il n'avait pas oublié mon intervention, car, sur-le-champ, en souriant, il m'a répondu, détail dont vous ne m'aviez point parlé, petit cachottier : « Je crois savoir que le capitaine Hébrard a de temps à autre l'occasion de venir villégiaturer dans ce vieux Harz saxon, confié momentanément à mes soins. La prochaine fois, qu'il pousse donc jusqu'à mon poste de commandement de Magdebourg. Qu'il vienne en camarade me demander à déjeuner. Je donnerai en outre des instructions pour que lui soit octroyé un permis permanent de circulation. » Donc, mon cher, ne soyez pas autrement étonné de recevoir, un de ces jours, une invitation à la table du général Vassiliev. Très vivement, je vous conseille d'accepter. »

Hébrard, un peu angoissé, poursuivit sa lecture.

« De même, que tout aussi vivement, je vous recommanderais, dans ce cas, d'ouvrir plutôt vos oreilles que votre bouche. Le général Vassiliev, je vous l'ai dit, est mon ami. Je le maintiens. Mais nous vivons à une époque, le cher mont Brocken sera là pour vous l'attester, où il peut ne pas être sans danger, de cueillir des cerises avec le diable. »

Et la lettre se terminait par ce post-scriptum :

« À propos du Brocken, et des belles fleurs noires et blanches que l'on cueille sur ses pentes et dans les environs, ou je me tromperais fort, ou je serais fort surpris que, de même que le général Vassiliev, vous n'entendiez point parler également de certain personnage autrement puissant, que l'on ne désigne que sous le nom de *Grossmeister der Heiligen Feme,* mais qui, bien qu'habitant de toute éternité cette ville, n'était point, lui, convié au dîner d'hier soir, à Dortmund… »

Et voici ce qui se passa une dizaine de jours plus tard, à Magdebourg, dans le somptueux édifice où était installé l'état-major du général Vassiliev, commandant les forces russes d'occupation.

« Capitaine, dit le général, prenant familièrement Camille Hébrard par le bras, vous allez voir à quel point le hasard est capable de bien faire les choses. Voici une exquise jeune femme qui vient de m'avouer la joie qu'elle aurait à ce que vous lui fussiez présenté. Et dire que j'ignorais ce désir, quand je l'ai conviée à venir partager notre modeste ordinaire, convaincus que nous sommes tous, mes officiers et moi, que rien n'est plus lugubre qu'un repas où il n'y a que des convives masculins. »

Il poursuivit, s'étant incliné devant la jeune femme en question, doña Flor, pour ne pas la nommer :

« Et vous, chère madame, que vos vœux soient comblés. À présent,

j'espère bien que vous n'allez pas nous faire attendre plus longtemps la révélation du motif qui vous pousse à tellement désirer rencontrer cet heureux mortel qu'est le capitaine Hébrard. »

Mme Vasquez se borna à riposter :

« Ce serait plutôt au capitaine de répondre. Soyez-en juge, général ! Et vous tous aussi, messieurs. Figurez-vous qu'il y a deux semaines, monsieur que voici se trouvait sur la route d'Ilsenburg. Il était occupé à reconduire chez elle Mlle du Glénic, cousine du capitaine baron du Glénic, qui consentent tous deux à m'accorder dans leur château la plus aimable hospitalité. Figurez-vous également que le capitaine Hébrard, que je n'avais d'ailleurs encore jamais vu, a mis une assez curieuse hâte à repartir. Dois-je en conclure que c'était parce qu'il venait d'apprendre qu'il était exposé à faire au château une rencontre qui ne lui serait point autrement agréable, la mienne, messieurs ? Simple hypothèse, je le veux bien, et que je suis toute prête à abandonner, si le capitaine consent à m'y aider quelque peu.

– Madame, balbutia Hébrard, plus que gêné, pouvez-vous penser que si j'avais pu me douter un seul instant ?… »

Le général Vassiliev intervint en riant.

« La cause est entendue, proclama-t-il. Le capitaine est bien trop jeune pour être à table à côté de doña Vasquez, c'est-à-dire à la place d'honneur. Mais tout à l'heure, le plus tard possible, une occasion unique va lui être offerte de se faire pardonner. Ce fameux château d'Ilsenburg se trouve, je crois, sur sa route de retour. Il aura l'honneur d'y raccompagner sa belle accusatrice. Les affreux Soviets lui fourniront l'essence qu'il voudra. D'ailleurs, quand on a la chance de se voir confier pareille mission, je pense, nous pensons tous, n'est-ce pas, capitaine, que l'on n'en est pas à quelques verstes, je veux dire à quelques lieues près ! »

Il n'y avait pas d'autres femmes que doña Flor parmi eux. Elle était délicieusement vêtue de noir et de rose. Jupe noire avec fichu de dentelles roses. Le bijou rose et noir de Lola de Valence. Ce fut peut-être à cette réminiscence que le galant Vassiliev dut son erreur.

Une douzaine d'officiers les entouraient, russes, américains, britanniques. Il n'y avait qu'Hébrard comme Français. De gigantesques maîtres d'hôtel, porteurs d'immenses plateaux où s'alignaient coupes et verres emplis de champagne, de vins du Rhin, de vodka, allaient et venaient.

Le général réclama le silence.

« Je porterai d'abord, dit-il, un toast à l'exquise invitée que nous avons la joie de posséder parmi nous. À elle ainsi qu'à sa patrie ! À

doña Vasquez, messieurs, à doña Flor Vasquez et à l’Espagne. »

Doña Flor éleva sa coupe à son tour, et, ayant souri :

« Non point à l’Espagne, rectifia-t-elle, mais à mon pays, la République Dominicaine, Excellence, si vous voulez bien ! »

IV

M. Karl était propriétaire de l’auberge de l’Ange, la meilleure et à vrai dire la seule de l’aimable bourgade d’Essler, située à cinq ou six lieues d’Ilsenburg. M. Karl fumait sa pipe assis devant la porte de l’auberge. Il pouvait être sept heures du soir. La cime du Brocken s’empourprait. M. Karl ne fut pas autrement surpris de voir un officier étranger venir à lui. Il y en avait tellement, dans le pays, depuis la défaite.

Par exemple, un certain étonnement le saisit tout de même à constater que l’officier en question était revêtu de l’uniforme français, assez rare en zone d’occupation russe. Ce n’était point une raison pour ne pas lui réserver bon accueil.

« Monsieur, dit cet officier, dans un allemand impeccable, permettez-moi de vous exposer ma situation. Mon automobile est en panne à deux kilomètres. J’ai avec moi une dame que je n’ai pas voulu contraindre à m’accompagner à pied jusqu’ici. Il doit bien y avoir, dans une cité aussi agréable, un garage susceptible de nous venir en aide.

– Il y en a un, et je vais vous y conduire immédiatement, mon capitaine.

– Parfait ! J’espère qu’on va pouvoir remorquer sans difficulté ma voiture jusqu’à votre hôtel, d’abord pour y dîner, et ensuite pour y passer la nuit, au cas où nous ne pourrions pas repartir avant demain. »

M. Karl s’inclina cérémonieusement.

« L’auberge de l’Ange s’est toujours efforcée de ne point trop décevoir la confiance que ses hôtes ont bien voulu placer en elle, Votre Honneur. »

Quand, une demi-heure plus tard, le capitaine Hébrard, juché sur son camion de renfort, eut regagné l’endroit où son automobile s’était refusée à aller plus avant, il put constater que doña Flor n’était plus là. Il ne mit d’ailleurs pas longtemps à l’apercevoir à une centaine de mètres, au flanc d’un escarpement dominant la route. Elle lui adressait un signe amical.

« Voici, très cher, quelques fleurettes que j’ai cueillies à votre intention », dit-elle, lorsqu’il l’eut rejointe.

Il tressaillit. Des Anémones des Sorcières ! Encore ! Toujours !

Soucieux de dissimuler son malaise, il eut recours à la première

phrase venue.

« Où les rencontrerait-on, sinon ici ? La nuit de Walpurgis, le Brocken, le mont des Sorcières, n'est-ce pas leur lieu de prédilection ?

– Ah ! fit-elle, avec une curiosité qui n'était peut-être pas feinte. Répétez-donc ! Les Anémones des Sorcières ? »

Puis, très vite :

« Je m'en doutais ! La belle Mlle du Glénic n'était pas seule à connaître leur existence ! Et qui sait si ce n'est pas elle qui vous l'a révélée ! »

En même temps, elle s'occupait à insérer la tige des fleurs entre la vareuse de Camille Hébrard et sa rosette d'officier de la Légion d'honneur, exactement comme avait fait Alda, une dizaine de jours auparavant.

« S'il y a beaucoup de ces fleurs-là au Brocken, conclut-elle, j'imagine qu'il doit y en avoir au moins autant à Dortmund, n'est-ce pas ?

– À Dortmund ? Pourquoi à Dortmund ? » demanda-t-il, payant d'audace, et se disant qu'à questionner il risquait moins qu'à faire semblant de n'avoir pas entendu.

Elle eut une sorte de rire de pitié.

« Pourquoi ? Mais c'est là un problème qu'il y aura lieu d'étudier sur place ? Dortmund, voyons, réfléchissez bien ! n'est-ce pas une ville où notre amie Alda, vous, ainsi que moi, votre servante, nous avons quelque chance de nous retrouver, un prochain jour, réunis tous les trois ? »

L'air fraîchissait. De curieuses lueurs bleuâtres dansaient au faîte de la montagne. Cette fois, Camille ne jugea point opportun d'insister. D'étranges perspectives commençaient à s'ouvrir dans les journées qu'il allait avoir à vivre. Il avait l'impression que son goût du risque et du mystère allait être servi. Que Mlle du Glénic appartînt, de près ou de loin, à une quelconque organisation relevant de la Sainte Vehme, c'était son droit, même son devoir. Il n'y avait là rien qui fût de nature à étonner ou à choquer le capitaine Hébrard. Avec la singulière jeune femme qui venait de surgir brusquement dans sa vie, il n'en était pas tout à fait ainsi. Que venait faire, dans pareille aventure, cette belle et désinvolte fille des Antilles espagnoles ? Voilà qui n'était point de nature, évidemment, à aider le commandant du *Kreis* d'Altenkirchen à clarifier les énigmes dont la solution, il s'en doutait bien, allait tôt ou tard lui incomber !

Il regarda le bouquet de fleurs noires et blanches que doña Flor avait à la main. Son œil s'arrêta de même sur celle qu'elle venait de

fixer à son dolman. En même temps, certains termes de la lettre que le 2 août précédent lui avait écrite son chef, le grand conducteur d'hommes à la joue balafrée, lui revenaient à la mémoire. « Ces fleurs-là, ces fleurs blanches et noires, y était-il dit, défiez-vous-en, débarrassez-vous-en, si vous ne vous sentez pas la force d'en surmonter l'influence. Dans le cas contraire, utilisez-les ! Servez-vous-en ! » Simultanément, par une sorte de réflexe, la main de Camille chercha l'étui du pistolet automatique qu'il avait toujours à son ceinturon.

Une exclamation quelque peu railleuse vint lui prouver que son geste n'avait point échappé à doña Flor.

« Qu'y a-t-il, très cher ? Vous m'avez fait peur ! Je n'ai pourtant pas l'impression qu'un danger quelconque nous menace, vous ou moi, momentanément du moins. Renseignez-moi plutôt sur la façon dont va se terminer la charmante journée que voici. Dites, est-ce que je ne vous donne pas l'impression que je suis décidée à m'accommoder de tout à merveille ? Ce serait plutôt vous qui n'avez pas l'air assez convaincu de l'agrément que l'on peut goûter en votre compagnie. »

Les phosphorescences qui illuminaient le sommet du Brocken devenaient dans l'obscurité plus intenses. Doña Flor avait insisté pour que leur couvert fût mis sur la terrasse de l'auberge. Cette terrasse surplombait l'un des bondissants affluents de la rivière Ilse. « Vous pouvez être tranquilles, il n'y a point de moustiques », leur avait affirmé le bon M. Karl. Auparavant, il avait tenu à leur faire visiter lui-même les deux belles chambres qu'il leur destinait. Ne valait-il pas mieux prévoir le cas où l'automobile du capitaine confiée au garagiste, ne serait point prête à repartir avant le lendemain matin ?

Camille et la jeune femme n'avaient eu qu'à se louer du menu qui leur était offert. Truites et écrevisses du torrent, gigue de chevreuil aux myrtilles, le tout arrosé de vin blanc du Harz et de ce capiteux vin de Franconie dans sa rituelle bouteille plate. Et ce merveilleux alcool de cerises qu'une fois de plus Mme Vasquez n'avait pas dédaigné de goûter.

Il est des heures bien délectables, dans l'existence. M. Karl s'était arrangé pour qu'ils demeurassent seuls, sur la terrasse. Un unique client était bien venu s'y asseoir quelques instants, qui avait commandé une chope de bière, un petit bonhomme entre deux âges, qui s'était retiré aussi discrètement qu'il avait surgi.

Doña Flor, nonchalamment, avait appelé la servante, brave fille aux joues rebondies et très jolie, avec cela, tout en paraissant n'avoir été que pour peu de chose dans l'invention de la poudre.

« Il me semble avoir déjà rencontré ce monsieur ? lui dit-elle.

– C'est possible, fort possible, surtout s'il arrive à Votre Honneur de fréquenter les foires de la région. Il se nomme Gebrüder, monsieur Max

Gebrüder. Il est représentant d'une maison de bas de soie. C'est à lui que j'ai acheté ceux que voici. De la marchandise de première qualité, voyez plutôt ! »

En même temps, elle avait exhibé une paire de puissants mollets gainés de bas tout neufs, des bas d'une fort seyante nuance gris souris.

« J'allais oublier, s'écria-t-elle, d'avertir monsieur le Capitaine que le mécanicien vient de ramener son automobile au garage de l'hôtel. Elle est réparée. M. Karl s'est chargé de la note.

– Je vous remercie ! » s'était borné à répondre Camille, sans insister.

La décision de dîner à l'auberge de l'Ange, et d'y coucher, éventuellement, avait été prise sans difficulté, après un rapide échange de vues entre les deux voyageurs.

« Remarquez, très cher, avait dit négligemment doña Flor, que je comprendrais à merveille que vous me laissiez rentrer seule à Ilsenburg. Je trouverai aisément à louer ici une voiture qui me permettra de franchir cette nuit les quelques lieues qui m'en séparent. Rien d'ailleurs ne m'oblige à être de retour là-bas à heure fixe. Je suis libre, absolument libre. Ce n'est pas comme vous que, probablement, les nécessités de votre service contraignent à regagner sans trop de retard – comment dites-vous ? – Altenkirchen…

– Je suis libre, moi aussi, absolument libre d'organiser à ma guise mon emploi du temps ! avait-il répliqué, sur le ton d'un enfant vexé.

– Oh ! dans ces conditions, excusez-moi ! C'est toujours, voyez-vous, le souci de l'intérêt commun qui me guide. Au fur et à mesure que vous me connaîtrez davantage, vous n'aurez que plus d'occasions de vous en apercevoir. »

Doña Flor avait bien dû sentir que leur rencontre était de trop fraîche date pour ne point justifier quelque réserve de la part du capitaine Hébrard. Et puis, l'endroit qui les avait réunis ne pouvait point non plus passer pour absolument de tout repos. Elle, elle était prévenue de sa présence à lui au déjeuner du général Vassiliev. Lui, au contraire, ignorait la sienne. Les circonstances, les fonctions qu'il assumait lui imposaient, en tout état de cause, un minimum de précautions. Mme Vasquez aurait eu tort de s'en formaliser. À elle de s'y prendre de façon telle que cette défiance ne fût pas de trop longue durée ! Mais n'avait-elle pas lieu d'être amplement satisfaite des résultats déjà acquis ?

Fidèle à sa méthode d'engager sur toute la ligne, de brusquer ses avantages, elle ne craignit, au moment du kirsch, comme elle était en train d'allumer la cigarette qu'Hébrard venait de lui offrir, de lui poser

une question qui devait le laisser quelque peu abasourdi.

« La belle jeune fille que vous avez pris la peine de reconduire à Ilsenburg, le jour où j'y suis moi-même arrivée, demanda-t-elle, ne pensez-vous pas qu'il vaut mieux qu'elle ne soit pas très exactement instruite des événements de cette journée ? Selon ce qu'il y a entre vous et elle, n'estimez-vous pas qu'il est des détails qui pourraient présenter des inconvénients ? »

Il avait sursauté.

« Madame, fit-il, s'efforçant de son mieux de garder son calme, je suis fondé à croire que c'est à Mlle du Glénic que vous faites allusion. Que diriez-vous si, dans ce cas, je vous demandais à mon tour ce qu'il peut y avoir entre vous et le capitaine Ulrich du Glénic, son cousin ? Serait-ce vraiment trop d'indiscrétion de ma part ? »

Elle haussa ses belles épaules.

« De l'indiscrétion ? dit-elle en riant. Mais nullement. En toute simplicité, je vous répondrais qu'il est mon amant, ou qu'il l'a été du moins, ce qui n'est jamais tout à fait la même chose. Vous ne manquerez pas d'arriver à l'apprendre. Autant que ce soit par moi que par quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ? »

Ô nuit, fugitive nuit qui venait d'unir deux êtres que les premières lueurs de l'aube allaient maintenant séparer, sans doute pour toujours !

Mme Vasquez avait dû, la veille, à Magdebourg, recevoir l'hospitalité du général Vassiliev. Autrement, elle eût été inexplicable, dans la salle de bain de sa chambre de l'auberge de l'Ange, la présence du nécessaire de toilette aux flacons de cristal et de vermeil.

« Quatre heures, déjà, mon Dieu ! »

Comme dans un rêve, Camille Hébrard venait de l'entendre murmurer ces mots.

Elle répéta, assez fort pour qu'il se réveillât tout à fait :

« Quatre heures ! Le jour ne va plus tarder à naître. Il va falloir… »

Il eut un geste résigné et vague.

« Écoute-moi, reprit-elle, écoute-moi bien. Puisque ton automobile est réparée, le mieux est que tu reprennes tout de suite la route. Moi, encore une fois, après avoir reposé quelque peu, je trouverai bien ici une guimbarde qui me reconduira à Ilsenburg, chez nos amis. En revanche, à Altenkirchen, ne sois point surpris si tu me vois, sans trop tarder, te rendre une petite visite. Sans trop tarder, ai-je dit ? Mais il n'est pas non plus besoin de nous presser. Le temps travaille, presque toujours, pour ceux qui ne se pressent point, qui mettent en lui un peu de confiance. »

Il la quitta sans trop savoir ce qu'il lui était arrivé. Un mythe ! Un songe !

Un songe ? Ce qui n'en était pas un, en tout cas, c'était ce corps, ce merveilleux corps que, durant une nuit presque entière, il venait de tenir dans ses bras.

*

À quoi dut-il penser, cet infortuné, ce trop comblé capitaine Hébrard, entre Essler et Altenkirchen, tandis qu'il conduisait vertigineusement son automobile, parmi les premiers rayons de soleil d'une journée dont la chaleur s'annonçait dévorante ? À quoi ? Mais à rien, peut-être ! Tant mieux alors, tant mieux pour lui. Il n'aurait sans doute pas eu à être particulièrement satisfait de lui-même. Mais aurait-il par ailleurs accepté qu'eût été changée une seule des heures, diurnes ou nocturnes, qu'il venait de vivre ? Rien n'est moins sûr ! Que les hommes susceptibles de prendre parti dans un tel débat lui jettent donc la pierre ! Je dis les hommes, bien entendu, et non les femmes, parce que les femmes, tout le monde le sait, ne seront jamais que créatures d'hypocrisie, démunies de courage, de fidélité et de raison.

Fort de toutes ces vertus, Camille n'en était pas moins en proie, à l'heure actuelle, à une espèce d'angoisse inavouée. Ce fut donc avec un soupir de soulagement que, mort de fatigue, parvenu au terme de sa randonnée, il pénétra dans son majestueux cabinet de travail d'Altenkirchen. Avant même d'avoir eu besoin d'échanger une parole, le placide visage de Landry l'avait rassuré. Il avait compris que, durant ces deux journées, grâce au Ciel, rien d'important n'avait dû se passer.

« Je vais jeter un coup d'œil sur le courrier. Ensuite, j'aime autant vous dire, mon garçon, que je ne mettrai pas longtemps à dîner, puis à me coucher. »

Le lendemain, comme de coutume, il déjeuna au mess de la garnison. Jusqu'à quatre heures, il s'offrit une promenade à cheval. Ayant regagné son bureau, il tressaillit. Dans leur verre de cristal habituel, il y avait deux Anémones des Sorcières, toutes fraîches.

Il sonna Landry.

« D'où viennent ces fleurs ? questionna-t-il.

– Mon capitaine doit bien s'en douter ! Qui pourrait les avoir apportées, sinon Mlle du Glénic ?

– Elle est venue ?

– Oui ! Au début de l'après-midi.

– Elle a demandé à me voir ?

– Comme de juste, mon capitaine. Pourquoi, autrement, serait-elle venue ?

– Elle n'a pas cherché à savoir où j'étais ? Ni si je m'étais absenté hier, et avant-hier ?

– Je lui ai répondu que vous étiez au mess, et que vous n'alliez certainement pas tarder à rentrer. Quant à hier, à avant-hier, même si elle m'avait interrogé, ce qui n'a pas été le cas, je n'aurais pas été qualifié pour la renseigner à ce sujet, et d'autant moins, mon capitaine, que je ne le savais pas moi-même très bien.

– Et elle n'a pas autrement insisté pour me voir ?

– Non, mon capitaine, ce qui n'a pas été sans me causer quelque étonnement. Elle s'est bornée à me charger de vous remettre ces fleurs. C'est moi au contraire qui l'ai priée de venir les arranger elle-même dans votre bureau, avec l'espoir que vous alliez arriver d'un moment à l'autre. Elle ne s'y est point attardée, d'ailleurs. »

Il ajouta, non sans une certaine inquiétude :

« J'ai cru bien faire, mon capitaine ?

– Mais oui, Landry, vous avez bien fait. »

Le sous-officier allait sortir. Camille le rappela.

« Donc, elle ne vous a absolument rien dit ? Elle ne vous a laissé aucun message, aucune commission ? »

Landry secoua négativement la tête.

« Parfait ! Je vous remercie. Un instant encore, s'il vous plaît ! Qu'est-ce que cela ? »

Il s'agissait d'une formule de papier bleu, une communication téléphonique placée bien en évidence sur le bureau.

« Excusez-moi, mon capitaine, dit Landry, penaud, c'est une communication dont j'ai pris moi-même la dictée. Elle vient du Quartier général russe de Magdebourg, qui demande que vous rappeliez.

– Quand êtes-vous venu porter ici cette formule ? Avant ou après la visite de Mlle du Glénic ?

– Quelque chose comme une demi-heure avant, peut-être. Oui, une demi-heure avant.

– Bien ! Laissez-moi ! »

Demeuré seul, il ne s'assit point. Il gagna son cabinet de toilette. Il avala un verre d'eau. Dans un miroir, il put constater le ravage de ses traits. Pour qu'Alda fût venue ainsi, et s'en fût allée de la sorte, ne fallait-il point qu'elle fût déjà informée de tout ? Mais non ! Mais non !

Ce n'était pas possible ! Informée ! Par qui ? En si peu de temps ?

Ce soir-là, de même que la veille, il décida de ne pas sortir. Il éprouvait le besoin de réfléchir, de procéder à une manière de récapitulation, de revenir sur les événements, ces événements de date si récente, mais qui allaient à présent se précipiter, il ne fallait pas être sorcier pour le deviner, et de quelle redoutable façon !

La nuit était tombée lorsque la sonnerie du téléphone retentit, avec quelque chose d'étrangement impératif.

Mon Dieu, cette communication avec Magdebourg ! Il l'avait oubliée ! Au bout du fil, c'était la voix du général Vassiliev, en personne.

« Oui ! Ici, Vassiliev ! C'est vous, mon cher ? On ne vous a donc pas transmis mon premier appel ?

– Excusez-moi, mon général ! C'est-à-dire…

– Mais non ! Mais non ! Il n'y a pas de mal, puisque je vous tiens. Nous allons nous efforcer de regagner le temps perdu. C'est un vrai service que vous allez me rendre. Je compte que vous ferez de votre mieux !

– J'y compte aussi, mon général… commença Hébrard, soucieux de ne point trop s'engager.

– Merci ! D'avance merci ! Westerburg, la petite ville de Westerburg, c'est de votre compétence, n'est-ce pas ?

– Effectivement ! Une petite ville, à sept ou huit lieues d'Altenkirchen.

– Oui ! Eh bien, un assassinat a été commis à Westerburg, la nuit dernière, dans des conditions qui ne sont pas du tout faites pour me plaire, ni à vous non plus, j'en suis sûr ! Un de mes officiers a quitté Magdebourg au début de l'après-midi. Le lieutenant Ilianov, Boris Ilianov ! Il sera en civil, bien entendu. Si vous n'êtes pas au courant, il vous y mettra. Merci ! Merci ! Et je ne vous demande pas des nouvelles de notre belle amie. Je sais déjà que tout s'est admirablement passé. Merci ! Merci ! »

Il pouvait être neuf heures du soir. Hébrard n'avait même pas pris la peine de dîner. À mi-voix, Landry vint lui dire :

« Mon capitaine, l'un des deux messieurs que vous attendez est là. »

Dans l'intervalle, le commandant du Kreis d'Altenkirchen avait eu le temps d'accomplir une démarche qu'il estimait normale. En termes corrects avec la magistrature de la région occupée, il s'était mis en rapport par téléphone avec le juge d'instruction Elberfeld.

« Monsieur le juge, vous devez savoir qu'un crime a été commis la

nuit dernière sur notre territoire, à trente kilomètres d'ici, à Westerburg ? »

M. Elberfeld avait pris un temps pour répondre.

« Effectivement, à Westerburg, monsieur le gouverneur.

– Si cela ne devait pas trop vous déranger, je vous demanderais de passer d'urgence chez moi. J'aimerais vous entretenir de cette affaire avant que n'arrive quelqu'un qui désire également m'en parler.

– Quelqu'un ?…

– Oui, un officier qui m'est dépêché par le Quartier général russe de la circonscription de Magdebourg.

– Je serai chez vous dans quelques instants, monsieur le gouverneur. »

Si diligent qu'eût été le juge, le lieutenant Ilianov fut introduit le premier dans le cabinet du capitaine Hébrard.

« Whisky, mon cher camarade ?

– Whisky, mon capitaine, si vous voulez bien. »

Le lieutenant Ilianov était un grand jeune homme blond, au charme singulier. Rien ne révélait en lui un spécialiste des enquêtes policières. Les Soviets ne sont tout de même pas aussi stupides que l'on aurait tendance à se le figurer.

« Dites-moi de quoi il s'agit ? » demanda Hébrard, sans tarder davantage.

Et comme il jugeait, ici aussi, que la meilleure tactique était encore de jouer cartes sur table, il poursuivit :

« Dans l'ignorance où je me trouvais de ce qui s'est passé à Westerburg, j'aime autant vous prévenir que j'ai convoqué le représentant de la magistrature locale, en l'espèce le juge d'instruction Elberfeld, qui parle le français comme vous et moi. Je l'attends d'une minute à l'autre.

– Il vous était difficile de vous comporter autrement, mon capitaine, dit Ilianov. Je n'en suis pas moins heureux d'être arrivé avant ce monsieur. Il peut nous être en effet de la plus grande utilité, à condition que…

– À condition que ?

– Mais qu'il y consente. »

Les deux hommes se regardèrent.

« J'en reviens à ma première question, dit Hébrard. Expliquez-moi de quoi il s'agit. »

Au même instant, Landry pénétrait dans le cabinet de travail.

« Mon capitaine, le juge Elberfeld est là.

– Bien ! Vous l'introduirez quand je sonnerai. »

Et, s'étant tourné vers Ilianov, toujours aussi désinvolte et souriant, il eut un geste comme pour dire :

« Dépêchons-nous, à présent, voulez-vous !

– L'homme qui a été tué la nuit dernière à Westerburg, commença le lieutenant, s'appelait Bauer, Kurt Bauer. Son nom n'a d'ailleurs aucune importance. Sachez simplement que c'était quelqu'un qui nous rendait de véritables services. Nous aurions vite fait de perdre la face et la partie, si nos agents ne se sentaient plus protégés. Nous, c'est-à-dire vous également, ainsi que les Anglais et les Américains, étant donné la communauté de nos intérêts et de nos buts. »

Hébrard sourit. Ilianov également. Entre gens de bonne compagnie, les meilleures plaisanteries sont les plus courtes.

« Il ne nous reste plus, conclut le capitaine, qu'à persuader le juge Elberfeld que les intérêts de l'Allemagne coïncident eux aussi avec les nôtres. Nous allons lui proposer de partir tous les trois pour Westerburg, où je crois que notre présence sera plus utile que toutes les considérations que nous pourrions échanger ici, quant à la fin de cet infortuné Kurt Bauer. »

Bien que déjà d'un certain âge, marié et père de famille, le juge Elberfeld ne sursauta point à la perspective de partir sans délai pour Westerburg.

Dans la vaste automobile où ils prirent place tous les trois, il n'y eut que peu de paroles prononcées durant le trajet. Le juge en usait vis-à-vis de ses deux compagnons avec une égale courtoisie. Mais c'était aux questions posées par Hébrard que, de préférence, il répondait.

« La victime, crut-il bon de préciser, étant de nationalité allemande, c'eût été, en temps normal, à la magistrature de son pays qu'aurait incombé le soin exclusif de l'enquête.

– Hélas ! nous ne sommes pas en temps normal ! » soupira suavement Ilianov.

M. Elberfeld ne crut pas devoir faire écho à ce platonique regret.

Quelques lumières commençaient à luire.

« Voici Westerburg ! » annonça le magistrat.

Leur automobile vint se ranger devant une maison au bas de laquelle un agent de police en uniforme montait la garde. Il se précipita, ouvrit la portière, salua.

Le corps de Kurt Bauer reposait au premier étage de cette maison : le commissariat. Deux inspecteurs en civil fumaient, accoudés à une fenêtre. Ils dissimulèrent leurs pipes en reconnaissant le magistrat.

Il régnait dans cette pièce, à peine éclairée, une écœurante odeur de tabac et de décomposition. Tout de suite, le lieutenant Ilianov, comme s'il n'avait à tenir compte de personne, se dirigea vers le cadavre. Étendu sur un matelas, celui-ci était nu, avec, seulement, autour du cou, cachant la partie inférieure du visage, une serviette éponge, maculée de taches noirâtres.

« Quand, où, par qui le corps a-t-il été découvert ? interrogea brièvement le lieutenant.

– Ce matin, à l'aube, par des ouvriers agricoles qui se rendaient à leur travail, répondit l'un des deux inspecteurs, après un regard adressé au juge, qui lui fit signe qu'il pouvait répondre. Où ? Dans un petit bois de chênes à un kilomètre d'ici. Il était pendu à l'arbre le plus élevé, mains liées derrière le dos.

– Et, continua à demander Ilianov, martelant de plus en plus chacune de ses paroles, qu'est devenu le poignard qui était fiché dans le tronc du chêne en question ? »

Une sorte de frémissement courut.

« Le voici ! » murmura l'inspecteur, sur un geste impératif du magistrat.

Le lieutenant Ilianov prit le couteau, l'examina à peine, sourit.

« Monsieur le juge, monsieur le juge, ou je me trompe fort, ou voilà un crime bien et dûment signé, n'est-ce pas ? »

M. Elberfeld demeurait impassible.

« Et maintenant, ordonna le lieutenant, d'une voix qui s'était faite soudain tonnante, passons à l'essentiel. Retournez-moi ce corps, s'il vous plaît, face contre le matelas ! Sinon, je m'en chargerai bien tout seul, tranquillisez-vous ! »

On lui obéit en silence. Les mains de ceux qui procédèrent à cette besogne tremblaient.

D'un geste brusque, Ilianov arracha la serviette enroulée autour du cou du cadavre. Quelque chose de hideux apparut. Le mort n'avait plus de nuque. À la place, un trou affreux et béant !

« C'est par ce trou, expliqua le lieutenant, que la langue de Kurt Bauer lui a été arrachée. C'est par la nuque qu'on arrache la langue de ceux qui ont été convaincus de trahison par la Sainte Vehme. Puis, on les pend ensuite sept fois plus haut qu'un condamné ordinaire. Puis un poignard est enfoncé dans l'arbre auquel ils ont été accrochés.

Monsieur le juge, j'ai l'impression que les conclusions de votre enquête ne doivent pas différer beaucoup de celles de la mienne, n'est-il pas vrai ? »

En riant, il s'était tourné vers Hébrard.

« Et maintenant, mon capitaine, quand nous allons être de retour à Altenkirchen, si vous disposez encore d'un verre de whisky, je dois avouer, en toute franchise, que je ne le refuserai point. »

V

Hébrard, le capitaine Camille Hébrard roula un fauteuil auprès de l'une des fenêtres de son cabinet de travail, largement ouverte. Dans la rue centrale d'Altenkirchen, des groupes nocturnes s'écoulaient. La sortie de quelque cinéma.

Après tous les événements qui venaient de se succéder, ne serait-ce point, pour le capitaine, le moment de faire quelque peu le point ?…

Il n'avait pas dîné, on s'en souvient. Et ce n'était pas l'épouvante du spectacle auquel il venait d'assister à Westerburg qui avait dû contribuer à lui donner de l'appétit.

Depuis une demi-heure, environ, le lieutenant Ilianov l'avait quitté, après avoir debout, vidé son verre de whisky. Hébrard avait insisté de son mieux pour que ce curieux garçon acceptât une chambre chez lui pour la nuit. D'un signe de tête, souriant toujours, l'autre avait décliné son invitation.

« J'ai encore du travail ! » s'était-il contenté d'ajouter.

Le prier davantage eût équivalu à chercher à obtenir des confidences sur son emploi du temps. Le capitaine s'était donc borné à raccompagner Ilianov jusqu'en bas, à son automobile, une voiture de marque italienne, sans indication officielle de nationalité.

En se quittant, ils s'étaient serré la main avec une cordialité qui n'était pas feinte, et qui les avait peut-être étonnés l'un et l'autre.

« Je… » avait commencé Ilianov.

Puis, avec son éternel sourire, il s'était ravisé.

« Mais non ! Ça n'en vaut pas la peine !

– Qu'est-ce qui n'en vaut pas la peine ? » avait dit Hébrard, la gorge sèche tout d'un coup, sans savoir pourquoi.

Et il avait ajouté, d'une voix sourde :

« On dit cela, souvent ! Et puis, ensuite, on s'aperçoit qu'on a eu tort, que ça en valait la peine, au contraire.

– Vous y tenez ? Alors, voilà, mon capitaine ! Si jamais quelque chose vous paraît « ne pas tourner rond », comme on dit chez vous, et qu'il ne vous soit pas trop difficile de me joindre…

– Eh bien ?

– Eh bien, n'oubliez pas qu'il y a quelqu'un qui s'appelle le lieutenant Ilianov, Boris Ilianov. Dans la mesure, bien entendu, où son devoir lui en accordera la possibilité, il se fera une vraie joie… C'est promis ?

– C'est promis ! » avait dit Camille, non sans gravité.

Là-dessus, ils avaient pris congé. Si le capitaine avait disposé, en cette minute, d'une voiture aussi rapide que celle d'Ilianov, il eût été hors de doute qu'il se serait lancé sur ses traces, à travers la nuit. Si périlleuse qu'elle pût être, c'eût été là une expérience qui n'aurait pas manqué d'un certain intérêt.

C'était alors que, remontant chez lui, muni d'un dernier verre de whisky, il avait pris place auprès de sa fenêtre. Après une journée de chaleur accablante, une légère brise rafraîchissait maintenant les ténèbres.

« L'instant, venait-il de se dire, n'était-il pas arrivé de faire le point ? » Oui, mais il ne suffisait pas de se poser la question. Il fallait avoir le courage de la résoudre. Or, le courage, ce genre de courage tout au moins, n'était-il pas ce qui manquait quelque peu à Camille, un héros, un indiscutable héros des quatre années de guerre qui venaient de s'écouler, cependant ?

À cet instant précis, une sonnerie retentit. Le téléphone ! L'appareil était sur son bureau. Il décrocha le récepteur.

« Allô, qui est là ? Oui, ici, le capitaine Hébrard ! De la part de qui ? »

Le silence ! Puis, un déclic ! On avait raccroché.

Une erreur ? Un mauvais plaisant ? Ou bien, pourquoi ne pas oser se l'avouer, quelqu'un qui désirait s'assurer de sa présence à Altenkirchen, dans son cabinet !

En proie à un indéniable malaise, il regagna son fauteuil, s'y réinstalla.

Oui, décidément, le moment était venu de faire le point, plus que jamais !

Que Camille Hébrard aimât d'une manière exclusive, passionnée, Mlle du Glénic, le paradoxal dans l'histoire était que les péripéties de la nuit d'Essler, de l'auberge de l'Ange n'avaient eu pour résultat que de l'en convaincre davantage. Il n'avait pas eu un seul instant, commode morale masculine, l'impression d'avoir trompé Alda. Il aurait d'abord fallu qu'elle l'aimât, n'est-ce pas ? Or, l'aimait-elle ? Il était certain que si elle venait à apprendre les événements de ces deux derniers jours, les chances de Camille ne s'en seraient pas trouvées augmentées pour autant ! La lueur d'espoir qu'il avait pu avoir jusqu'alors risquerait de

s'éteindre à tout jamais. Mais à qui, dans cette hypothèse, la faute en serait-elle imputable ? Pas à doña Flor, en tout cas. Quel que fût le but poursuivi par celle-ci, on ne pouvait décemment pas lui en vouloir d'avoir payé comptant, par avance même, et avec quelle prestigieuse et ravissante monnaie !

Doña Flor ! De quoi allaient-ils être faits, les jours que, dès à présent, Camille devait s'apprêter à vivre ? Inutile de chercher à se leurrer, le drame y aurait sa part, et quelle part ! La voluptueuse nuit d'Essler, la macabre nuit de Westerburg, les dernières paroles échangées avec le lieutenant Ilianov, et, maintenant, ce coup de téléphone ! Tout était là pour le persuader qu'il était désormais engagé sans retour dans la plus périlleuse des parties, une partie qui ne se réglerait point, il devait s'y attendre, avec des épées mouchetées.

La plus périlleuse des parties ? Quel rôle comptait-on donc y assigner non pas au capitaine Hébrard, qui n'était tout de même pas assez naïf, assez enfant pour s'imaginer qu'on s'était ainsi pris subitement pour lui de passion, mais au commandant du *Kreis* d'Altenkirchen ? Un rôle ! À lui de veiller à ce que ce ne fût pas celui de dupe, à ce que son honneur n'y sombrât point ! Dupe ? Même instruite de la nuit de l'auberge de l'Ange, ce ne serait pas, il en était sûr, Alda du Glénic qui en userait ainsi avec lui. Désormais, elle se bornerait à l'ignorer, comme on ignore quelqu'un à qui l'on a eu le tort d'accorder sa confiance. En tant que châtiment, en tant que représailles, ce serait tout, et ce serait, Dieu merci, suffisant.

Oui ! Mais doña Flor ?

Faire le point, c'était à elle, et à elle seule qu'il songeait pour l'instant, quand il s'appliquait à cette tâche. Raisonnons un peu ! Voilà donc une femme qui se prétend originaire d'on ne sait quelle république antillaise. Par quel concours de circonstances s'en est-elle venue échouer en Russie ? Comment les portes du camp de concentration où elle a été enfermée se sont-elles ouvertes devant elle, devant elle et aussi devant cet officier de cavalerie hanovrienne, d'excellente noblesse d'ailleurs, qui ne perd pas une occasion de proclamer, avec une ostentation quelque peu imprudente, que c'est à elle qu'il doit sa libération. Il lui témoigne sa gratitude par une hospitalité aussi large qu'il peut, offerte dans sa vieille demeure familiale. Mais combien de temps s'en contentera-t-elle, cette étrange créature visiblement assoiffée d'honneurs et de luxe. Ses bijoux sont là pour l'attester, de beaux, de très beaux bijoux même, qu'au sortir de sa geôle elle a eu la chance peu commune de récupérer. Et que de mystères encore plus inquiétants dans cette femme ! Être reçue avec les égards dont Hébrard a été le témoin, au milieu de son état-major au grand complet, par le général commandant la subdivision soviétique de

Magdebourg ne lui suffit point. Voilà qu'elle ne se cache pas pour arborer, chaque fois que l'envie lui en prend, avec une témérité inouïe, cette anémone noire et blanche, fatidique emblème de la société secrète la plus redoutable du monde ! Une aventurière ? C'est bientôt dit ! Mais des aventurières de cette envergure, que ne donnerait pas un homme véritablement digne de ce nom pour en avoir rencontré une au moins, au cours de sa vie ?

Et si, par hasard, c'était elle qui avait téléphoné tout à l'heure. Non, car, telle que Camille croyait la connaître, elle aurait parlé, ayant réussi à obtenir la communication.

Quelle heure était-il ? Pas même une heure du matin. Le *Goldener Hirsch,* le cabaret du Cerf-d'Or, n'était point, par conséquent, encore fermé. Telle fut la pensée saugrenue qui, subitement, vint à Camille.

Il y avait plus de trois mois que les hostilités avaient cessé. Les commandants de *Kreis* avaient toute latitude pour accorder les autorisations susceptibles d'aider à « la reprise de la vie économique ».

Sous ce pudique euphémisme était comprise la prolongation des heures d'ouverture des boîtes de nuit.

C'était à ce titre que M. Mavrocordato, patron du *Goldener Hirsch,* avait sollicité et obtenu la faveur de ne point clore son établissement avant trois heures du matin. Il en avait remercié le capitaine Hébrard par l'envoi de six bouteilles de vieille eau-de-vie de framboise, cadeau qui avait été retourné dans la même journée.

Jamais il n'était encore venu au gouverneur d'Altenkirchen l'idée de se promener aux étoiles dans sa bonne ville. Ayant troqué son uniforme contre un vêtement civil, ce fut pourtant à quoi il crut devoir consacrer son temps, cette nuit-là.

Le *Goldener Hirsch* n'était pas loin du gouvernement. Rien n'est très loin, pour dire vrai, à Altenkirchen. Le *Goldener Hirsch* était le type de cabaret nocturne de petite ville. Quelques jeunes gens y dissimulaient, sous des allures bruyantes et désinvoltes, une timidité probablement à base d'impécuniosité. Il y avait aussi cinq ou six sous-officiers français. Ils eurent un mouvement instinctif pour rectifier la position lorsque le capitaine entra. Celui-ci, avec un sourire, et d'un geste bref, les invita à n'en rien faire. Ils n'en saisirent pas moins la première occasion de gagner la sortie, discrètement.

Inutile d'ajouter que le propriétaire de l'établissement, M. Mavrocordato en personne, s'était, lui, rué au-devant du gouverneur. Se doutant que celui-ci préférerait être seul, ne pas trop attirer l'attention, il l'avait installé dans une sorte de box, en deçà des lumières, et perpendiculaire à la piste ovale sur laquelle trois ou quatre vagues couples dansaient.

Trois ou quatre couples : les jeunes gens dont il vient d'être parlé, puis les artistes attachées, à la maison. Il y en avait au moins deux de jolies, très jolies même, avec leur pauvre chair que cette terrible existence n'avait point encore trop entamée, en dépit du triste clinquant de leurs robes saumon et turquoise, pailletées d'or ou de mica, ces robes sous lesquelles leur destinée les condamnait à vivre. Camille Hébrard avait la fierté d'appartenir à cette espèce d'hommes qu'un tel spectacle ne laisse jamais indifférents. Ils ne sont pas si nombreux que cela. Un saint François d'Assise a dû, lui aussi, faire partie de cette rarissime catégorie d'êtres, tout en sachant retirer son épingle du jeu, sans y rien compromettre d'essentiel. Cette chance n'est réservée qu'à un bien petit nombre d'élus. Camille, dans le désarroi momentané de son cœur et de ses sens, pouvait-il se flatter, lui, de posséder une certitude aussi rassurante ?

« Consentiriez-vous à me faire l'immense joie, Excellence ? »

C'était M. Mavrocordato, bouche en cœur, bouteille d'authentique champagne à la main, qui se manifestait de nouveau. Camille remercia d'un signe, tout ensemble aimable et impératif. M. Mavrocordato battit en retraite, avec une moue compréhensive et navrée.

Ô nuit, nuit harassante et solitaire ! Camille Hébrard devait pourtant bien avoir en France quelque jeune femme, quelque jeune fille qu'il avait aimée, qu'il aimait encore peut-être ? Moins qu'Alda du Glénic, bien entendu ! Ni peut-être même que Mme Vasquez !

L'une des danseuses de tout à l'heure, libérée de son cavalier, celle à la robe turquoise pailletée d'or le regardait, d'un air qu'elle aurait voulu provocant, et qui n'était qu'empli d'une sorte de navrante supplication. Peut-être Camille eût-il laissé la pitié prendre le dessus, si, tout juste au même instant…

Si, au même instant, quelque chose d'extraordinaire ne s'était produit, quelque chose dont le capitaine trouva d'ailleurs le moyen de n'être pas outre mesure surpris.

Camille venait de s'apercevoir de la présence de quelqu'un.

Ce quelqu'un était un petit homme d'aspect modeste, installé à une table en retrait, devant une chope de bière. Il écrivait. Il avait l'air de faire ses comptes. Une mallette de fibrine, à demi ouverte, était à ses pieds.

Comme l'univers est donc restreint, mon Dieu, surtout, ainsi que c'était le cas pour Hébrard, quand on possède une incomparable mémoire des physionomies !

Le petit homme continuait à écrire. Le capitaine, s'étant levé, vint s'asseoir à sa table, en face de lui.

Le petit homme leva la tête. Il considéra Camille, sans marquer un étonnement excessif. Ils se sourirent même tous les deux.

Par l'ouverture de la mallette, qui était aux pieds du petit homme, on pouvait distinguer, fixée sur cartons par des agrafes, un échantillonnage qui dépassait, tout un échantillonnage de bas féminins.

« Un autre bock, monsieur Gebrüder, monsieur Max Gebrüder, n'est-ce pas ? » proposa Camille avec une douceur infinie.

Acquiesçant d'un mouvement de tête, le petit consommateur sourit de nouveau.

Et, soudain, Camille ne put s'empêcher de frémir. À la boutonnière du veston quelque peu élimé de son interlocuteur, une fleur s'étalait, la farouche anémone noire et blanche.

Ce fut néanmoins sur le ton le plus naturel qu'il demanda :

« La bière, cher monsieur, est-elle aussi bonne ici qu'à l'auberge de l'Ange ?

– Toutes deux sont sensiblement de même qualité, monsieur le gouverneur ! » répondit, avec une égale simplicité, le petit commis voyageur.

Et il ajouta, un doigt sur les lèvres :

« Mais ici, chut, il y a un avantage. On n'est pas obligé de la boire aussi rapidement que là-bas ! »

*

« Je te remercie de ce que tu viens de m'apporter, et du dévouement avec lequel tu dépenses sans compter ton temps et ton intelligence. Il est entendu que le devoir accompli porte, chez nous, en lui-même sa récompense. Mais il n'est pas interdit de féliciter ceux qui s'acquittent de leur tâche aussi bien que toi. »

M. Gebrüder, dont ce n'était point d'ailleurs le nom véritable, s'inclina avec une émotion respectueuse. Il savait par expérience que celui qui venait de lui parler de la sorte n'avait point pour habitude de prodiguer hors de propos de tels compliments.

L'interlocuteur du petit commis voyageur n'était autre que le *Grossmeister der Heiligen Feme,* le Grand Maître de la Sainte Vehme. Il relut avec attention les rapports de M. Gebrüder, rédigés chacun avec une remarquable concision, sur feuilles volantes séparées. Ils étaient au nombre de quatre, l'un daté de Magdebourg, un autre d'Essler, le troisième d'Ilsenburg, le dernier d'Altenkirchen. Puis, M. Gebrüder le

vit sourire et les jeter tous les quatre dans le foyer d'une monumentale cheminée médiévale, après y avoir mis le feu. Leurs cendres allèrent se mêler à d'autres cendres. M. Gebrüder n'en éprouva point un étonnement excessif. Il était suffisamment au courant des us et coutumes de l'organisation impitoyable à laquelle il était lié pour tout le reste de son existence. Il savait qu'on n'aimait point à y laisser se multiplier les archives compromettantes.

Or ceci avait lieu à Dortmund, dans la nuit du 15 août 1945, Dortmund, chef-lieu du cercle de la Westphalie, au premier étage d'un hôtel particulier d'aspect assez revêche, tout au bout d'une impasse qui s'ouvrait sur le Königswall, le boulevard le plus important de la ville. Il était onze heures du soir. Un quart d'heure plus tôt, en débouchant sur le Königswall, superstitieusement le petit voyageur s'était signé. Il était en train de passer devant une relique vénérable entre toutes, un arbre trois ou quatre fois centenaire, authentique rejeton de la Vehmlinde. La Vehmlinde n'était autre que le tilleul à l'ombre duquel s'étaient réunis, depuis le milieu du XIIIe siècle, autour de la table de pierre marquée de l'aigle impérial, tous les justiciers de la Sainte Vehme. Le tribunal qu'ils composaient, selon les cas dont ils avaient à connaître, portant chaque fois une appellation différente. *Fehmding,* d'abord, ou « assemblée de la Vehme ». *Freistahl,* ou « siège franc ». *Heimliches Gericht,* ou « cour secrète ». *Heimliche Acht,* ou « ban secret ». *Heimlich geschlossene Acht,* ou « ban secret et fermé ». *Verboten Acht* enfin, ou « ban interdit », la plus implacable de ces étranges, de ces mystérieuses juridictions, en raison des peines qu'elle prononçait, et qui jamais ne pouvaient être inférieures à la mort. Oui, mais quelle mort ! Celle qui était réservée aux traîtres parjures. C'était au cours de l'une des séances de la *Verboten Acht* que le sort de Kurt Bauer, le supplicié de Westerburg, avait dû être décidé.

S'étant signé, ainsi qu'il vient d'être dit, le petit homme, toujours porteur de sa mallette, avait poursuivi son chemin. Arrivé en face de l'hôtel proche du Königswall, il avait vu sa double porte s'entrebâiller sans bruit pour lui livrer passage. Grand escalier désert. Sombres corridors à peine éclairés. Une autre porte s'était ouverte devant lui. Puis une autre. Il était entré dans une pièce très élevée de plafond, dont les dimensions exiguës contrastaient avec l'immensité de la cheminée, une pièce où l'on n'était jamais admis que seul, le cabinet de travail, l'oratoire eût été plus exact, du Grossmeister. Ployant le genou, le petit commis voyageur avait baisé la main de celui-ci.

Il s'agissait de quelqu'un de stature élevée, tout vêtu de noir. Ses cheveux étaient d'une blancheur immaculée, lui faisant paraître plus que son âge. Coiffé d'une perruque à canons, il eût réalisé le type accompli d'un juge britannique. Pensivement, il considérait les

rapports du petit homme qui achevaient de brûler dans l'âtre. Puis, d'un léger signe, il indiqua à son visiteur qu'il était autorisé à prendre congé.

« Continue une besogne si bien commencée, dit-il. C'est de l'officier d'Ilsenburg qu'il faut surtout à présent que tu t'occupes. Si je ne me trompe point, dans une semaine, il y a bien foire à Wernigerode ?

– Oui, monseigneur, à Wernigerode, dans une semaine, le 20 août.

– Bonne chance, alors. Les filles sont coquettes à Wernigerode. Je suis persuadé que tu trouveras moyen de leur vendre beaucoup de bas. »

Il rit de bon cœur. Ce devait être une assez exceptionnelle occasion que d'entendre rire le Grand Maître de la Sainte Vehme. L'ombre avait déjà repris le petit commis voyageur.

Demeuré seul, les mains à plat sur les accoudoirs de sa haute cathèdre de bois sculpté, le Grand Maître s'était replongé dans sa méditation. Un imperceptible mouvement de ses lèvres, à certains moments, donnait l'impression qu'il priait.

Lui faisant face, entre deux torchères, une vieille horloge avait ses aiguilles toutes proches maintenant du chiffre XII. Trois ou quatre minutes encore, et ce serait minuit. L'homme à la chevelure d'argent se leva. Il lissa, devant un miroir, l'espèce de rabat de dentelles blanches qu'il portait en guise de jabot. Puis il sortit, ayant fermé soigneusement la serrure de la porte, dont il mit la clef dans sa poche.

Comme le premier coup de minuit sonnait, il pénétra dans une vaste salle, voûtée et lambrissée, où tout le monde se leva à son entrée. Tout le monde ? Douze personnages vêtus de noir comme lui, assis autour d'une gigantesque table de forme oblongue. Outre leurs douze fauteuils, il y en avait un, plus élevé, celui qui était réservé au président. Le quatorzième, qui lui faisait vis-à-vis, de bois celui-là, demeurait momentanément vide.

En plus des titulaires de ces douze fauteuils, il y avait six hommes, de moindre importance, semblait-il, qui se tenaient debout, trois contre la muraille de droite, trois contre la muraille de gauche.

Ayant gagné le fauteuil qui lui était réservé, le Grand Maître n'y prit point place immédiatement. Il commença par promener un coup d'œil circulaire sur tous ces étranges spécimens d'humanité. Qui étaient-ils ? Qui représentaient-ils ? Tout simplement les rouages essentiels, les divers degrés de la formidable hiérarchie de la Sainte Vehme. D'abord, ceux qui avaient droit à leur fauteuil autour de la table, et qui étaient les *Stuhlherren,* c'est-à-dire les « francs comtes », à qui revenait la présidence des tribunaux ordinaires ; puis, les

Freischoffen, ou « francs juges », chargés, ceux-là, des affaires de moindre importance, mais d'où les verdicts entraînant peine de mort n'étaient point exclus, loin de là.

Quant aux six derniers participants de cette singulière mise en scène, leur nom, plus encore peut-être, était synonyme de terreur chez le petit peuple, et même au-dessus. Ils représentaient la lugubre corporation des fameux *Frohnboten* qui cumulaient à la fois les rôles de détectives et d'exécuteurs des hautes œuvres, de « tueurs » si l'on aime mieux recourir à la terminologie de l'époque particulièrement civilisée qu'est la nôtre.

Sur la table, devant le *Grossmeister,* à portée de sa main, se trouvaient placés l'épée nue et le licol d'osier – décapitation ou pendaison – qui avaient symbolisé de tout temps le pouvoir de justice de la Vehme et la peine encourue par ceux qui relevaient de sa vindicte. Et, de l'autre côté, juste au-dessus du fruste siège de bois encore vacant, une plaque de marbre rivée dans la muraille offrait aux regards une inscription en caractères gothiques d'un or affaibli par les ans.

Cette inscription, c'était la formule rituelle du serment solennel prêté, depuis plus de six siècles, au moment de son admission, par chacun des membres de la Vehme. Avec une majestueuse et rauque lenteur, le Grand Maître, debout, commença à en donner lecture. Et, du plus humble au plus illustre, on eût dit que c'étaient les fils, tous les fils de l'éternelle Allemagne, qui s'efforçaient d'engager leur foi par cette voix, en un tel instant :

Je jure sur mon honneur le plus sacré que je maintiendrai
Et tiendrai cachés tous les secrets de la Sainte Vehme,
    Au soleil et à la lune,
    À l'homme et à la femme,
    À l'épouse et à l'enfant,
    Au village et aux champs,
    À l'herbe et à la bête,
    Au grand et au petit,
Et que je ne me laisserai jamais suborner
    Pour amour ou crainte,
    Pour don ou parure,
    Pour argent ou or,
Ni surtout pour humeur de femme…

Ce texte, s'il ne l'avait point connu par cœur depuis toujours, ce n'eût point été la parcimonieuse lumière dispensée par de rares lampadaires voilés qui lui aurait permis de le détailler avec cette morne et majestueuse précision. Singulier éclairage, qui prêtait à

chaque silhouette, à chaque visage, comme un fantomatique relief !

Ayant achevé sa lecture, l'homme à la chevelure d'argent leva la main en manière d'engagement solennel. Tous l'imitèrent, sauf les six *Frohnboten* adossés à la muraille. Ceux-ci continuèrent à demeurer debout, après que, sur une muette invitation de leur Président, les douze juges se furent assis.

Le Grand Maître parla alors, et ce fut d'une voix sans nuances, sur le ton de quelqu'un qui se borne à rappeler des faits, n'attendant ni avis ni conseil de qui que ce soit.

« Vous êtes au courant de l'accusation de parjure et trahison formulée contre celui qui va être introduit devant vous. Nos frères ici présents, les *Stuhlherren* de Thuringe et de Saxe, dans le ressort desquels ledit crime a été ourdi et consommé, ont bien voulu se charger de l'instruction, ainsi que de l'arrestation du coupable. Vous savez qu'il n'est à l'heure actuelle qu'une faute à laquelle la Vehme ne peut accorder rémission, c'est celle qui tend à menacer l'unité de notre bien-aimée patrie. Allemand ou étranger, qui s'en rend coupable ne peut rien attendre de notre pitié. Or, cette faute-là, celui que vous allez juger l'a commise. Il ne va comparaître ici que pour la forme, que pour entendre le verdict que dans votre cœur et votre cerveau je sais que vous avez déjà prononcé.

Si, par un miraculeux concours de circonstances, le capitaine Hébrard avait pu être présent dans cette salle, en ce jour, à cette heure-là, assister à ces extraordinaires délibérations, il n'en aurait certainement éprouvé que plus d'admiration à l'égard de son chef révéré entre tous, en raison de la profondeur, de l'acuité des propos que lui avait tenus, deux mois auparavant, le commandant de la Première Armée française, devenu depuis, du fait d'un avancement qu'il n'avait certes pas sollicité, inspecteur général de notre armée de terre. « Vous n'allez pas manquer d'entendre parler un de ces jours de la Sainte Vehme, avait-il dit. Mais, ou je me trompe fort, ou son action ne sera pas nécessairement dirigée contre nous, ni même contre nos alliés anglo-saxons. L'Allemagne, il faut bien avoir le courage de nous l'avouer, estime que nous ne menaçons plus directement son unité. Elle ne nous considère plus comme l'ennemi numéro un. Nous avons cessé de posséder les moyens de l'être… » *De minimis non curat praetor.* Non, la Sainte Vehme n'avait plus aujourd'hui le loisir de s'occuper de vétilles !

Mais de qui, alors ?

À cette question, la réponse ne venait-elle pas d'être apportée par le Grand Maître en personne ? « L'affaire qui nous est soumise cette nuit, avait-il dit, est du ressort de nos frères ici présents, les *Stuhlherren* de

Saxe et de Thuringe. » Saxe et Thuringe, deux provinces situées en zone soviétique. C'était dans cette zone que le sacrilège inexpiable entre tous avait le plus de chances d'être perpétré, favorisé, commis.

Le Grand Maître avait frappé sur un timbre. Une porte s'ouvrit dans la partie de la salle opposée à celle par laquelle il était lui-même entré tout à l'heure. Entre deux *Frohnboten* herculéens, un homme surgit, mains liées derrière le dos. Ses gardes du corps le guidèrent jusqu'au siège de bois qui faisait face au fauteuil présidentiel. Ils l'y firent asseoir.

Un homme ? Plutôt quelque chose d'où toute vie paraissait s'être déjà retirée ! Comment ce misérable déchet eût-il pu être capable de parler, de répondre à la moindre question ? Il n'en eut d'ailleurs pas besoin. Aperçut-il même les douze mains de ses juges qui se levaient, à l'instar de celle du Grand Maître ? Celui-ci se signa alors. Tous les autres l'imitèrent. Tous, sauf les six *Frohnboten,* adossés à la muraille ténébreuse.

« Dieu l'ait en sa sainte miséricorde ! » murmura le *Grossmeister der Heiligen Feme.*

Puis, s'adressant aux deux gardes :

« À vous maintenant de faire votre devoir ! Où, quand, comment ? Vous le savez. »

De nouveau, ce fut le silence. Une main sur le licol d'osier, l'autre sur le glaive, l'homme au jabot de dentelles rêvait. Enfin, il releva la tête.

« Mes frères, dit-il avec lenteur, quelqu'un va comparaître devant vous qui appartient comme nous tous à la Vehme, et qui est ici de son plein gré. Inutile d'ajouter que je ne mettrai aucun obstacle à la liberté des questions qu'il pourra appartenir à chacun de vous de lui poser. »

Il donna un ordre. L'instant d'après le siège de bois qu'il avait en face de lui avait fait place à un fauteuil.

Le Grand Maître frappa de nouveau sur le timbre. Puis, il se leva. Tous, une fois de plus, l'imitèrent.

Dans l'encadrement de la porte de droite, quelqu'un apparut.

Quelqu'un qui n'était autre que Mlle du Glénic.

VI

Comment une créature telle qu'Alda, en apparence si pleine d'indifférence et d'équilibre, avait-elle pu accepter de faire partie de la Sainte Vehme ? Il n'y avait qu'une explication valable : l'amour. Mlle du Glénic aimait. Elle avait aimé, tout au moins. Cela également a été dit.

Son affiliation ne remontait d'ailleurs qu'à une date récente : deux mois environ. Pourquoi, en revanche, cette sorte de prédestination, ce goût qu'elle semblait avoir eu de tout temps pour la mystérieuse fleur emblématique de la Vehme, ces blanches et noires anémones du Brocken. Depuis son enfance, elle n'avait jamais pu en apercevoir une sans se courber pour la cueillir aussitôt. Pas plus tard que ce matin encore !… Tout n'est pas obligatoirement soumis à la logique, dans un roman. À plus forte raison dans la vie.

L'événement, car c'en était un, avait eu lieu fin mai, à Halberstadt, où venaient de s'installer les premiers contingents russes d'occupation. C'était jour de foire, dans cette cité. Mlle du Glénic y était venue d'Ilsenburg avec son camion. Elle tenait à se rendre compte par elle-même des modifications que l'occupation militaire risquait de faire subir à la vente des produits de ses métairies. Elle avait toujours, on le sait, tenu à veiller elle-même avec un farouche orgueil à ces détails.

Le négoce comporte des devoirs. Alda avait donc accepté ce jour-là l'invitation à déjeuner du plus important commissionnaire en fruits et légumes de la ville. Située en face du vieil hôtel de ville d'Halberstadt, la confortable auberge choisie par son hôte avait sa salle à manger au rez-de-chaussée, une pièce pittoresque à souhait, aux fenêtres gothiques, aux minuscules vitres serties de plomb. Sur la douzaine de tables qui s'y alignaient, trois étaient déjà au pouvoir de jeunes officiers de l'armée soviétique. Plusieurs d'entre eux conversaient en allemand avec les servantes. Peut-être – qui pouvait savoir ? – y en avait-il un qui eût été capable de renseigner Alda sur la date approximative de la mise en liberté des prisonniers du camp de Gorodicht, en Ukraine. Gorodicht, aux dernières nouvelles, c'était là que se trouvait Ulrich. Il n'était point interdit à Mlle du Glénic, n'est-ce pas, de s'inquiéter, à l'occasion, du sort de son cousin.

Il y a des journées, décidément, qui ne ressemblent à aucune de celles qui les précèdent, ou les suivent. Tandis qu'avant de commencer leur repas, son digne commensal s'était commandé un pot de cervoise, Alda, elle, s'était bornée à réclamer un verre d'eau. Elle y avait mis à

tremper les anémones noires et blanches qu'elle avait cueillies le matin, dans la campagne, entre Ilsenburg et Halberstadt.

Ce fut en cet instant qu'elle eut l'impression d'une injonction, d'un de ces ordres auxquels il est impossible de résister. Sommée en quelque sorte de tourner la tête, elle obéit.

Seul à une table, derrière elle, il y avait quelqu'un qui la regardait en souriant.

« Si Votre Honneur veut bien m'y autoriser… »

Votre Honneur ! Aux formes dont usait le brave commissionnaire en primeurs d'Halberstadt, on peut constater qu'il n'ignorait point la situation sociale de la personne que la dureté des temps contraignait à être en relations d'affaires avec lui. Le déjeuner était presque terminé. Il venait de s'apercevoir qu'il n'avait plus assez de tabac pour sa pipe. Il sollicitait la permission d'aller lui-même en chercher.

« Ces damnées petites servantes n'ont jamais su m'en rapporter de convenablement râpé. Je ne serai pas absent plus de cinq minutes. Que Votre Honneur m'excuse, encore une fois ! »

Lui sorti, Alda s'était bien juré qu'elle ne se retournerait pas de nouveau. Elle ne put, à sa honte, tenir son serment.

Le personnage qui lui avait souri était toujours à la même place.

« Mademoiselle, si vous n'y voyez pas d'inconvénient… »

L'inconnu, se levant, s'était dirigé vers la table d'Alda. Maintenant, il se tenait là, debout, en face de la jeune fille. C'était un homme fin et élancé, qui eût paru excessivement jeune, sans sa belle chevelure argentée. Knickerbocker, souliers de sport, bas prince de Galles, il avait un veston de tweed pied-de-poule. Pour résumer, si l'on ne s'était pas trouvé en Saxe, dans une Saxe par-dessus le marché aux mains des troupes soviétiques, on aurait pu se croire en présence de quelque authentique champion de golf d'Écosse.

« Si vous n'y voyez pas d'inconvénient », répéta-t-il.

Simultanément, sans plus de façons, en dépit du regard dont Mlle du Glénic le foudroyait, il venait de se choisir l'une des fleurs qui baignaient dans le verre. Il en passa la tige à la boutonnière de son veston.

« Votre compagnon ne va pas tarder à revenir, dit-il, toujours aussi désinvolte. Il faut, vous m'entendez bien, il faut que nous ayons vous et moi quelques minutes de conversation en tête-à-tête cet après-midi. »

Et sur quel ton sans réplique ces deux mots, *il faut,* avaient été prononcés !

Une demi-heure plus tard, ils étaient assis tous les deux à la même

table. Une telle passivité de sa part, Alda n'en était point encore revenue.

« Vous êtes allemande ? » interrogea-t-il, comme leur entretien s'achevait.

Elle ne put s'empêcher de rire.

« Une question pareille ! fit-elle. À quoi sert alors tout ce dont nous venons de parler. Vous n'êtes pas si loin de la vérité, cependant. Allemande, comment avez-vous pu deviner que j'aurais fort bien pu ne pas l'être ? »

Et, brièvement, surprise elle-même de sa passivité, elle lui raconta à la suite de quelles circonstances la famille du Glénic avait dû quitter la France.

« Les acquisitions les plus récentes, les plus inattendues, sont parfois les meilleures ! » se borna à conclure, imperturbable, l'homme aux cheveux argentés.

Il ajouta :

« Écoutez-moi bien. Vous aurez loisir de m'expliquer une autre fois tout cela. Pour le moment, le temps presse. Nous ne sommes pas seuls dans cet estaminet. Nous allons nous quitter. Nous nous reverrons. Mais, pour aujourd'hui, c'est à la femme élégante que je m'adresse. Il y a par ici un brave homme à qui je veux du bien. Il a parfois assez de mal à gagner sa vie. Or, je ne vois pourtant que lui qui soit susceptible de vous procurer des bas de soie, de très beaux bas de soie, aux meilleures conditions. »

Alda sourit.

« Monsieur Gebrüder, monsieur Max Gebrüder, n'est-ce pas ? Je suis trop soucieuse de mes véritables intérêts pour n'avoir pas jusqu'ici été en rapport avec lui. »

Il y avait une archaïque automobile devant l'auberge. L'instant d'après, l'homme aux cheveux blancs y montait.

C'était ainsi qu'un jour de foire à Halberstadt, Mlle du Glénic avait lié connaissance avec le *Grossmeister der Heiligen Feme.*

Ils s'étaient quittés vers quatre heures. Quelques autres courses la retinrent encore dans Halberstadt. Bref, elle ne fut pas de retour avant sept heures à Ilsenburg.

Le camion ne pénétrait plus dans la cour du château, depuis le jour où il avait défoncé l'un des pylônes du pont-levis.

Lothaire vint à la rencontre de Mlle du Glénic.

« Votre Honneur, dit-il, il y a quelqu'un qui veut vous parler. Je l'ai

averti que je ne savais pas très exactement quand vous rentreriez. Il a répondu que cela ne faisait rien, qu'il avait tout son temps.

– M. Gebrüder, Max Gebrüder, sans doute ?

– Oui, Votre Honneur ! fit le régisseur, un peu déconcerté. Si j'avais pu me douter que Mademoiselle lui avait donné rendez-vous ! »

Elle, elle n'avait pas eu un seul instant l'air étonné.

« Eh bien, se borna-t-elle à murmurer, chez nos nouveaux amis, je constate que l'on va assez vite en besogne ! »

Puis, reprenant :

« Où est-il ?

– Je l'ai installé dans l'antichambre. Il paraissait avoir très chaud. Je me suis permis de lui faire servir un verre de bière.

– Tu as eu raison. Va lui dire que je suis arrivée. Que surtout il ne s'impatiente pas. Rien de particulier dans le courrier ?

– Si, une lettre de Rudolf, l'un de vos fermiers des environs d'Altenkirchen. Il s'est débrouillé pour qu'elle vous arrive sans trop de retard. Elle n'aura guère mis que trois jours. Comme suite à la demande de renseignements que vous lui avez adressée, il vous informe que l'officier français appelé au commandement du *Kreis* d'Altenkirchen est un capitaine d'une trentaine d'années. Il répond au nom d'Hébrard, et jusqu'à présent les populations locales n'ont pas à s'en plaindre.

– À merveille ! Nous en reparlerons ce soir, veux-tu, lorsque j'en aurai fini avec ce M. Gebrüder. »

Un rapide rappel des dates antérieures, si on le veut bien, risque de ne pas être superflu. Le capitaine Hébrard (Camille), tout de suite après la cessation des hostilités, au début de mai 1945, avait donc été nommé commandant du *Kreis* d'Altenkirchen. C'était le 25 mai qu'il avait reçu pour la première fois Mlle du Glénic, venue pour lui soumettre une requête dont on n'a pas oublié le motif. Le capitaine Hébrard, on s'en souvient également, avait demandé à sa visiteuse si elle n'avait pas rencontré trop d'obstacles pour se rendre d'Ilsenburg à Altenkirchen. Elle avait jugé inutile, pour le moment, de lui expliquer comment ce voyage avait eu lieu, et par qui il lui avait été facilité.

Il y avait tout juste quatre jours, à ce moment-là, que le 21 mai 1945, Alda avait fait la connaissance, lors de la foire d'Halberstadt, de l'homme aux cheveux argentés. Et c'était le soir de ce même jour que, regagnant Ilsenburg, elle avait trouvé au château M. Gebrüder, qui l'y attendait.

Quittant Lothaire pour aller, dans l'antichambre, joindre celui-ci,

elle lui avait dit en riant :

« Les nouvelles vont vite, cher monsieur. Vous avez donc déjà appris que je manquais de bas de soie ?

– Oui, ainsi que vous le voyez, mademoiselle ! » avait répondu le petit homme, en s'inclinant profondément.

Il paraissait tellement timide, une timidité qui ne correspondait guère à la redoutable façon qu'il avait d'employer son temps, en dehors de son placide commerce de bonneterie !

Alda l'observait avec une curiosité inquiète, très maîtresse, d'elle-même, au demeurant, très décidée à le laisser parler le premier.

Une fois de plus, néanmoins, ce ne fut point la prudence qui l'emporta.

« Et, dit-elle, désignant la mallette de fibrine dont ne se séparait jamais le petit commis voyageur, c'est là sans doute que sont enfermées les jolies choses avec lesquelles vous avez l'intention de me tenter ? »

Il secoua la tête.

« Non, Votre Honneur ! Il n'y a là que des articles bien indignes de vous. En revanche, j'ai toute une collection que je voudrais avoir l'honneur de vous présenter, si vous daignez me faire confiance, m'accompagner…

– Vous accompagner ! fit-elle. Et où cela, je vous prie ?

– Où ? Mais à Dortmund ! » dit-il, avec une simplicité infinie.

Elle s'attendait à tout, même à cette réponse, évidemment. Elle eut cependant de la peine à ne pas sursauter.

« À Dortmund ? répéta-t-elle, sur un ton qu'elle s'efforçait de rendre désinvolte. Vous rendez-vous compte que ce n'est point la porte à côté. Pour trois ou quatre paires de bas de soie !

– Elles en valent la peine, croyez-moi, Votre Honneur. Quant au voyage, passeport compris, vous n'aurez à vous préoccuper de rien. Et, plus j'y réfléchis, plus j'y vois peut-être pour vous un autre avantage.

– Lequel ?

– Vous permettre, avant ou après, de vous arrêter à Altenkirchen. Les fermes que vous possédez là-bas doivent requérir de temps en temps votre venue. »

Elle le regarda de nouveau. Dans le bureau du régisseur, s'il avait pu lire tout à l'heure la lettre où il était question du capitaine Hébrard, qu'Alda avait l'intention d'aller voir le plus tôt possible, le petit commis voyageur ne se serait pas exprimé autrement.

« Soit ! dit-elle. Et, dans ce cas, quand partirions-nous ? »

Avec le même sourire rempli de respect, il répondit :

« Demain matin, si Votre Honneur veut bien y consentir, à l'heure qui conviendra à Votre Honneur. »

*

Le but que poursuivait Alda en se conduisant de la sorte ? D'abord, il y avait cette fascination de l'aventure qui, depuis l'épisode assez malencontreux du Paradis terrestre, plus souvent que les hommes, velléitaires et pantouflards beaucoup plus qu'on ne croit, a tenté les femmes, surtout lorsqu'elles aiment, comme c'était le cas, il faut le répéter, pour Mlle du Glénic. Hâter le retour à Ilsenburg de son cousin ? L'infortunée ! Si elle avait pu prévoir à quoi cette libération allait être subordonnée. Toutes les adjurations dont elle avait abreuvé le Ciel, comme elle les aurait multipliées en sens inverse !

Pour le moment, c'était le cœur débordant d'une véritable allégresse que, le lendemain de la journée d'Halberstadt, elle avait quitté Ilsenburg. Elle s'apprêtait à jouer, en quelque manière, sur deux tableaux. D'abord, il s'agissait de faire préciser à l'homme aux cheveux argentés ce qu'il attendait au juste d'elle, et ce qu'il lui était possible à elle, Alda, d'espérer de lui. Tout d'abord, il avait été entendu qu'on commencerait par Dortmund. Mais, ensuite, M. Gebrüder s'était plié à son désir avec infiniment de bonne grâce, on regagnerait Ilsenburg en passant par Altenkirchen. Il ne déplaisait point à Mlle du Glénic d'essayer sa chance auprès du jeune commandant du *Kreis* de cette ville. Si, par hasard, qui pouvait savoir ? ce capitaine de trente ans était originaire de la Creuse, lui aussi, ou de quelque département limitrophe ! Qu'avait-elle à perdre, dans cette aventure ? N'avait-elle point des prétextes à la solliciter ? La question de ses fermes, de la main-d'œuvre agricole. En bref, jamais Alda ne s'était senti autant d'imagination ni de courage que ce matin-là. S'étant regardée, en s'en allant, dans l'un des miroirs de sa chambre, jamais elle ne s'était semblée aussi jolie.

Il était neuf heures. À la Truite Rouge, ainsi se nommait l'hôtel d'Ilsenburg où elle venait de faire porter sa valise, et dans le jardin duquel le petit commis voyageur était en train d'achever, de fort bon appétit, une copieuse platée d'œufs au jambon.

Ils partirent. L'automobile de M. Gebrüder n'avait point d'élégance, mais était solide. Il conduisait sans aucun brio, mais avec un bon sens qui fut tout de suite apprécié par Alda, virtuose du volant. Et quel calme également pour répondre aux autorités de la route, soviétiques,

puis américaines, puis britanniques ! Il n'y avait rien à reprendre aux différentes autorisations que le petit commis voyageur eut successivement à exhiber. Mlle du Glénic en éprouva tout ensemble de l'admiration et une certaine inquiétude. Il est rare que les gens absolument inoffensifs fassent preuve d'aussi constantes, d'aussi vigilantes précautions.

Ils causèrent peu, durant le parcours, et toujours de choses différentes. Très vite, la sympathie d'Alda fut acquise au petit homme. Observatrice comme elle l'était, elle ne fut pas longue à se rendre compte qu'il était doué d'un très grand courage physique, et puis aussi qu'il n'eût accepté pour rien au monde la mission d'essayer de la faire parler.

« Nous nous arrêterons pour déjeuner, avait-il dit, à l'heure et à l'endroit qui pourront le mieux convenir à Votre Honneur.

– Je vous remercie, répondit-elle, mais écoutez-moi bien ! En ce qui vous concerne, ce sera à l'heure et à l'endroit qui pourront vous plaire. Pour ce qui est de moi, je vous confierai que j'aimerais autant poursuivre notre route, et être de meilleure heure à Dortmund, à la condition, naturellement…

– À la condition ?

– Que notre arrivée prématurée ne puisse gêner en quoi que ce soit la personne auprès de laquelle vous avez accepté de me conduire. »

Le petit homme ne sourcilla pas.

« La personne en question, dit-il, d'ores et déjà, se tient à la pleine et entière disposition de Votre Honneur. »

Ils furent à Dortmund vers la fin de l'après-midi. Le soleil inondait de ses teintes vermeilles les beaux arbres touffus du Königswall. Dans les allées, des soldats anglais, débonnaires géants, initiaient aux finesses du rugby toute une marmaille qui manifestait à grands cris de joie sa gratitude envers la magnanimité du vainqueur.

« Nous voici rendus, Votre Honneur ! » annonça M. Gebrüder, arrêtant l'automobile en face de la porte cochère d'un hôtel particulier, au fond d'une impasse, à peu près au bout de l'avenue.

Ce fut ainsi que Mlle du Glénic, pour la première fois, fut admise à pénétrer dans la demeure où elle devait avoir l'occasion de revenir dans de si dramatiques conditions.

« Je ne vous attendais pas aussi tôt, mademoiselle.

– Est-ce un reproche ? » fit Alda, avec cette sécheresse dont fréquemment elle avait assez de mal à se départir.

L'homme à la chevelure argentée avait souri.

« Mettons que ce soit, si vous le voulez bien, une sorte de surprise heureuse, au contraire. »

Et comme elle se taisait, signifiant peut-être par son silence qu'elle n'était point là pour échanger des douceurs de ce genre, il demanda :

« Avez-vous été contente de votre chauffeur ? »

À son tour, elle ne put s'empêcher de sourire.

« Il n'est pas très loquace, dit-elle. Mais peut-être avez-vous remarqué que je ne le suis guère non plus. »

Et elle ajouta :

« Je me suis consolée en me disant que ce n'était sans doute pas avec lui que devait avoir lieu l'essentiel de la conversation en vue de laquelle j'ai été convoquée, n'est-ce pas ? »

Il n'avait plus, bien entendu, son élégant vêtement sportif de la veille. Un costume sombre faisait ressortir encore davantage l'éclatante blancheur de ses cheveux.

Ils étaient assis l'un et l'autre de chaque côté d'un antique bureau où il y avait, dans un vase de cristal, non des anémones du Brocken, mais, simplement, deux roses thé. À la muraille, une gravure, la seule qui correspondît à ce décor taciturne, la *Mélancolie* de Dürer.

Ils restèrent assez longtemps sans parler. Jamais elle ne s'était sentie aussi prisonnière que sous ce lourd regard qui l'enveloppait toute. Et, pourtant, si extraordinaire que cela fût, ce regard semblait ne contenir que de l'affection, une affection mystérieuse et grave tout ensemble.

Dans ce silence qui s'éternisait, une subite envie de pleurer s'empara d'elle. Ce n'était tout de même pas à elle à prendre les devants, à parler la première, n'était-il pas vrai ?

Heureusement, ce fut lui qui s'y décida.

« Je présume, commença-t-il, que vous savez qui je suis ?

– Admettons-le ! Ce n'aura pas été en tout cas le petit commis voyageur préposé par vous à ma surveillance qui me l'aura révélé !

– Vous êtes assez intelligente pour avoir pu vous passer de son aide. Mais voulez-vous que nous nous efforcions de gagner du temps, de parler sans plus de retard de ce qui nous intéresse ? Mon nom, si vous tenez à le connaître, je vous l'apprendrai. Il ne vous sera d'ailleurs d'aucune utilité, croyez-moi. En revanche, il peut en être différemment de la fonction qui est la mienne. »

Et, sans attendre davantage, il demanda :

« Vous est-il arrivé d'entendre parler de la Sainte Vehme ? »

Elle haussa les épaules.

« Hier, ne vous ai-je pas répondu que j'étais allemande, quand vous avez cru devoir me questionner à ce sujet ? Alors ?

– Toutes les Allemandes, grâce au Ciel, ne sont pas au fait des secrets de la Sainte Vehme ! » dit-il.

Et il ajouta, avec un calme devant lequel elle ne put s'empêcher de frémir :

« De même qu'il n'y en a guère à savoir que le Grand Maître de la Vehme n'est autre que l'homme que vous avez présentement en face de vous. »

Il acheva, joignant le geste à la parole :

« Et qui sollicite, en vous admettant à partir de la minute que voici parmi nous, l'autorisation de vous baiser la main. »

Elle n'avait pu réprimer un mouvement de recul. L'émotion, l'angoisse qui s'étaient emparées d'elle, elle chercha, sous des allures cavalières, à les dissimuler de son mieux.

« Et que je ne me laisserai jamais suborner, « surtout par humeur de femme », récita-t-elle. Il existe un texte qui dit à peu près cela, je crois bien ?

– L'une des phrases du serment prêté par nos adeptes ! dit-il. Vous voyez que vous êtes au courant des choses de la Vehme beaucoup plus que vous ne voulez le laisser supposer. Et que concluez-vous de cette situation, je vous prie ?

– Je ne pouvais, en toute franchise, répliqua-t-elle, m'imaginer que des créatures aussi suspectées que nous – ce sont des femmes que je veux parler – pussent prétendre à être admises au nombre des Purs. »

Il haussa les épaules.

« Autres temps, autres mœurs ! fit-il. Ce n'est pas seulement sur ce point que nos statuts ont été modifiés. Si je vous disais que la carence masculine, la débilité morale de beaucoup de nos compatriotes d'aujourd'hui ont conduit les dirigeants de la Vehme à convier les femmes à coopérer au salut de la patrie allemande, et que nous sommes loin de nous plaindre d'avoir eu recours à ce nouveau mode de recrutement. »

Elle esquissa une révérence ironique.

« Grand merci ! fit-elle. Si je vous confessais toutefois que, personnellement, je ne vois pas très bien quel genre de service je pourrai rendre au salut de la patrie allemande.

– Ne vous mettez pas en peine à cet égard ! dit-il, plutôt sèchement.

Ne jouez pas non plus trop à l'étonnée. Si je vous disais, moi, que non seulement vous vous attendiez au tour que prendrait notre entretien, mais encore que vous aviez songé, en contrepartie, à ce que vous alliez me demander. Sans cela, auriez-vous accepté aussi aisément de suivre jusqu'ici ce cher M. Gebrüder ? »

Elle se mordit les lèvres.

« Ce que je peux avoir à vous demander, vous en doutez-vous à peu près ? » interrogea-t-elle, après un silence.

Il ne répondit pas immédiatement. Il respirait l'une des deux roses du vase de cristal. Et, d'un geste brusque, il en brisa la tige.

« L'existence de ceux ou de celles dont la Vehme n'a pas lieu d'être satisfaite ne vaut d'ordinaire guère plus que cela », dit-il.

Puis, reprenant, du même ton égal, la conversation, comme si rien ne venait de se passer :

« Il y a à Gorodicht, en Ukraine, un camp de prisonniers où se trouve un capitaine qui porte le même nom que vous. J'imagine qu'il ne vous déplairait point que sa détention ne s'éternisât point. Dans ce cas…

– Dans ce cas ? murmura-t-elle, le cœur battant.

– Je n'exige pas votre garantie. Qui pourrait engager sa foi, dans une aventure pareille ? Mais estimez-vous, tout simplement, que nous puissions compter, le cas échéant, sur le capitaine Ulrich du Glénic ?

– Oui ! » fit-elle, faisant front de son mieux.

Et il est permis de croire que, répondant ainsi, jamais elle n'avait été aussi peu fière d'elle-même.

« Vous n'ignorez pas, dit-elle après une pause, qu'en regagnant Ilsenburg, j'ai demandé à M. Gebrüder de me raccompagner par Altenkirchen ?

– Je sais en effet que vous désirez entrer en rapport avec l'officier français, un très charmant garçon, paraît-il, qui commande là. »

Il s'était levé. Elle comprit qu'il lui rendait sa liberté.

« Je n'y vois aucun inconvénient. J'estime au contraire, acheva-t-il, que nous ne posséderons jamais trop de relations. »

Un appartement, luxueux pour les temps que l'on traversait, avait été réservé à cette triste fille solitaire, dans ce que les bombardements avaient laissé subsister du meilleur hôtel de Dortmund. Elle y rêva, toute la nuit. Le lendemain matin, de très bonne heure, le petit commis voyageur était là.

Ils prirent la route d'Altenkirchen.

Ils y furent vers onze heures du matin. C’était le 25 mai. Devant l’espèce de palais rococo où était installé le gouverneur français, un petit soldat, l’air désabusé, en blouson moutarde, montait une manière de faction.

Mlle du Glénic gagna le premier étage.

« Monsieur le capitaine Hébrard ? » demanda-t-elle au planton de service.

Celui-ci consulta du regard le sous-officier préposé aux audiences.

« Le capitaine Hébrard, madame ? Il est à cette heure-ci en tournée d’inspection. Je ne peux vous garantir l’heure à laquelle il sera de retour. »

Il y avait des banquettes, dans l’antichambre. Sans insister autrement, Alda s’assit sur l’une d’elles.

« Bien ! se borna-t-elle à dire. J’attendrai. »

VII

Que Mlle du Glénic connût l'existence et le nom de doña Vasquez, lorsque, deux semaines auparavant, le 3 août 1945, elle était arrivée à Ilsenburg avec Ulrich, ce dernier aurait dû évidemment en marquer quelque surprise. Dans la bousculade des événements, il n'avait pas prêté attention à ce détail. Mais un lecteur tant soit peu scrupuleux n'aura pas oublié, lui, que, la veille, Alda avait été convoquée à Altenkirchen par le capitaine Hébrard, avec lequel elle n'avait pas dû manquer d'avoir un entretien d'une certaine importance.

Que Camille Hébrard, de son côté, connût l'existence et le nom de doña Flor, ainsi que les circonstances dans lesquelles elle avait obtenu des autorités russes, en même temps que sa libération, celle du capitaine du Glénic, détenu comme elle au camp de Gorodicht, quelle conclusion en tirer, sinon celle-ci. D'abord qu'Alda avait cherché de son mieux à intéresser l'officier français au sort de son cousin, et cela aussi a été signalé. Ensuite que nos organes de renseignements sont quelquefois en droit d'être fiers des résultats qu'ils réussissent à obtenir, en dépit de la pénurie de leurs moyens financiers, et justement en raison de cette pénurie-là.

Et, maintenant, il va s'agir, sans désemparer, de suivre la marche d'heures destinées à ne plus retentir qu'avec une résonance de glas.

Donc, ce matin du 14 août, dans ce somptueux lit à baldaquin de la Margravine, doña Flor se réveilla à son habitude vers dix heures. Elle sonna Brigitte, qui s'empressa de lui apporter son petit déjeuner. Le parquet et les tapis de l'immense chambre étaient parsemés de taches de soleil qui avaient l'air de pièces d'or.

« Et Mlle Alda ? Est-elle de retour au château ?

– Non, madame ! pas encore !

– Si elle rentre dans la matinée, avertissez-moi. Et qu'elle sache bien que je me suis enquise de ses nouvelles. »

Brigitte se retira, non sans avoir préparé le bain moelleux où, l'instant d'après Mme Vasquez se plongeait avec délices.

Voici quel avait été l'usage de son temps depuis le moment où la veille, à Essler, vers cinq heures du matin, Camille Hébrard l'avait quittée. D'abord, elle avait commencé, tout simplement, par se rendormir, solution tout de même la plus normale, après une nuit assez agitée. Elle ne s'était éveillée que vers midi, tout juste à temps pour se

voir apporter par une fraîche servante un bouquet de fleurs champêtres, non moins fraîches, dont le capitaine Hébrard l'avait chargée, en s'en allant. Parmi ces fleurs, pas une seule Anémone des Sorcières ! Tant mieux, mon Dieu ! Flor n'avait pas pu se défendre d'un soupir de soulagement.

À une heure pareille, pourquoi ne point déjeuner à l'auberge de l'Ange, n'est-ce pas ? Oh, le prix que peut avoir, pour une femme comme Mme Vasquez, quelques instants de solitude totale ! Autant et bien plus que Camille Hébrard, n'avait-elle pas à faire le point, elle aussi ?

M. Karl, qu'elle convoqua, se chargea d'aller au garage, afin de lui louer une automobile. Il revint un peu ennuyé, annonçant à sa belle cliente qu'il ne fallait pas compter avoir de voiture disponible avant la fin de la journée.

Doña Flor avait toujours excellé à faire contre mauvaise fortune bon cœur. D'ailleurs, rien ne la pressait. Elle fut de retour à Ilsenburg vers sept heures du soir. Un Ulrich inquiet et trépidant d'impatience l'y attendait.

« Avant-hier, commença-t-il, quand vous êtes partie, vous m'aviez annoncé que vous ne seriez pas absente plus de vingt-quatre heures ! Or, veuillez calculer, je vous prie. »

Mme Vasquez n'avait guère pour coutume de s'entendre adresser sans y riposter avec quelque verdeur des observations de cet ordre.

« J'aurai un vrai plaisir à vous fournir, au moment opportun, un décompte exact de mon emploi du temps, fit-elle, hautaine. Mais vous n'ignorez point où j'étais, n'est-ce pas, c'est-à-dire chez des amis qui ne nous laissent point toute liberté de venir ou de repartir à notre guise. Nous n'avons point fini, vous vous en doutez, d'avoir quelques rapports avec eux. »

Il avait pâli. Il baissa la tête.

« Et votre cousine ? » interrogea-t-elle, comme mue par un pressentiment.

Les hirondelles allaient venaient, tourbillonnant autour de la maîtresse tour barlongue du château.

« Ma cousine ? dit-il, maussade. Elle n'est pas ici. Elle s'en est allée ce matin, aux aurores. À l'inverse de ce qui se passe ailleurs, comme vous voyez, c'est moi, homme, qui suis préposé à la garde de la maison.

– Alors que l'on s'efforce de vous épargner tout souci, plaignez-vous donc, encore une fois, ricana-t-elle. Je parierais en effet que si Alda est absente…

– Ne pariez pas ! Vous gagneriez, si du moins je me fie au prétexte dont elle s'est servi, en s'en allant. Elle a profité d'une occasion. Quelqu'un muni d'une autorisation de circuler en automobile et qui se rendait en Rhénanie. Ce quelqu'un lui a offert de la déposer à Altenkirchen, où se trouve ce fameux officier français, que Dieu damne ! Toujours, paraît-il, ces questions de fermages ! Je serais bien parti à la place d'Alda, pour voir au juste de quoi il retourne. Malheureusement…

– Malheureusement, quoi ?

– Mes papiers, à moi, ne sont pas aussi en règle que les vôtres, mesdames ! Je n'ai point encore licence de courir les routes à mon gré.

– Plaignez-vous donc, je le répète ! Bref, votre cousine serait à l'heure actuelle à Altenkirchen ? Quand est-elle partie ?

– Ce matin, de très bonne heure, je vous l'ai déjà dit. Je vous ai dit aussi que je serais bien parti à sa place. Mais, même si j'en avais eu le pouvoir, vous savez bien également que je n'aurais pas pu m'y résoudre.

– Et pourquoi pas, je vous prie ? »

Ses mains tremblèrent.

« Parce que, murmura-t-il, d'une voix sourde, parce que, depuis hier soir, je n'ai pas cessé, une seule minute, de vous attendre… de t'attendre. »

Elle lui donna une petite tape amicale sur la joue.

« Eh bien, fit-elle, il n'y a pas à dire : ça, c'est gentil ! »

Ils avaient dîné tous les deux, parlant de choses et d'autres, avec la volonté délibérée de doña Flor de ne pas s'aventurer hors des chemins battus. La lassitude souriante dont elle joua dès le début du repas lui avait permis d'éluder sans trop de difficulté les humbles supplications de son partenaire.

Sur le seuil de l'appartement de la Margravine, avec le plus tendre des sourires, elle lui dit :

« Non, non, très cher ! Je vous en conjure ! Vous ne voyez donc pas dans quel état de fatigue je suis ?… Demain, oui, avec quelle joie, tout ce que vous voudrez ! »

Ilsenburg et Essler se succédant ainsi, sans interruption, d'une nuit à l'autre ! Pourquoi forcer, hors de propos, notre talent ? Doña Flor, quand il n'y avait point nécessité absolue, répugnait à tout ce qui pouvait paraître, de près ou de loin, service commandé.

Maintenant, il allait être onze heures du matin. Doña Flor n'avait pu encore se résigner à abandonner sa baignoire. Dans

l'entrebâillement des fenêtres s'apercevaient, noyées de vapeurs, hérissées de sapins, les sombres cimes du Harz walpurgique. À défaut de miroir, Mme Vasquez se sourit à elle-même. Elle sourit et elle frissonna. Quelles que fussent les hardiesses de son imagination, la témérité de l'aventure dans laquelle elle était engagée la transportait et l'épouvantait tout ensemble.

Elle noua ses mains derrière sa nuque, ce qui permit à son beau corps de se cambrer, fit émerger hors de l'eau une partie de sa belle gorge.

Brigitte l'avait quittée avec ordre de ne revenir que pour lui annoncer le retour de Mlle du Glénic. Quant à Ulrich, il n'avait qu'une chose à faire : attendre l'instant où il lui plairait de descendre. Il attendrait.

Satisfaite d'elle-même ? Comment ne l'eût-elle point été après ce qu'elle avait déjà trouvé le moyen d'accomplir ! Épouvantée ? Comment ne l'eût-elle pas été non plus, devant tous les obstacles qu'il lui restait à abattre ! Reverrait-elle jamais le hameau de Basse-Navarre où elle était née, où elle avait été gardeuse de chèvres ? Et ce café-concert de troisième ordre, à Saint-Sébastien, où elle avait débuté comme danseuse, d'où elle s'était laissée enlever par ce métis sexagénaire, Son Excellence Domingo Vasquez, ministre plénipotentiaire, à Madrid, de la République Dominicaine ? Il l'avait épousée à Vienne, son nouveau poste, au mois de mars 1938, époque de l'Anschluss. La jeune Mme Domingo Vasquez avait alors vingt-huit ans. Quelques mois plus tard, Son Excellence devait passer de vie à trépas, laissant une succession assez obérée, composée en grande partie de bijoux les uns d'une valeur incontestable, les autres d'authenticité plutôt douteuse. L'avenir ne se montrait point à ce moment-là sous des couleurs particulièrement riantes pour la jeune et ravissante veuve. Mais de quoi n'est pas capable une femme qui à l'instar de certaine Mme Aravian s'est juré de ne pas quitter la loterie de la vie avant d'y avoir amené quelques intéressants numéros ?

S'appesantir outre mesure sur les événements qui avaient suivi ? À quoi bon, mon Dieu ! Des amants, elle n'en avait peut-être pas eu tant que cela, après tout, cette sombre fille aux yeux de flamme, cette créature passionnée qui, de la passion n'avait peut-être eu que les apparences. En tout cas, eux, ils l'avaient aimée, si peu assurés qu'ils aient été qu'elle leur eût rendu la pareille. Et puis, qu'importait ? De 1938 à 1945, que de jeunes hommes ont disparu emportant avec eux leurs certitudes ou leurs doutes !

Le seul peut-être pour lequel elle s'était départie de sa mystérieuse algidité aurait pu être, vers 1943, ce colonel prussien qui piquait à sa croix de fer, chaque fois qu'il en pouvait cueillir, la tige d'une de ces

étranges fleurettes noires et blanches. Par qui d'autre que lui Mme Vasquez aurait-elle appris de quoi elles étaient le terrible symbole ? Il était mort, décapité à la hache, à la suite de l'attentat manqué contre le Führer. C'était peut-être au souvenir de cette liaison que doña Flor avait dû plus tard d'être internée au camp de Gorodicht, d'ordre des autorités russes. Mais, dès cette date, il est permis de se demander si elle n'était pas en rapport avec les services secrets soviétiques. N'était-ce point grâce à eux qu'elle avait obtenu, en même temps que la sienne, la libération de ce jeune et beau capitaine allemand, le baron Ulrich du Glénic, de tous les hommes qu'elle avait connus, à part le non moins beau colonel décapité, celui qui l'avait aimée, qui, jusqu'au bout, devait continuer à l'aimer le plus follement ?

« Hum ! Ce M. du Glénic, vous tenez donc tant que cela à ce que nous le relâchions ?

– J'y tiens.

– Expliquez-moi le parti que vous réussirez à en tirer, une fois que vous l'aurez ramené dans son château, dans sa province où son influence personnelle est à peu près nulle.

– Cela me regarde ! Avez-vous confiance en moi, oui ou non ?

– Bien sûr ! Bien sûr ! Mais de là à transformer en phénix un garçon pareil !

– Avez-vous confiance en moi, encore une fois ? »

Ce dialogue avait eu lieu environ deux mois auparavant, dans le bureau du commandant du camp de Gorodicht, entre Mme Vasquez et un lieutenant russe à l'œil glacé et souriant, aux allures d'une grâce suffisamment efféminée.

Ce dernier s'était incliné.

« J'ai confiance en vous, avait-il dit, baisant la main de doña Flor. Et soyez certaine que c'est avec le plus vif intérêt que je suivrai votre expérience, et le non moins vif désir de la voir réussir. »

Sachant à merveille ce qu'elle faisait, elle avait, avec insistance, laissé sa main appuyée contre les lèvres de son partenaire.

« Ce qu'il y a d'agréable avec vous, lieutenant Ilianov, avait-elle dit, c'est la certitude qu'aucune influence féminine n'interviendra pour peser sur votre libre arbitre, ou fausser votre jugement. »

Il avait daigné rire, de son rire à la fois tendre et menaçant.

Le lieutenant Ilianov et Mme Vasquez, par la suite, étaient tombés d'accord pour que le capitaine Hébrard, commandant, en zone française, du *Kreis* d'Altenkirchen, fût convoqué le 12 août, à Magdebourg, par le général Vassiliev, à un déjeuner d'apparat que

Mme Vasquez présiderait. Arrivée à Ilsenburg la veille au soir, elle avait eu tout le temps de s'entretenir avec Ilianov. Lui, il ne serait point là, le lendemain. On ne se produit pas en public, quand on a mieux à faire dans le privé.

« Tout va-t-il selon *vos,* selon *nos* vœux ?

– On ne saurait mieux.

– Je serais le dernier, ma belle amie, à en être étonné. »

Avait suivi un chapelet d'éloges qui eût suffi à faire déborder d'orgueil toute autre tête. Pas celle en tout cas qui couronnait les charmantes épaules de doña Flor.

On n'a pas oublié le détail des heures qui avaient été la conséquence de ce colloque. La nuit d'Essler avait permis à la jeune femme de remporter un avantage que son mentor ne considérerait certainement pas comme négligeable, aussitôt qu'il en serait informé. Le seul point noir, dans tout cela – et le lieutenant Ilianov eût été d'accord sur ce point avec Mme Vasquez – c'était ce départ inopiné de Mlle du Glénic pour Altenkirchen. Eh bien, on verrait ! En ce qui concernait le capitaine Hébrard, Mme Vasquez se jugeait en mesure de n'avoir plus grand-chose à craindre. Et pour ce qui était d'Alda… Mais passons ! Elle était, dans le domaine charnel, tout aussi vulnérable que son cousin. Doña Flor avait les meilleures raisons de le supposer. Et puis, on verrait, encore une fois !

Le haussement d'épaules dont elle accompagna ce défi, peut-être eût-il été moins désinvolte si l'infortunée avait pu se douter que toute une partie de son secret appartenait déjà à l'homme qui, la nuit précédente, était encore entre ses bras, et que, ce secret-là, par son entremise, avait été livré à Mlle du Glénic, et cela à une époque où doña Flor n'était encore aucunement fondée d'en garder une rancune quelconque à Camille Hébrard.

*

Toute une partie du secret de doña Flor, vient-il d'être dit ? Et, en l'espèce, de beaucoup la plus importante, c'est-à-dire les circonstances de sa libération, si tant est qu'elle eût jamais été sérieusement détenue, et de la libération du capitaine du Glénic. À présent qu'il s'agit d'aller vite, voici, en quelques mots, à quelle date et dans quelles conditions ce secret-là était devenu la possession de l'officier français qui commandait le *Kreis* d'Altenkirchen.

« Hébrard !

– Mazurier !

– C’est bien toi ! On ne m’avait pas trompé. La fameuse idée que j’ai eue de faire un crochet afin de passer par ici !

– Qu’est-ce qui t’est arrivé, mon pauvre vieux ? Comment t’es-tu arrangé pour être accoutré de la sorte ? Une vareuse qui claque de partout ! Des godillots de même ! Une culotte et des molletières cueillies dans je ne sais quelle poubelle !

– Ne t’apitoie pas trop ! Si tu m’avais vu il y a seulement trois semaines, quand ils ont daigné m’accorder la clef des champs !

– Qui cela, ils ? Les Allemands ?

– Les Allemands ? Penses-tu ! Les Russes, par qui j’avais trouvé le moyen de me faire ramasser !

– Tu vas me raconter tout cela à loisir, pendant le dîner, car tu dînes et tu couches ici, bien entendu ! Mais auparavant on va te fournir de quoi te nipper d’une façon qui correspondra davantage à ton grade, n’est-ce pas ?

– Ce ne sera fichtre pas de refus ! D’abord, pourtant, comment te dire ? Je boirais bien quelque chose de frais, si tu n’y vois pas d’inconvénient. »

La conversation qui vient d’être rapportée avait eu lieu deux semaines plus tôt, le 31 juillet précédent, entre le capitaine Hébrard et le capitaine Mazurier (Emmanuel-Claude), de la même promotion de Saint-Cyr et âgés l’un et l’autre de trente-cinq ans. Fait prisonnier à la fin de 1944, et n’ayant jamais réussi à faire parvenir de ses nouvelles, Mazurier avait passé pour mort. Tombé aux mains des Russes après la débâcle allemande, c’étaient eux qui avaient fini par le libérer, opération, selon son expression, qui n’avait pas précisément marché comme sur des roulettes.

Sans papiers, sans insignes de son grade, il n’avait pu prouver son identité. Attendant de tirer l’affaire au clair, ses futurs libérateurs avaient commencé, tout bonnement, par l’interner.

« Oui, mon vieux, un bel et bon camp de concentration, au milieu de deux ou trois milliers d’Allemands, où il y en avait qui étaient mieux traités que moi !

– Félicitations ! Et où se trouvait-elle, comment s’appelait-elle, ta villégiature ?

– Gorodicht, si tu veux savoir ! »

On pense si Camille avait dressé l’oreille.

« Gorodicht ? En Ukraine, n’est-ce pas ?

– À mon tour, félicitations ! Oui, en Ukraine ! Dis-moi donc, à part toi et moi, dans la vaillante armée française, on ne doit pas être

beaucoup à avoir entendu parler de Gorodicht ! »

Quand l'envie lui prend de bien faire les choses, le hasard n'a qu'une excuse, c'est de ne point s'arrêter en chemin. Lorsque s'était achevé ce dîner du 31 juillet 1945, le capitaine Mazurier, ayant troqué ses hardes contre un uniforme correct, avait mis son camarade au courant de tout ce que celui-ci n'aurait jamais pu espérer apprendre avec pareille précision. La joie de Camille était immense en songeant au service qu'il allait ainsi être à même de rendre à Mlle du Glénic.

« Alors, tu es certain, absolument certain de l'exactitude de tous ces détails ? »

Mazurier, très digne, s'était versé une nouvelle rasade de vin du Rhin.

« Aussi certain que je le suis de l'excellence du repas que tu viens de me faire servir, mon garçon ! Utilisé comme interprète de français et d'allemand au bureau du commandant du camp, le pauvre hère sous les aspects duquel je me présentais n'attirait les soupçons de personne. C'est moi qui, sous la dictée de la dame dont je viens de te parler, ai eu à rédiger l'acte de levée d'écrou de l'officier en question.

– C'est cela ! Et c'est cette femme, si je comprends bien, qui a été la grande meneuse de jeu ?

– Oui, c'est elle ! Une fille sacrément belle, je te le jure, d'origine espagnole, paraît-il. On en aurait bien fait son ordinaire, le dimanche matin ! Et même l'après-midi, en semaine ! À tu et à toi d'ailleurs avec ces messieurs de la faucille et du marteau. Mme Vasquez, retiens bien son nom !

– N'aie aucune crainte ! Et son nom, à lui ? Le capitaine Ulrich du Glénic, n'est-ce pas ?

– Parfaitement ! Du Glénic, Ulrich. Je vois encore ses initiales, tandis que j'étais en train de les mouler. Le lendemain, on me libérait moi aussi. Nous sommes rentrés tous les trois ensemble en Allemagne. Ce sont là des choses qui ne s'oublient pas, tu comprends !

– Je comprends !... »

Le lendemain matin, mercredi 1er août 1945, le capitaine Mazurier (Emmanuel-Claude) prenait congé de son camarade de promotion sans soupçonner un seul instant les catastrophes insignes dont son bref séjour à Altenkirchen devait porter la responsabilité.

La veille au soir, le capitaine Hébrard, qui n'aurait point de deux jours la possibilité de quitter son poste, avait laissé Mazurier s'en aller dormir. Puis, il avait appelé le sergent Landry.

« J'ai quelque chose à vous demander.

– À vos ordres, mon capitaine ! s'était borné à répondre le sous-officier.

– C'est simple et compliqué à la fois. Demain matin, à la première heure, vous monterez dans ma voiture personnelle. Le plein d'essence, naturellement ! Vous partirez pour Ilsenburg, un endroit dont vous m'avez déjà entendu parler. C'est là que se trouve le château de Mlle du Glénic, dont vous avez entendu parler également. Vous la ramènerez ici avec vous. Soyez sans aucune crainte. Vous n'aurez pas besoin d'insister pour la décider. Il lui suffira d'avoir pris connaissance de la lettre que vous lui remettrez de ma part. C'est entendu ?

– Entendu, mon capitaine ! »

Oui, entendu, et si bien que, le soir de ce vendredi 3 août, Landry était de retour à Altenkirchen, ayant avec lui sa merveilleuse proie.

Elle, dans sa loyauté foncière, elle ne devait jamais regretter d'avoir, sans l'ombre d'une hésitation, obéi à la convocation du capitaine. Camille tint, on s'en souvient, à la raccompagner lui-même à Ilsenburg. Ils y étaient arrivés le 3 août, en fin d'après-midi, tout juste après Ulrich et doña Flor. Mais déjà le sort de cette dernière, avant que ni l'une ni l'autre ne se fussent encore rencontrées, se trouvait entre les mains glacées et frémissantes d'Alda.

À partir de cet instant, le cercle était fermé, et bien fermé. Il n'était plus au pouvoir d'un seul des acteurs de ce drame de s'affranchir de l'inexorable ronde à l'intérieur de laquelle leur destinée allait se jouer.

« Dortmund ! Voyons, réfléchissez bien ! N'est-ce pas une ville où notre amie Alda, vous, ainsi que moi, votre servante, nous avons quelque chance de nous retrouver un prochain jour, réunis tous les trois ? »

Telle était l'admonition inattendue que Camille Hébrard, à Essler, quinze jours plus tard, s'était attirée de la part de doña Flor. Et puis, il y avait eu cet autre avertissement, peu d'heures après, au moment où l'aube ardente commençait à pénétrer dans leur chambre :

« Altenkirchen ? Ne sois point trop surpris si tu me vois, sans guère tarder, t'y rendre une petite visite ! »

Ce court délai avait suffi pour que, cessant de lui dire *vous,* elle le tutoyât. Quoi d'étonnant, puisque, à la même minute, elle se trouvait toute nue entre ses bras ?

Dortmund ? Altenkirchen ? Elle ne se vantait pas. Il la connaissait déjà suffisamment pour posséder la certitude qu'on allait un de ces jours l'y voir apparaître, la ganse de son strict tailleur parée de l'anémone noire et blanche du Brocken. Dès à présent, ne sachant encore que ce qu'il en avait appris, c'est-à-dire, somme toute, à peu

près rien, de celle qu'il était bien obligé – remords, orgueil s'entremêlant – de nommer ridiculement sa maîtresse, il tremblait devant la témérité insensée de cette femme. Sa témérité ? N'eût-il pas mieux valu dire sa folle inconscience ?

Le tragique, dans tout cela, c'était que devant les révélations qu'elle tenait de lui, et uniquement de lui, Mlle du Glénic, telle qu'il la connaissait elle aussi, n'avait pas dû rester inactive. Depuis qu'il l'avait raccompagnée à Ilsenburg, le duel entre les deux femmes avait dû s'engager, un duel où les armes n'étaient pas égales. Les avantages s'annonçaient apparemment du côté d'Alda. Grâce aux révélations du capitaine Hébrard, Mlle du Glénic était au courant du rôle joué par doña Flor dans la libération de son cousin, et peut-être même du prix mis à cette libération. Il était au contraire peu vraisemblable que doña Flor pût soupçonner que sa rivale, elle, n'en ignorât plus rien.

Et cette inaction, cette ignorance abominable auxquelles Camille en était réduit présentement ! Car il ne pouvait plus être question pour lui de se rendre à Ilsenburg, ni même d'y expédier à Mlle du Glénic un courrier qui eût risqué de la compromettre sans retour ! Pas plus à elle qu'à doña Flor, cette doña Flor qu'il venait de quitter, qu'il avait peur et brûlait de désir de revoir, tout ensemble ! Et que leur écrire, d'ailleurs ? Il ne lui restait qu'un parti : attendre ! Mais attendre quoi ? Que l'une ou l'autre des deux adversaires se manifestât ? Une attente qui ne serait sans doute pas de longue durée ! Ô navrant cœur humain, qui n'est même pas capable de se prononcer entre ce qu'il appréhende ou souhaite le plus !

Tel était, pour Camille Hébrard, le champ de réflexions qui s'offrait en cette soirée du 15 août où, assis devant son bureau, il s'employait à dénombrer les événements qui s'étaient écoulés depuis deux semaines. 31 juillet : arrivée météorique de son camarade Mazurier. Et puis cette journée du 3 août, où il avait ramené Alda à Ilsenburg. Le capitaine du Glénic et sa mystérieuse libératrice venaient tout juste de les précéder. Dimanche, 12 août, le déjeuner de Magdebourg, à l'état-major du général Vassiliev, avec la soudaine apparition de l'éblouissante jeune femme qui devait, quelques heures plus tard… Ô sortilèges ineffables de ces vieilles auberges du Harz !

Il n'y avait que trois jours de cela. Rien que trois jours ! S'en rend-on compte ? Sur la table de travail du capitaine, dans le vase de cristal où les avaient précédées les anémones noires et blanches d'Alda, il y avait celles que doña Flor lui avait offertes à Essler. Elles ne tarderaient point à être fanées, les unes et les autres. À laquelle des deux donatrices incomberait le privilège de les remplacer ?

Poursuivons notre dénombrement ! Mardi 14 août : arrivée du lieutenant Ilianov, et cette nuit de Westerburg, toute barbouillée de

sang noirâtre. Et puis, ce cabaret du Cerf-d'Or, où le commandant du *Kreis* d'Altenkirchen, sans étonnement exagéré, avait retrouvé le curieux petit commis voyageur en bas de soie de la nuit d'Essler. Au fait, qu'avaient-ils pu se dire tous les deux ? On arriverait bien à l'apprendre. Tout finit par s'apprendre, n'est-ce pas ?

Aujourd'hui donc, jeudi 16 août, vers cinq heures de l'après-midi, le bilan de ces deux semaines plutôt mouvementées venait d'être arrêté par Camille. Maintenant, il s'agissait d'imaginer ce que les jours à venir allaient apporter. Question dont la réponse est bien rarement celle que nous nous sommes efforcés de prévoir.

Choisissant une clef dans le trousseau qu'il avait à sa ceinture, Camille venait d'ouvrir le tiroir de gauche de son bureau. Là était son trésor, les rares choses auxquelles il tenait le plus au monde, une demi-douzaine de lettres. D'abord, celle d'Alda du Glénic, datée du 3 août, la seule qu'il eût jamais reçue d'elle. Et puis une autre, celle de son chef, le commandant de la Première Armée française. Pourquoi ne la relirait-il point, une fois de plus, celle-là aussi ?

On ne peut point ne pas se souvenir de pareil texte. « Au mois de juin dernier, lui écrivait le vainqueur du Rhin et du Danube, nous avons eu une conversation que je vous ai demandé de ne jamais oublier. Il y avait, ce jour-là, sur votre bureau, un vase de cristal où baignaient deux fleurs, deux belles, deux étranges fleurs noires et blanches. Sans doute y sont-elles toujours, elles ou leurs sœurs jumelles, n'est-ce pas ? »

Le cœur plus oppressé que jamais, le capitaine avait achevé sa lecture.

« Je me suis borné ce jour-là à vous faire entrevoir leur symbole, leur signification, insistant tout de même suffisamment pour vous donner, je pense, l'envie d'approfondir le sens de mes paroles. Défiez-vous de ces fleurs, débarrassez-vous-en, si vous ne vous sentez pas la force de surmonter leur influence… »

Camille replia cette lettre. Il l'enferma dans son bureau, puis, repoussant son fauteuil, il se leva. Cette force-là, il venait de se rendre compte qu'il ne la possédait point, qu'il ne la posséderait jamais.

Titubant presque, il prit dans leur vase de cristal les anémones noires et blanches. Puis, il se dirigea vers la cheminée, une cheminée encombrée de papiers auxquels on mettait le feu de temps en temps…

Juste au même instant, on frappa à sa porte. C'était Landry.

« Qu'y a-t-il ?

– Mlle du Glénic est là. Elle serait heureuse d'être reçue, mon capitaine ! » dit le sergent.

VIII

Quand elle entra, en chancelant, sa pâleur, la fixité de son regard le terrifièrent.

« Asseyez-vous ! Asseyez-vous ! » ordonna-t-il, avançant précipitamment un fauteuil dans lequel elle se laissa tomber.

Avec une hâte maladroite, il venait tout juste d'avoir le temps de replonger dans leur vase de cristal les fleurs blanches et noires.

Ce geste n'échappa point à Mlle du Glénic. Son désarroi ne lui avait pas fait perdre tout sang-froid. Il en eût fallu beaucoup plus.

« Je croyais, avant-hier, n'avoir laissé ici que deux de ces anémones, dit-elle. Leur nombre a doublé, à ce que je vois. »

Camille ne jugea point opportun de donner suite à cette remarque. Étant allé à l'une des fenêtres, il avait jeté un coup d'œil dans l'avenue.

Une automobile stationnait devant la porte cochère des locaux du gouvernement du *Kreis,* la voiture qui avait amené Alda, à n'en pas douter. C'était une déjà bien vieille connaissance, M. Gebrüder, le petit commis voyageur en bas de soie, qui se tenait au volant. Le capitaine Hébrard n'avait aucune raison de compter sur sa discrétion pour espérer que Mlle du Glénic n'eût point été renseignée par lui sur pas mal de détails de la nuit d'Essler.

On eût dit qu'Alda suivait sur le front du capitaine le déroulement des pensées qui étaient en train de s'y succéder. Subitement, elle eut un sourire d'une détresse infinie. Une larme parut à sa paupière.

Éperdu, il s'était précipité vers elle. Ployant le genou, il s'était emparé de sa main. Il l'embrassait avec frénésie.

« C'est si grave que cela ? murmura-t-il.

– Grave ? Épouvantable, voulez-vous dire ! Autrement, comment serais-je de nouveau chez vous, sans crier gare, à mendier une fois de plus votre aide, votre appui ? »

Et elle acheva, dans un sanglot qu'elle ne prit même pas la peine de refouler :

« Où, d'ailleurs, pourrais-je être à l'heure actuelle, je vous le demande, sinon ici ? »

Subitement, elle s'était mise à frissonner.

« Nous sommes seuls, au moins ? Personne ne peut nous entendre ?

– Personne, Alda ! Qui voudriez-vous ?… »

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi, par son prénom. Il n'y avait même pas fait attention.

« Épouvantable, vous ai-je dit ! répéta-t-elle. Écoutez-moi ! Écoutez-moi bien ! Figurez-vous que je suis liée par un serment… Et quel serment ! Vous ne pouvez vous imaginer l'horreur de ma situation ! Mais si ! Peut-être avez-vous eu l'occasion de la soupçonner, au contraire !

– Admettons, Alda, en effet ! »

Dans le vase de cristal, il avait pris l'une des anémones noires et blanches. Avec lenteur, il la caressait.

« Comment n'aurais-je pas fini par m'en douter ? Lorsqu'on aime, vous savez bien… »

Elle s'était cabrée.

« Aimer ? gronda-t-elle. Il y a des mots dont vous auriez intérêt à ne pas vous servir, pour l'instant du moins ! »

Elle eut un triste rire de mépris, un rire par lequel la nuit d'Essler se trouvait évoquée.

Il baissa la tête. Au prix d'un prodigieux effort sur elle-même, elle poursuivit :

« Ce serment, ce terrible serment dont je viens de vous parler, vais-je donc être contrainte d'y manquer ? De qui un pareil secret va-t-il donc devenir la proie, ô mon Dieu ! De quelqu'un que je ne peux m'empêcher d'estimer, certes, mais qui n'en appartient pas moins à la nation qui a toujours eu le plus de haine pour mon pauvre, pour mon malheureux pays. »

Elle précisa :

« Vous, en l'espèce ! » Il se borna à hausser les épaules.

« Vous êtes libre, tout à fait libre de parler de la sorte, dit-il, non sans une pointe d'amertume. Il me semble tout de même que vous oubliez bien facilement un humble petit bourg de la Creuse, qui s'appelle Glénic.

– Je n'oublie rien ! riposta-t-elle, presque brutalement, prête néanmoins à fondre en larmes.

– Ne m'en veuillez point !

– Vous en vouloir ! » murmura-t-elle.

Et ce fut elle qui, cette fois, lui embrassa la main.

Il réussit à maîtriser son émotion.

« À votre tour de m'écouter. J'ai l'impression que nous n'avons plus guère de temps à perdre. Parlez, je vous en prie ! Racontez-moi tout ! Ensuite, nous tâcherons d'agir pour le mieux. »

C'étaient les conditions plus que suspectes dans lesquelles, un mois auparavant, le capitaine du Glénic s'était vu octroyer sa liberté qu'à présent, plus livide qu'une morte, sa cousine s'efforçait de préciser.

« Il ne faut pas trop lui jeter la pierre ! Son père et sa mère, dès son enfance, ont été si faibles pour lui. Et, plus tard, il n'y a pas eu qu'eux, malheureusement ! Cette nuit, hélas ! il ne m'a pas été possible de m'inscrire en faux contre les imputations aussi monstrueuses que déshonorantes dont il est à l'heure actuelle l'objet. J'ai été obligée de m'incliner devant les preuves qui m'ont été fournies. Ce dont je suis bien certaine, en tout cas, c'est qu'Ulrich, si faible qu'il soit, eût été par lui-même incapable de telles turpitudes. Sans l'abominable créature dont il est pour l'instant la victime et la proie… »

Tenter une défense quelconque de doña Flor ? Camille ne s'y était pas risqué un seul instant. Il avait tout de suite compris que c'eût été peine perdue. Il avait à tenir compte de l'état de haine folle dans lequel se trouvait désormais Alda vis-à-vis de Mme Vasquez. De haine et aussi de jalousie. D'abord, il y avait l'amour que, bon gré mal gré, elle continuait à vouer à son cousin. Et peut-être aussi également, qui aurait pris sur lui d'affirmer le contraire, l'aventure de la nuit d'Essler ! M. Gebrüder qui, à la même minute, se trouvait en bas, au volant de leur automobile, n'avait eu aucune raison de refuser à Mlle du Glénic les précisions qu'elle avait pu exiger de lui à ce sujet. Camille Hébrard prit donc le parti le plus sage : celui d'écouter. Il se borna à poser une question de temps à autre, quand il y avait nécessité absolue pour la clarté des faits, pour la compréhension des événements, quand il ne risquait pas de rappeler trop cruellement à Alda que la nécessité de sauver à tout prix son veule et infâme cousin allait la rendre infidèle au serment prêté par elle entre les mains du Grand Maître de la Sainte Vehme.

« Oui, c'est donc avant-hier mardi 14 août que je suis arrivée à Altenkirchen. J'aurais eu bien besoin de pitié, à ce moment-là ! J'avais quitté Ilsenburg la veille, comme vous le savez, et, comme vous le savez également, cette femme n'y était pas encore de retour. Si je suis passée par ici, c'était pour savoir si vous-même y étiez rentré. Ma peine, autrement, eût été trop grande, je vous le confesse. Donc, je suis venue. Vous n'étiez pas là. Vous aviez déjeuné dehors. Mais à quoi eussé-je été avancée de vous trouver ? Vous révéler le but de mon voyage à Dortmund ? Je n'aurais réussi qu'à trahir plus tôt mon serment. Peut-être, cependant, auriez-vous pu me donner un conseil. C'était même dans cet espoir…

– Que, très peu de temps après minuit, vous m'avez téléphoné, n'est-ce pas ? »

Elle s'était remise à trembler.

« Comment avez-vous deviné que c'était moi ?

– Et qui aurait-ce pu être d'autre ? » commit-il l'imprudence de dire.

La réplique ne se fit pas attendre.

« Et pourquoi moi ? Pourquoi pas l'autre, je vous prie ? »

L'autre ! Il fallait voir sur quel ton de vindicte Mlle du Glénic, si indifférente d'ordinaire, venait de prononcer ce mot-là !

Hébrard la regarda. De nouveau, il sentit qu'elle était sur le point d'éclater en sanglots. Mille éléments entraient en ligne pour déterminer une manière de cataclysme. On ne pouvait point dire qu'Alda fût vêtue pauvrement. C'était quelque chose de tout autre ! Peut-être de pire. Comment expliquer ? Un train de vie qu'il n'avait pas été possible de conserver ! Comme cela à peu d'importance tant que ne survient point, subitement, dans l'existence quelqu'un à qui l'on aurait à cœur, tellement et tellement, de le dissimuler !

« Pourquoi pas l'autre ? » On pense si le capitaine s'était gardé de répondre.

« Puisque c'était vous qui cherchiez à me téléphoner, se borna-t-il à demander, pourquoi donc, ayant obtenu la communication, avoir raccroché le récepteur, sans avoir parlé. Il y a là un manque de suite dans les idées, une façon d'éluder la difficulté qui vous ressemble si peu ! Ne trouvez-vous pas ? »

Il était rare que Mlle du Glénic hésitât d'ordinaire à répondre. Ce fut le cas, cependant, cette fois.

« À ce moment-là, finit-elle par expliquer, mon guide, mon conducteur depuis Ilsenburg, ce M. Gebrüder que vous ne connaissez pas encore suffisamment et dont je ne ferai jamais assez l'éloge, ce M. Gebrüder, donc, entra dans le bureau de l'hôtel où j'ai couché cette nuit-là. Je venais d'y demander à vous téléphoner. Interdite, ne tenant pas à vous parler devant une tierce personne, je n'ai pas insisté. Ai-je eu raison ? Ai-je eu tort ?

– Alors c'est moi qui, deux heures plus tard, ai fini par avoir un entretien avec M. Gebrüder. Vous ne devez pas en effet ignorer, je présume, que, par un surprenant caprice du hasard, je l'ai rencontré, ce digne homme, dans un cabaret de nuit de ma bonne ville d'Altenkirchen ? »

Elle s'efforça de sourire.

« N'attribuez pas au hasard des mérites qui ne lui reviennent point.

La vérité est qu'insoucieux d'une nouvelle nuit blanche, M. Gebrüder a monté la garde devant chez vous, jusqu'au moment où vous êtes sorti. Il y serait resté jusqu'à l'aube ! Il faut connaître l'homme que c'est !

– Mais bravo ! s'exclama Camille avec une gaieté affectée. Savez-vous que j'ai l'impression que mes faits et gestes n'auront jamais été surveillés de si près ? Voilà qui est de nature à me donner une haute idée de l'importance de ma petite personne ! »

Il reprit, après un instant de réflexion :

« Ce n'est tout de même pas pour converser de ma seconde rencontre avec ce cher M. Gebrüder que nous sommes ici ! Je croyais vous avoir priée de noter que plus vite nous irions en besogne, mieux cela vaudrait. Ne tardez donc point davantage à m'exposer ce que vous avez appris des obligations auxquelles a dû souscrire le capitaine baron du Glénic, quand il s'est agi pour lui d'obtenir des services spéciaux soviétiques la faveur de rentrer à Ilsenburg. »

Accablée, elle baissa la tête.

« Vous en avez à peu près l'idée, j'imagine ?

– Peut-être ! Mais on peut se tromper ! Si je suppose quelque chose c'est qu'en la circonstance votre cousin n'a pas dû avoir uniquement affaire à des philanthropes. »

Elle s'était mise à se tordre les mains. Elle balbutia :

« Je me demande s'il n'y a pas des instants où la mort serait préférable à tout !

– Tout le monde n'est pas de cet avis ! fit-il, durement. En tout cas, ce n'est point là une réponse, une réponse telle que je l'attendais, une réponse digne de vous. »

Elle eut un soupir qui n'en finissait plus, un soupir à se demander si elle se déciderait jamais à parler.

Jeudi, 16 août, gardons-nous d'oublier ! Jeudi 16 août, six heures de l'après-midi ! Il devait donc y avoir dix-sept heures d'horloge que Mlle du Glénic s'était présentée devant la *Verboten Acht,* le terrible « ban secret et fermé » de la Sainte Vehme, juridiction au-dessus de laquelle il n'y en avait plus qu'une : celle de Dieu.

Que de choses en une seule journée ! De tous les mystères qui s'étaient accumulés, il y en avait un, probablement, que Camille Hébrard ne serait point admis à connaître. Alda avait-elle été convoquée par l'homme aux cheveux d'argent, ou bien était-ce elle qui, délibérément, avait exigé de comparaître devant le tribunal suprême de la Vehme ? Quand tout espoir semble perdu, c'est alors, alors surtout qu'il faut se raidir, ne pas se résigner à quelque lâche ainsi soit-

il.

Voici comment s'était déroulée cette terrifiante solennité nocturne. Aussi rigide qu'impavide, Mlle du Glénic avait commencé par renouveler devant les douze pairs debout et figés eux aussi le serment rituel. Le Grand Maître, alors, avait pris la parole :

« Je ne vous retiens plus ! » avait-il prononcé, s'inclinant à tour de rôle devant dix des juges.

Et, saluant de même les deux derniers, qui n'étaient autres que les Stuhlherren des provinces de Thuringe et de Saxe, toutes deux, il l'a été noté, en zone d'occupation russe :

« Quant à vous, mes frères, avait-il dit, ayez la bonté de demeurer. »

Silencieusement, les dix premiers Stuhlherren avaient quitté la salle, suivis de même par les Frohnboten, un seul de ces derniers étant resté, destiné à assumer les fonctions d'huissier.

« Ma sœur, avait commencé alors le Grand Maître, ce sont nos deux frères que voici, nos délégués en zone soviétique, qui sont chargés du rapport concernant les crimes contre la patrie reprochés au capitaine du Glénic, votre cousin. Ce sont eux qui auront ensuite la redoutable mission de proposer, le cas échéant, la peine destinée à les sanctionner. »

La frénésie avec laquelle Mlle du Glénic avait alors entrepris de lutter contre les accusations dont son cousin était l'objet, jamais Camille ne serait non plus admis à en avoir connaissance. Efforts inutiles ! Peine perdue, apparemment ! Toutes les pièces établissant la validité des griefs étaient là, paraphées, le plus souvent, de la main même du traître. Elles s'étalaient sur cette table. Il n'y manquait que les trente deniers.

« La cause est d'importance ! Elle mérite d'être mise en délibération ! » déclara avec lenteur le Grand Maître.

Et l'on sentait qu'en cet instant-là il entendait expressément, sur l'autre plateau de la balance, voir figurer toute la pitié que lui inspirait Alda, toute la gratitude due aux services rendus par elle à la patrie.

Mais elle, saisie d'une sorte de folie, ne consentait point à s'avouer vaincue.

« Et dire, gémit-elle, que, pendant qu'on va s'acharner sur un malheureux, il y aura quelqu'un, une infâme, responsable de tout qui va sans doute trouver le moyen, sous prétexte qu'elle n'est pas allemande !… »

Impérieusement, le Grand Maître avait levé la main.

« Taisez-vous ! ordonna-t-il. Que votre douleur, ma sœur, ne vous

rende pas coupable à votre tour d'un autre crime, le plus grand peut-être, celui qui consiste à douter de l'équité des jugements de la Vehme. La femme à laquelle vous venez de faire allusion n'est pas allemande, en effet. Malheureusement pour elle, convient-il de dire. »

Il venait d'extraire un acte du dossier qu'il avait devant lui.

« Voici qui prouve qu'elle a fait, qu'elle continue à faire partie de notre sacro-sainte Association. Quelqu'un contre qui nous n'avons plus de recours car, depuis, il est mort splendidement pour nos idées, porte la responsabilité de l'y avoir introduite. Mais elle, elle demeure, et bientôt, sans qu'il soit attendu trop longtemps… »

L'homme à la chevelure d'argent conclut, caressant, avec le geste qui lui était familier, le carcan d'osier et le glaive :

« Ne mélangeons point les questions, je vous prie ! Ne vous préoccupez point du sort auquel est vouée, d'ores et déjà, cette infortunée. Quel que soit le ressentiment que vous puissiez éprouver à son endroit, songez, telle que je vous imagine, que vous seriez peut-être la première à intervenir en sa faveur, quand l'heure sonnera. »

Il coupa court, et, s'étant levé, ayant adressé à Alda du Glénic la plus profonde, la plus déférente des révérences :

« Ma sœur, mes frères, prononça-t-il, que le Seigneur vous ait tous les quatre en sa sainte garde. Je déclare la séance levée. »

*

Les lueurs violettes de ce torride crépuscule d'été incendiaient le bureau du gouverneur d'Altenkirchen.

Celui-ci, hors de lui, avait commencé par hacher de questions brutales le passionné, le tumultueux exposé de Mlle du Glénic. Et puis, petit à petit, il s'était fait une raison. Et, finalement, il s'était tu.

« Et maintenant ? » interrogea-t-il, après un long, un très long silence, quand elle eut achevé.

Elle haussa les épaules, et, comme un écho désabusé, elle murmura, elle aussi :

« Et maintenant ?

– Que comptez-vous faire ? »

Avec un sourire affreusement triste, triste et cruel tout à la fois, elle répondit :

« Ce que je compte faire ? Si je le savais, est-ce que vous croyez que je serais ici ?

– Grand merci ! dit-il.

– Excusez-moi !

– Et pourquoi donc ? Au point où nous en sommes, autant user de franchise, n'est-ce pas ? Je pense avec vous que si vous êtes ici, ainsi que vous le dites, c'est que vous n'avez pas d'autre endroit où aller. Il y a là une sincérité, encore une fois, dont je ne veux pas ne pas vous être reconnaissant. »

Il reprit, après une nouvelle pause :

« Ce qui ne signifie d'ailleurs point que j'aie encore la moindre idée du conseil que je vais pouvoir vous fournir. Ou si, plutôt, je n'en vois qu'un. »

Elle devait s'attendre à sa réponse, car il n'y avait point la moindre espérance dans le regard avec lequel elle l'interrogea.

« Un conseil ? Et vous n'en voyez qu'un, dites-vous ? Lequel ?

– Fuir ! Vous en aller ! Le plus tôt possible ! »

Il précisa :

« Ce n'est point de chez moi, ce n'est point d'ici, bien entendu. C'est de votre pays que je veux parler.

– Fuir ! » dit-elle, de sa voix atone.

Elle répéta :

« Fuir ! D'abord, c'est un mot qui ne sonne pas très bien, qui n'est pas très joli en lui-même ! Mais admettons ! M'en aller, c'est bien vite dit ! Et où, je vous le demande ? »

Elle eut une espèce de quinte où le rire et la toux se mélangeaient.

« On dirait vraiment que je n'ai que l'embarras du choix !

– Tenez-vous, dit-il, l'épiant, oui, tenez-vous absolument à ce que je vous réponde ?

– Bien sûr, j'y tiens !

– Il y a tout de même, quelque part, en France, un endroit qui s'appelle Glénic, 798 habitants, arrondissement de Guéret, dans la Creuse. Peut-être en avez-vous déjà entendu parler ? »

Elle eut de nouveau son curieux rire cahoté.

« Glénic ? Oui ! Comme c'est étrange. Imaginez-vous que j'y ai songé ces jours-ci, avant de faire appel à vous. Je vous remercie. Je suis véritablement très touchée. Mais, Glénic, il faut tout de même se dire que je n'y suis pas allée il y a quatre ans, ni depuis, quand cela m'eût été si facile, avec une Allemagne victorieuse ! Aujourd'hui, n'estimez-vous pas que ce serait une excursion qui ne serait point très

indiquée ? »

Elle secoua la tête :

« Fuir ! crut-elle bon de répéter. Pourquoi pareil conseil serait-il suggéré à moi qui ne crains rien, et non à ceux qui craignent tout ? »

Elle avait pris dans son sac une cigarette. C'était, croyait-il bien, la première fois qu'il la voyait fumer. Jamais il n'avait eu autant envie de la serrer dans ses bras. Mais il y a des moments où certaines fautes sont irréparables. Et ce moment était de ceux-là.

« Ceux qui craignent tout ? souligna-t-il, avec un sourire d'âpre amertume. Pourquoi ce pluriel, puisque je soupçonne que c'est au seul capitaine du Glénic, et non également à sa complice que vous songez. »

Elle avait mis un doigt sur ses lèvres. Ses yeux, soudain, devinrent immenses.

« Et pourquoi ? interrogea-t-elle. Qu'est-ce qui vous autorise à raisonner de la sorte ! Et si leurs destinées, à elle et à lui, étaient indissolubles ? Et si le salut de l'un était lié à celui de l'autre, et réciproquement ? Est-ce que vous croyez que j'hésiterais ? »

Elle était en train de considérer Camille avec le plus étrange des sourires.

« J'ai l'impression que vous ne me connaissez pas très bien ! »

Parlant ainsi, elle avait joint les mains, et, sur un ton qui fit frissonner le capitaine :

« Quand j'évoque de quelles horreurs ils sont menacés tous les deux ! »

Elle dit encore, à voix plus basse :

« Et quand je pense que rien ne prouve qu'elle ne l'a point aimé, elle aussi ! »

Qu'on veuille le croire ou non, il y aurait eu beaucoup de chances pour que cette nuit-là Mlle du Glénic fût devenue la proie consentante de Camille. Une telle félicité n'aurait sans doute dépendu que de lui. Oui, mais, auparavant, quatre jours plus tôt, il y avait eu une autre nuit, cette nuit d'Essler, c'est-à-dire un remords qui n'était point près de s'effacer de la mémoire du capitaine. Il y a des hommes qui, dans le domaine de la délicatesse, de la pudeur, seraient capables de rendre des points aux plus pudiques, aux plus délicates des femmes. Pour son bonheur, ou pour son malheur, selon qu'on voudra, la destinée de Camille Hébrard était d'appartenir à cette catégorie-là.

Tant pis pour lui, ou tant mieux, encore une fois ! Tant pis ou tant mieux pour ceux qu'honorent de tels scrupules, même s'ils doivent apprendre en fin de compte que celles dont ils croyaient qu'elles

étaient uniques par l'intelligence et la vertu n'ont pas hésité, déchirant leurs insignes tuniques, à se livrer sans aucune honte aux plus obscurs et aux plus indignes des vendangeurs !

Ce silence, entre tous les deux, ne pouvait plus s'éterniser. L'ombre n'allait pas être longue à venir. Une pendule invisible sonna.

« Huit heures, déjà ! Il va falloir que je vous quitte. »

Ainsi venait de parler Mlle du Glénic, sans conviction exagérée.

De la même voix vacillante, il répondit :

« Pourquoi ne pas rester jusqu'à demain ? Acceptez de dîner ici, en tout cas. Sur la route d'Ilsenburg, il vous faudra bien vous arrêter quelque part. »

Il sortit, pour donner des ordres. Quand il revint, il la retrouva là, dans le même fauteuil, n'ayant pas bougé.

Un sanglot, qu'elle réussit mal à étouffer, le fit tressaillir. De nouveau, il se précipita à ses pieds :

« Qu'avez-vous ?

– Rien ! Ou, plutôt si !

– Quoi ?

– Une idée.

– Laquelle ?

– C'est, dit-elle avec un pauvre sourire, que nous ne sommes pas très heureux, n'est-ce pas ?

– Croyez-vous qu'il n'y ait point pour beaucoup de notre faute ? » murmura-t-il.

Et ce fut tout.

Elle repartit vers dix heures. M. Gebrüder, qui tenait à être à l'aube à Ilsenburg, lui avait manifesté son intention de voyager toute la nuit. N'était-il point quasi miraculeux de voir, à une époque semblable, tous ces gens dont les activités se révélaient pour le moins singulières, circuler comme ils le voulaient, avec tous les laissez-passer désirables, alors que les braves citoyens du commun se seraient bien gardés de ne point demeurer calfeutrés peureusement chez eux ?

Convié à un dîner par Landry, curieux de nature, au mess des sous-officiers, le petit commis voyageur s'était aimablement excusé. Il était déjà invité par des amis. Il avait l'air d'en avoir un peu partout.

Au moment de la quitter, le capitaine étreignit Alda.

« Reste, murmura-t-il. Je t'en supplie. »

Elle, eut un haut-le-corps, une sorte de haussement d'épaules

désolé, dont la signification pouvait bien être :

« Que ne me l’as-tu proposé plus tôt ? »

Camille avait déjà pris sa décision. Mais il s’accordait encore un peu de répit avant d’agir. Après, il serait trop tard. Une fois en marche, le mécanisme, impitoyablement, ne cesserait plus de fonctionner.

Il ne s’était point, bien entendu, ouvert à Mlle du Glénic de son plan. Celle-ci, en revanche, lui avait clairement laissé entendre que, pour ce qui était de M. Gebrüder, elle ne nourrissait aucune illusion. Il pouvait avoir à son égard le dévouement le plus respectueux du monde, il était avant tout l’homme de la Vehme. Lorsqu’il jugerait que les intérêts de celle-ci seraient en jeu, il ne fallait point qu’elle, Alda, pût compter de sa part sur la moindre dérogation à son devoir.

De leur entretien à mots couverts, durant le repas, une manière d’accord tacite avait été conclu entre Mlle du Glénic et le capitaine. Dès qu’il avait appris quel sort atroce serait réservé à doña Flor, il avait décidé de tenter l’impossible pour l’y soustraire. C’était tout ensemble son devoir et son droit. Il n’en avait point exprimé de façon formelle sa volonté à Mlle du Glénic. Mais il avait compris que, cette volonté, elle l’avait devinée, qu’elle n’y ferait point obstacle, à condition, naturellement que, par ailleurs, tout fût mis en œuvre pour sauver Ulrich.

C’était ainsi qu’ils avaient pris congé l’un de l’autre, sans commentaires inutiles, mais se faisant une mutuelle confiance pour s’entraider de leur mieux, au cours des heures tragiques qui n’allaient plus tarder maintenant à sonner.

Hélas ! vers quels drames les entraînaient des complications dont ils étaient elle et lui si peu responsables ! Comme tout eût été plus pur, plus simple, plus beau si, en terre française ou en terre allemande, il n’y avait plus eu désormais que deux êtres, le capitaine Camille Hébrard d’une part, et, de l’autre, Mlle Alda du Glénic !

Il pouvait être onze heures du soir, quand, après en avoir sûrement délibéré avec lui seul, ayant pesé tous les risques du plan auquel il venait de s’arrêter, Camille demanda la communication téléphonique dont il avait inscrit le numéro deux jours auparavant, le jeudi 16 août, sur son carnet.

Qui donc aurait osé lui dire, en cet instant-là, qu’il y aurait recours, à si bref délai ?

Cette communication, sa surprise fut grande devant la rapidité avec laquelle il l’obtint.

Cinq minutes en effet ne s’étaient pas écoulées qu’il entendit, répondant à son appel, résonner une voix…

Celle du lieutenant Boris Ilianov.

IX

Jeudi 16 août, onze heures du soir ! La même date, la même heure, le même jour ! Mais, au lieu d'Altenkirchen, Magdebourg !

Devant deux verres de kummel glacé, leur boisson préférée à l'un et à l'autre, le lieutenant Ilianov s'entretenait nonchalamment avec une jeune femme plutôt séduisante : doña Flor.

Ayant à causer avec elle de choses d'importance, il lui avait offert de parcourir la moitié du chemin, de venir la retrouver à Halberstadt, ou à Wernigerode.

« Pourquoi pas tout bonnement chez vous, à Magdebourg ? avait-elle dit. Votre garçonnière de la Roonstrasse est un endroit charmant et confortable. Je ne me suis jamais sentie plus à l'aise ni aussi à l'abri que là, à tous points de vue.

– Va, pour ma garçonnière de la Roonstrasse ! » avait-il conclu.

Ils venaient d'achever un petit dîner des mieux réglés. Mme Vasquez, accoudée sur le divan, fumait sa quatrième cigarette. Il l'observait, il l'inventoriait serait plus exact, sans chercher à dissimuler la nuance d'admiration qu'il y avait dans son regard.

« Êtes-vous satisfait de votre examen ? finit-elle par demander, non sans ironie.

– Satisfait ? Plus qu'enchanté, comme de coutume ! »

Et, désignant la fleur noire et blanche qui étoilait le revers du tailleur tête-de-nègre de doña Flor :

« Toujours votre fétiche ! dit-il.

– Un fétiche ! répliqua-t-elle. Vous avez d'aimables euphémismes !

– Je l'avoue, en effet ! Ne craignez-vous point, parfois, de provoquer quelque peu le destin ? »

Elle répondit par un haussement d'épaules :

« Je ne me suis jamais fait illusion ! J'ai toujours admis que je faisais un métier assez difficile », dit-elle.

Elle ajouta :

« Sans cela, je n'aurais pas l'avantage d'être à l'heure que voici près de vous. »

Au même instant, la sonnerie de l'appareil téléphonique qui se

trouvait sur un guéridon retentit.

Ilianov décrocha le récepteur avec un sourire de lassitude.

« On ne peut donc jamais être tranquille ! » dit-il.

Il était rare que Mme Vasquez perdît une occasion de placer une impertinence.

« Cela vous arrangerait-il de me voir aller dans la pièce voisine ? » demanda-t-elle.

Il eut son sourire bon enfant.

« Chère, très chère, vous ai-je donné souvent l'impression que vous étiez de trop ? se borna-t-il à répondre. Allô ? Allô ? »

Il était assez maître de lui pour que l'on ne pût dire qu'aucune ombre quelconque avait rembruni son visage. Doña Flor n'en eut pas moins l'impression qu'il aurait préféré être seul.

« Mais oui, c'est moi ! Je ne bouge pas. On peut me rappeler quand on voudra. »

Il reposa le récepteur. Il allait s'agir à présent de s'expliquer. On pouvait compter sur son flegme. D'ailleurs, que risquait-il, lui, au fond ? Peut-être n'en était-il pas tout à fait de même de sa partenaire. Mais Mme Vasquez était au moins aussi belle joueuse que lui. De cela, il avait également la certitude. Il était donc déjà résolu à ne pas différer l'explication qui allait tôt ou tard s'imposer.

De nouveau, la sonnerie se fit entendre.

« Altenkirchen ? Parfaitement ! Oui, ici Magdebourg.

– Altenkirchen ? » répéta à demi-voix doña Flor, sans paraître autrement étonnée.

Elle n'insista point. Ilianov venait de mettre un doigt sur ses lèvres.

« Chut, chut, très chère ! Je crois que je n'ai pas besoin de vous recommander d'écouter. »

Sa conversation avec Altenkirchen dura environ cinq minutes. Flor avait allumé une cigarette. Jamais il n'y avait eu autant d'impassibilité sur ses traits.

De la main, durant une seconde, Ilianov avait voilé l'orifice du récepteur.

« Un de vos amis, murmura-t-il, qui est justement en train de me téléphoner.

– J'ai bien compris ! Je ne suis pas tout à fait idiote ! se contenta-t-elle de répliquer, sur le même ton. Mais, encore une fois, désirez-vous que je passe dans le boudoir voisin ?

– Mais voyons ! Faut-il vous le redire, en aucune façon ! »

Et, ayant repris sa conversation avec son interlocuteur anonyme :

« Excusez-moi, mon capitaine ! J'ai cru que nous allions être coupés. Alors, vous disiez donc ?… Oui, oui, je me souviens à merveille ! Lorsque nous nous sommes quittés, après cette curieuse soirée de Westerburg, je vous avais supplié de m'appeler, au cas où les événements, comme vous le dites dans votre langue française si expressive, menaceraient de « ne pas tourner rond ». Alors, vous croyez que cet instant est déjà arrivé ? « D'autant, ajoutez-vous, que c'est peut-être vous encore plus que nous que la chose intéresse ! » De toute façon, je vous renouvelle ma parole. Je suis à votre entière disposition ! »

Un assez long silence s'écoula. Un de ces suaves sourires dont il semblait détenir le secret avait reparu sur les lèvres d'Ilianov.

« Eh bien, très chère, dit-il, tous mes compliments. Nous avons de la chance de posséder des alliés qui paraissent se préoccuper de notre sécurité autant que nous pouvons nous-mêmes y tenir.

– Que vous a dit le capitaine Hébrard ? se borna-t-elle, brièvement, à demander, ayant écrasé dans un cendrier ce qui subsistait de sa cigarette.

– Peste ! Vous avez bien vite deviné qu'il s'agissait de lui ! »

Elle eut une moue méprisante.

« Est-ce que vous vous figurez que je me galvaude à ce point, et qu'il existe cinquante capitaines français de ce nom à Altenkirchen ?

– Excusez-moi ! supplia-t-il, lui prenant la main et la baisant. J'aurais dû en effet me rappeler que je me trouvais en face de l'une des rares femmes devant lesquelles il vaut mieux ne pas dire de sottises, ni surtout essayer de jouer au plus fin. »

Il reprit, d'une voix qui s'était faite tout à coup assez dure :

« Ce que m'a dit le capitaine Hébrard ? Il m'a exprimé le désir de me rencontrer le plus tôt possible.

– Vous le connaissez donc ?

– Je connais pas mal de monde ! » fit-il, évasif.

Il poursuivit, s'engageant dans une voie qui n'était plus tout à fait celle de la vérité :

« Dans ce désir, à la réflexion, il ne m'a point paru qu'il y eût rien qui fût de nature à nous inquiéter particulièrement, pas plus vous que cet excellent capitaine du Glénic. Ah ! À propos de ce dernier, je me vois dans l'obligation de vous avouer que j'en suis encore à attendre les

félicitations de mes chefs hiérarchiques. »

Elle sourit dédaigneusement.

« Auriez-vous un défaut ? dit-elle. Celui de courir trop vite après vos sous ?

– Mes sous, mes sous ! fit-il. Vous en parlez aisément. Une autre fois, nous ferons nos comptes. Pour l'instant, en ce qui concerne le baron du Glénic, avouez que nous sommes assez loin de ce qui avait été souscrit en son nom par ce que nous appellerons – mettons, si vous le voulez bien – notre cahier des charges. »

Cette fois, elle n'avait pu s'empêcher de frémir.

« Il convient parfois de savoir attendre ! dit-elle seulement.

– Mais oui ! Mais oui ! D'accord ! D'accord ! La Russie des Soviets a tout son temps. Beaucoup plus que ne l'avait prévu l'illustre famille à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir. Ayez tout de même la bonté, pour le cas où il l'aurait oublié, de rappeler à M. du Glénic, qu'il y a foire, lundi prochain, à Wernigerode. J'ai en effet quelques raisons de craindre…

– Quoi ?

– Que les gens de Dortmund – ne m'en veuillez pas, si je ne me fais pas mieux comprendre ! – que les gens de Dortmund, eux, moins patients que nous, n'accélèrent quelque peu le mouvement. »

Elle, le calme, l'équilibre personnifié d'ordinaire, elle eut un geste où une certaine angoisse se trahissait. Agressive, elle n'en redressa pas moins la tête.

« C'est bien à la fleur blanche et noire que voici que vous faites allusion, je suppose ?

– On ne peut décidément rien vous cacher ?

– Eh bien, les gens de Dortmund, vous m'entendez, je les verrai quand je voudrai, sans attendre, si je le juge bon, le marché de Wernigerode. Et, ce jour-là, apprenez-le aussi…

– Ce jour-là ?

– Vous ne pourrez pas prétendre que, moi du moins, je vous ai volé votre argent !

– Qui oserait proférer un blasphème pareil ! » protesta-t-il, lui ayant baisé la main de nouveau.

Boris Ilianov n'avait pas éprouvé le besoin d'indiquer à Mme Vasquez le jour et l'endroit où ils venaient de décider par téléphone, le capitaine Hébrard et lui, de se rencontrer. De son côté, quelle que fût son envie de le savoir, elle n'avait pas jugé convenable de poser à ce

sujet la moindre question.

Qu'on jette un coup d'œil sur une carte d'Allemagne. La moitié du chemin à parcourir, entre Magdebourg et Altenkirchen, doit se situer aux environs de Göttingen ou de Kassel. Ce fut dans la seconde de ces deux villes que, le lendemain soir, ils se retrouvèrent tous les deux.

Pourquoi cacher que ce fut le Français qui, le premier, abattit ses cartes ? On lira plus loin le texte de la lettre qu'il avait reçue le matin même, à Altenkirchen. Sans doute l'avait-elle influencé. Sans doute commençait-il à ne plus se sentir désormais de taille à poursuivre une partie dans laquelle risquait de sombrer sa résistance nerveuse, et, peut-être même, qui eût pu affirmer le contraire, son honneur.

Aucun d'eux, bien entendu, n'était en uniforme. Très vite, beaucoup plus vite que ne s'y était attendu Hébrard, l'essentiel de ce qu'ils avaient à se dire fut réglé.

« Je vous suis infiniment reconnaissant, avait commencé par déclarer Ilianov, de la bonté avec laquelle vous avez tenu à nous mettre au courant des périls qui peuvent à l'heure actuelle menacer deux de nos amis.

– C'est tout naturel ! » crut devoir répondre Camille, avec une hâte quelque peu maladroite.

Le lieutenant secoua la tête.

« Pas si naturel que vous voulez bien l'affirmer. Dans une situation analogue, je ne suis pas du tout certain que nos services de renseignements en useraient de manière identique. Voyez-vous, il y a une chose que je serais très désireux de vous apprendre… »

Il avait l'air de réfléchir sur la formule dont il allait avoir à se servir, alors que celle-ci était parfaitement arrêtée dans son esprit.

« Eh bien, nous avons une habitude, celle de passer très rapidement au chapitre *profits et pertes* les frais que nous avons pu inconsidérément aventurer. En revanche, par exemple…

– En revanche ?

– Dans l'affaire qui nous occupe, et à laquelle vous avez l'air de porter un intérêt dont nous vous sommes reconnaissants, nous avons un second principe, celui d'abandonner totalement à leur sort – je dis *totalement* vous m'entendez bien, mon capitaine ? – ceux de nos agents que nous considérons – quel est le terme exact que vous employez, en l'occurrence ? – comme « brûlés ». Oui, c'est cela, comme brûlés.

– Ce qui signifie ? demanda Hébrard, qui frissonna.

– Ce qui signifie que tel nous semble être le cas du capitaine Ulrich du Glénic. Non seulement le sien, mais aussi, je le crains bien, en dépit

de toute la classe, de toutes les qualités qu'il serait injuste de ne pas lui reconnaître…

– Ce n'est tout de même pas de doña Flor que vous entendez parler, j'espère ? ne put s'empêcher de s'exclamer Camille, incapable de se maîtriser plus longtemps.

– Hélas ! si ! C'est d'elle, mon capitaine ! » répondit Ilianov, sur un ton de commisération désolée.

*

« Êtes-vous satisfait de votre sort actuel ? Le conseil que je me rappelle vous avoir donné, est-ce que vous l'avez mis en pratique ? Les fleurs blanches et noires du cornet de cristal de votre bureau sont-elles devenues pour vous ou maléfiques ou bienfaisantes ? Répondez-moi, mon cher Hébrard. Et ne voyez dans ma question que la preuve de l'affection que je vous porte. Peut-être aussi, pourquoi le nier, l'envie que m'inspire quelqu'un qui possède tout de même un incomparable avantage, celui d'avoir vingt années de moins que moi. »

Tel était le début de cette lettre, à laquelle il a été fait plus haut allusion. Elle était datée du 15 août, c'est-à-dire de l'avant-veille. Camille Hébrard l'avait reçue le matin de son départ pour Kassel. Elle émanait de l'ancien chef de l'Armée Rhin et Danube, nommé depuis, ainsi qu'on sait, inspecteur général de l'Armée de terre, sans qu'il eût même été consulté, grâce à l'un de ces tours de passe-passe qui attestent la servitude peut-être, mais pas en tout cas la grandeur militaire d'un pays.

Et elle se continuait de la sorte, sur un ton qui faisait défaillir d'émotion l'âme et l'esprit de celui à qui elle était adressée.

« Souvenez-vous de cette soirée du 21 avril dernier, lors de notre marche sur Ulm, quand je suis venu vous rendre visite, aux avant-postes du général Durosoy. Vous étiez, si ma mémoire est bonne, à la tête d'une compagnie du 3e Zouaves. Je crois bien vous avoir pris le bras, vous avoir murmuré à l'oreille : « Ici, la question va être réglée d'un jour à l'autre, et il n'y aura plus rien à faire de palpitant. » Aujourd'hui, à quatre mois de distance, je reprends et je développe mes propres paroles. Je n'ai qu'un fils, mon cher Camille. J'ai le droit de veiller sur lui comme sur le plus sacré des trésors, mais moins pourtant que sur cet empire que les générations précédentes nous ont légué avec le devoir de sa sauvegarde. Or, ce que j'affirme ici à son sujet, j'ai l'impression que je suis autorisé à dire la même chose, en ce qui vous concerne. Des gens comme vous ne sont point faits pour des postes comme celui que vous occupez présentement. N'oubliez pas que

le jour où vous en comprendrez la nécessité, vous n'aurez qu'un mot à m'écrire. Trois semaines ne se seront pas écoulées qu'un grave et majestueux paquebot vous emportera loin des taupinières européennes, vers ces rivages mystérieux où je ne regretterai jamais, jamais de vous avoir envoyé, tandis qu'au contraire… »

Tandis qu'au contraire ?… Hébrard avait frémi devant ces points de suspension, fulgurantes étincelles de feu par lesquelles se terminait cette extraordinaire lettre, qui devait avoir sur le reste de sa vie plus d'influence que n'importe quel événement.

Un tel appel d'air vivifiant ! Mais malgré tout, l'obligation de commencer par se rendre à ce tête-à-tête de Kassel que l'on a soi-même provoqué, fixé ! Ah ! tout en fonçant vers là-bas de toute la vitesse de sa dure petite voiture, le commandant – pour combien de temps encore ? – du *Kreis* d'Altenkirchen n'avait point cessé de se le jurer ! Non, non, il ne serait jamais indigne de cette lettre qu'il avait là, sur son cœur, toute prête, dès qu'il en aurait un instant, à être relue !

Oui, mais cela suppose, d'abord, l'accomplissement d'un devoir ! Or, ce devoir, quel est-il ? Où est-il ?

Lui, Hébrard, le capitaine Camille Hébrard, si mal préparé pour de tels exercices de voltige morale, il allait donc avoir justement à se colleter avec d'aussi affreuses, d'aussi inhumaines extravagances, au cours des heures insensées de la semaine qui venait de s'ouvrir !

D'accord avec Ilianov, ils avaient dîné très tôt. Il n'était guère plus de neuf heures lorsque le lieutenant, rompant un silence qui, à Hébrard tout au moins, avait paru interminable, avait discrètement proposé :

« Un kummel à la glace, mon capitaine ? Il y en a ici d'excellent.

– Va pour un kummel à la glace ! » avait dit Camille, de la voix de quelqu'un qui ne s'intéresse plus à grand-chose.

À petits traits, ils avaient bu la belle liqueur à reflets d'opale.

Et puis, Ilianov avait toussé.

« J'ai l'impression, mon capitaine, que nous avons épuisé les sujets de conversation que nous nous étions proposés.

– J'en ai l'impression également ! avait répété Hébrard, avec cette sorte de docilité morne.

– Dans ces conditions…

– Dans ces conditions ?… »

Le lieutenant Ilianov était de ces natures privilégiées pour qui le sommeil est un besoin à peu près inconnu. Mais il n'avait pas été très long à comprendre qu'à la suite de leur entretien, son commensal, jugeant qu'en effet ils n'avaient plus rien à se dire, avait décidé du

reste de l'emploi de sa soirée ; et aussi de sa nuit, peut-être ; et même, qui pouvait savoir, de tout ou partie de sa journée du lendemain.

Aussi ne firent-ils aucune difficulté pour se rendre, mutuellement, de la meilleure grâce du monde, leur liberté.

De Kassel à Essler, quelle distance peut-il y avoir ? Beaucoup moins grande que Camille ne l'avait craint. De fuligineuses lueurs, semblables à des rivières de feu, dévalaient sur les pentes du Brocken. Une énorme lune de cuivre les avivait, arrondie dans le noirâtre firmament. C'était l'heure où les Anémones des Sorcières devaient préparer leur éclosion.

On a d'ordinaire avantage à laisser des pourboires corrects, sans exagération, naturellement, afin de ne point, en sens inverse, risquer de trop attirer l'attention. C'était de cette manière-là que s'était comporté le capitaine Hébrard, en quittant l'auberge de l'Ange, au matin du lundi 13 août, quatre jours auparavant. Quatre jours, seulement ! Jamais Camille n'aurait pu imaginer qu'il allait être si promptement récompensé de sa munificence.

Il ne devait même pas être onze heures. M. Karl, comme le dimanche précédent, fumait sa pipe, assis devant la porte de l'auberge, lorsque l'automobile du capitaine vint s'y arrêter. Il ne le reconnut pas tout de suite.

« Ne m'en veuillez pas, Excellence ! Mon excuse est que la dernière fois…

– Oui, oui, c'est vrai ! J'étais en uniforme », dit Camille.

Subitement, il se sentait ému, ému et ravi, de se retrouver là. Il ne se rendit pas compte sur-le-champ que M. Karl, lui, avait l'air un peu embarrassé. La crainte de commettre un impair ! Camille n'allait pas tarder à le comprendre.

« Hilda ! Hilda ! Vous désirez sans doute dîner. Excellence ? Je vous en supplie ! Tout ici est à votre disposition.

– Dîner, non ! C'est déjà fait ! Mais coucher, oui, avec joie ! »

Il ajouta, on ne sait quelle force obscure le poussant :

« Surtout, si vous avez à m'offrir une chambre aussi sympathique que la dernière fois !

– La chambre verte ? Elle vous attend, Excellence ! » répondit précipitamment M. Karl.

Et, frappant dans ses mains, un peu comme quelqu'un qui appelle au secours, il cria de nouveau :

« Hilda ! Hilda ! »

Hilda parut. C'était la même avenante camériste qui les avait servis,

le dimanche précédent, doña Flor et lui ; celle qui leur avait vanté les mérites de la marchandise de M. Gebrüder. Elle eut un large sourire en apercevant le capitaine. Elle, elle l'avait tout de suite reconnu.

« Je n'ai pas besoin de vous demander pourquoi vous êtes ici, Votre Honneur ! » dit-elle.

Et son sourire s'accentua davantage.

« C'est à cause du flacon, n'est-il pas vrai ? »

Il y eut un instant de silence qui ne fut troublé que par une singulière quinte de toux de M. Karl.

« À cause du flacon ? » répéta Camille, sans comprendre.

Ce fut le moment que le propriétaire de l'auberge de l'Ange choisit pour intervenir, avec une volubilité gênée.

« Hilda, Son Excellence va coucher ici. Ayez l'obligeance de le conduire sans retard à la chambre verte, qu'il a, ainsi que vous devez vous en souvenir, déjà honorée de sa présence. »

Et, lorsque Camille et la servante se furent tous deux engagés dans l'escalier, M. Karl, ayant poussé un soupir de soulagement, eut le même geste que, jadis, certain procurateur de Judée.

Il n'avait en effet pas osé prendre sur lui – qui peut, n'est-ce pas, jamais savoir ? – de révéler à son hôte que, la nuit précédente, la chambre verte avait été, selon son expression, honorée d'une visite qu'elle avait reçue assez récemment. Il existe, dans l'hôtellerie, un secret professionnel dont la méconnaissance peut entraîner des conséquences autrement graves que la violation de celui qui lie les prêtres, les médecins et les avocats. Estimant que, tôt ou tard, la vérité serait révélée au capitaine, M. Karl, stoïquement, avait préféré laisser Hilda se charger de ce soin.

« Voici l'objet en question, Votre Honneur ! dit Hilda, quand elle fut parvenue avec Camille dans la chambre verte.

Elle ajouta :

« Et comme je comprends qu'elle y tienne, la jolie dame ! Si jolie et si gentille à la fois ! »

Il s'agissait de l'un de ces précieux flacons enrobés de vermeil qui faisaient la gloire et l'orgueil du nécessaire de toilette de doña Flor.

« Elle l'a oublié lundi dernier ? » dit le capitaine.

La femme de chambre secoua la tête.

« Oh ! que non ! Elle s'en serait préoccupée auparavant. Ce n'est pas lundi, mais seulement ce matin. »

Quel effort dut être celui de Camille pour dissimuler sa stupeur,

tandis qu'Hilda poursuivait :

« Il est vrai qu'elle s'en est allée si tôt. Huit heures à peine ; et arrivée, avec cela, vers les deux heures du matin ! J'étais couchée, bien entendu. Mais je me suis levée dès que j'ai appris que c'était elle. Que ne ferait-on pour des personnes aussi aimables ! N'empêche qu'elle aurait bien dormi davantage quand, sur son ordre, je l'ai réveillée. Il fallait qu'elle soit prête lorsque, sur son ordre aussi, Wilfrid est venu la chercher.

– Wilfrid ?

– Oui, le chauffeur du garage. C'est lui qui l'a conduite à Ilsenburg, lundi dernier, vers la fin de l'après-midi. Vous, vous nous aviez quittés dès le petit matin.

– Je sais ! Je sais ! »

Il eût pu répéter mille fois de plus qu'il savait ! Il aurait eu également mille excuses de ne plus y voir très clair, de se perdre quelque peu parmi toutes ces dates, ces horaires, au milieu des innombrables allées et venues de cette démoniaque et fantastique contredanse ! Il se raidit. Il se maîtrisa. Il avait l'impression que le but était proche. Ce n'était point le moment de se laisser déclarer forclos. Peut-être la gratification que venait de se voir octroyer Hilda dépassait-elle en générosité celle qui avait été octroyée à l'humble fille, le lundi précédent. Mais aussi de quel concours Camille ne lui était-il pas redevable. Se rendant au garage où Wilfrid était tout juste de retour, n'était-ce point elle qui venait de lui révéler le nom de la ville où le chauffeur avait déposé sa cliente ?

Le nom de cette ville, quel était-il ? Dortmund ? Non, grâce au Ciel ! Altenkirchen, tout simplement.

Hébrard, néanmoins, n'avait pu s'empêcher de frémir. Altenkirchen, pourvu qu'elle y fût toujours, à l'heure présente ! Pourvu que Landry, non averti, n'eût point éconduit celle qui désormais n'allait plus être, de plus en plus, qu'une misérable bête traquée ! Si elle n'avait point commis l'orgueilleuse folie d'en repartir, c'était bien à Altenkirchen, pour l'instant du moins, qu'elle serait encore le plus en sûreté.

En venant à tout hasard à Essler, décidé à se rendre le lendemain matin à Ilsenburg, ce n'était point, évidemment, dans cette direction que le capitaine allait maintenant s'engager.

« Merci, Hilda ! Vous ne pouvez deviner toute la reconnaissance que je vous dois !

– Ce serait renverser les rôles, Votre Honneur ! dit-elle. Mais peut-être avez-vous raison, après tout. Ce n'est pas en effet la question d'argent qui prime toujours chez des gens comme nous. Il y a aussi la

considération qu'on veut bien nous témoigner quelquefois. »

Elle conclut, avec une sorte de fierté triste :

« Il est bien rare que nous nous trompions, quand il s'agit de savoir à qui nous avons affaire, voyez-vous ! »

Ils demeuraient tous les deux ainsi, immobiles, au milieu de cette chambre. Le capitaine considérait avec une espèce de déchirante nostalgie ce lit désert. Et puis, soudain, il s'avisa de demander, comme pour conjurer le trouble bizarre qui paraissait sur le point de les envahir, elle et lui : « Et M. Gebrüder, M. Max Gebrüder ? Est-ce que vous en êtes toujours aussi satisfaite ? »

Il venait d'obtenir le résultat qu'il cherchait. Elle souriait.

« M. Gebrüder ? Comme vous avez de la mémoire, Votre Honneur ! murmura-t-elle. Pensez-vous ! Je n'ai pas les moyens de m'adresser à lui aussi souvent que je voudrais. Et pourtant, dans quelques jours, je ne dis pas. Oui, tenez, la semaine prochaine, le 20 août, il va y avoir foire, pas loin d'ici, à Wernigerode.

– Oui ! Et alors ? murmura Camille, frissonnant longuement.

– Eh bien, M. Gebrüder y sera, avec des articles d'un goût toujours en progrès, paraît-il. »

De nouveau, le même silence menaça de régner, que, de nouveau, Camille prit la responsabilité d'interrompre.

« J'ai peur que vous ne soyez sur le point de préparer ma couverture, ma chère enfant. Or, je vais avoir un service à solliciter de vous. À la réflexion, je ne passerai point cette nuit à Essler. Je me vois dans l'obligation de repartir. »

Cette révélation n'eut pas l'air d'autrement la surprendre. On eût dit qu'elle s'y attendait. Sans savoir probablement pourquoi, elle fit un signe de croix :

Il dit encore :

« À l'heure qu'il est, M. Karl dort, certainement. Demain, je vous prierai de régler mes débours, avec la somme que voici. Ayez la bonté de donner le surplus au petit valet qui, lors de mon passage précédent, a pris soin d'épousseter la carrosserie de mon automobile. J'y tiens ! »

Elle l'accompagna silencieusement jusqu'à sa voiture. Il allait démarrer, lorsque, d'une exclamation, elle le retint :

« Mon Dieu ! Pauvre sotte que je suis ! Attendez-moi, voulez-vous, Votre Honneur. Je n'en ai pas pour cinq minutes. »

L'instant d'après, elle était en effet de retour, porteuse d'un petit paquet que, fébrilement, elle lui glissa dans la main.

« Le flacon de la jolie dame ! fit-elle, haletante. J’allais vous laisser repartir sans lui ! Il n’aurait plus manqué que cela ! »

X

Jamais quelqu'un n'avait éprouvé tant de sérénité à jouir de l'existence qu'en ces troubles journées de la deuxième semaine d'août, si cruciales pour lui cependant que le baron Ulrich du Glénic. Et, pourtant, n'importe qui, à part lui, se serait rendu compte de l'espèce de lugubre fièvre avec laquelle on vivait alors à Ilsenburg.

Et qui d'autre que lui également aurait pu ne pas se souvenir que le lundi 20 août s'annonçait comme une date plus délicate, celle où il allait falloir s'acquitter de la dette qui, lors de la mise en liberté d'Ulrich, avait été souscrite au nom de celui-ci par doña Flor ?

La portée exacte de ces engagements, en dehors de lui et de Mme Vasquez, qui était d'ailleurs en mesure de la connaître ? Il eût fallu pouvoir aller fouiller à la fois dans les archives secrètes des services de renseignements soviétiques, ou, pour autant, dans les dossiers personnels du Grand Maître de la Vehme et de ses assesseurs immédiats, chargés par lui de l'affaire en question, les Stuhlherren de Thuringe et de Saxe. Des documents de ce genre ne devaient en tout cas avoir rien de particulièrement flatteurs pour le descendant d'une des plus antiques familles de ces provinces. Mais Ulrich était doué d'une habitude et d'une conviction invétérées. La conviction était que tout s'arrange. L'habitude ? Celle de compter invariablement sur les autres, sur tous les autres, sans en excepter les femmes, bien au contraire. Conviction et habitude étaient si bien ancrées en lui que les absences de plus en plus fréquentes, de moins en moins justifiées de doña Flor et d'Alda ne faisaient qu'accroître sa quiétude. Il posait en principe que lorsque son intérêt à lui était en jeu, ni l'une ni l'autre n'aurait pris la peine de se déranger, si cela n'avait pas été à bon escient.

Il fut tout de même assez surpris, surpris mais nullement inquiet, lorsque le matin du jeudi 16 août, ni Alda ni Flor ne se trouvant comme par un fait exprès à Ilsenburg, quelqu'un s'était présenté au château et avait demandé à être reçu par le baron ; un personnage entre deux âges, de mise fort correcte, et dont Lothaire pas plus que Sulpicie n'étaient parvenus à percer l'identité. Il tenait à savoir si le capitaine du Glénic se rappelait avoir pris rendez-vous avec un ami à lui le lundi 20 août, à Wernigerode, jour de la foire de cette ville.

La superbe du capitaine ne s'en trouva pas troublée un seul instant.

« Oui, il me semble, en effet ! Je vais vérifier dans mes carnets.

C'est avec plaisir que ce jour-là, je pousserai une petite pointe jusqu'à Wernigerode. Si je n'ai rien de mieux à faire, bien entendu… »

Et doña Flor qui n'était pas là ! Doña Flor toute désignée pour lui inspirer la réponse qui eût le mieux correspondu !… Sur qui peut-on compter, ici-bas ?

Il n'avait tout de même pas laissé partir son visiteur sans avoir goûté avec lui à une bouteille de vieux et excellent Malvoisie.

Ce n'était guère après minuit que Camille Hébrard avait pris congé de cette chère auberge de l'Ange. Vers quatre heures, comme il venait de traverser Wetzlar, il avait eu la brutale impression d'une chose qui ne lui était encore jamais arrivée, une sorte de syncope. Il faut songer au nombre de kilomètres qu'il avait couvert depuis la veille, avec deux haltes qui n'avaient point été ce qu'on peut nommer du repos. Bref, il avait dû s'arrêter.

Un petit café, en bordure d'un talus, fréquenté par des ouvriers qui travaillaient de nuit à la voie ferrée, était ouvert, non loin de la gare. On lui avait servi une tasse de café bien chaud, arrosé de rhum.

Il ne se pressait plus d'ailleurs. À quoi bon ? Ou bien doña Flor avait préféré ne point rester à Altenkirchen. Ou bien, elle y était encore…

Elle y était !

Avant de quitter son petit café, que l'on devine, si l'on peut, la besogne à laquelle s'était livré Camille.

D'abord, il avait pris son portefeuille, l'avait ouvert. Il avait relu la lettre qu'il avait emportée la veille avec lui, la lettre de son chef bien-aimé, le commandant de la Première Armée.

Et puis, ayant réclamé une feuille de papier à la servante, une fille à qui il s'était plu à retrouver une ressemblance avec Hilda, il s'était mis à rédiger… Qu'on devine encore quoi ?

Eh bien, le brouillon de la lettre qu'il allait expédier à son général, à son chef pour le remercier, pour lui dire qu'il acceptait avec une totale gratitude son offre, qu'il n'avait plus au monde qu'un désir : apprendre que sa place était retenue sur le grand paquebot qui allait l'emporter vers là-bas.

Mais que l'on ne se méprenne point sur ses intentions définitives ! Ce brouillon, il ne le recopierait, cette lettre, il ne l'expédierait que lorsqu'il estimerait, en toute conscience que rien ne nécessitait plus sa présence là où il se trouvait actuellement, qu'il avait fait de son mieux pour essayer de sauver ce qui était digne de l'être, et que, maintenant, eh bien, tant pis ! Il n'y allait réellement plus de sa faute, dans le cas où il n'aurait pas réussi.

Le jour naissait quand Altenkirchen lui était apparu.

« Est-elle toujours là ? interrogea-t-il, avec un calme qui l'étonna.

– Oui, mon capitaine ! murmura Landry, qui n'avait pas dû beaucoup dormir, lui non plus.

– Où est-elle ?

– J'ai cru devoir l'installer dans la chambre que vous savez, la meilleure de toutes, celle de Mlle du Glénic, enfin. D'ailleurs elle ne s'est pas montrée un seul instant exigeante. C'était un vrai plaisir. Une véritable dame, en un mot. Elle se serait contentée de n'importe quoi. Mais, encore une fois, j'ai cru de mon devoir, tout de même… »

Sur le visage impassible de Camille, le sous-officier, avec anxiété, guettait le moindre signe d'approbation.

« Est-ce que j'ai eu raison, mon capitaine ? »

Hébrard inclina doucement la tête.

« Oui, Landry ! Vous avez eu raison. »

Il dit encore :

« À présent, ne vous occupez plus de moi, voulez-vous ? »

Posément, sans aucune hâte, il se mit en devoir de gravir le grand escalier. Il avait à la main le petit paquet confié par Hilda, quelques heures plus tôt.

Les premières lueurs de l'aube commençaient à éclairer l'immense chambre, le vaste lit où avait déjà reposé l'autre maîtresse du capitaine Ulrich du Glénic. Mme Vasquez ne se réveilla pas tout de suite. Mais, dès qu'elle eut aperçu Camille, elle lui sourit…

Et puis, instantanément, ils furent dans les bras l'un de l'autre.

Il était près de midi quand ils purent commencer à étudier raisonnablement une situation qui exigeait quelque sang-froid. Mme Vasquez, en tout cas, reposée et souriante, avait rarement paru en posséder autant. Et Dieu sait cependant si les révélations que Camille venait de lui communiquer en quelques mots eussent été de nature à bouleverser toute autre femme qu'elle.

« Remettons l'examen de tout cela à l'heure de notre déjeuner, veux-tu ? avait-elle proposé. Point n'est besoin de s'affoler par avance. Bénissons au contraire la chance qui nous réunit tous les deux. Parti depuis hier, je présume que tu dois avoir pas mal de questions de service à régler ici. Commence par t'en débarrasser, après avoir pris un bon bain. Crois-en une amie ! Elle ne dit point cela pour te rendre jaloux, pour tarabuster ton imagination. Mais elle a eu, au cours de son existence, à faire face à pas mal d'aventures délicates. Pour le moment,

je dois reconnaître que celle-ci m'apparaît comme l'une des plus corsées. »

Simultanément, elle défaisait le petit paquet confié par Hilda au capitaine.

« Je l'aurais juré ! Mon flacon ! Quel heureux présage, par exemple ! Je n'en suis pas autrement étonnée, ainsi que tu vois. Je ne sais pas pourquoi j'avais le pressentiment que c'était toi qui me le rapporterais. »

Elle avait dit encore :

« Et avant qu'en ta présence je lui en adresse de nouveaux, fais part de mes remerciements à ce gentil garçon, ton aide de camp. Il ne m'est pas souvent arrivé de rencontrer quelqu'un de plus avisé, ni pourvu de plus de tact que ce M. Landry. Sans lui, sans son insistance, déçue comme je l'ai été par ton absence d'Altenkirchen, je serais sans doute partie tout de suite pour Dortmund, détermination qui, d'après ce que tu viens de m'expliquer, n'aurait peut-être pas été exempte pour moi de certains inconvénients. À présent, laisse-moi ! Va-t'en, je te l'ordonne. J'ai à me refaire une beauté, moi aussi. »

Maintenant, tout en attendant qu'on vînt leur annoncer que leur déjeuner était servi, ils s'entretenaient tous les deux dans le cabinet de travail du capitaine, elle, de plus en plus maîtresse d'elle-même, lui, avec de subits accès d'une fièvre qu'il s'efforçait de son mieux de contenir.

Pour une fois, dans le cornet de cristal du bureau, on pouvait remarquer qu'il n'y avait point d'anémones noires et blanches. En revanche, noirs et blancs, eux aussi, doña Flor avait tenu à confectionner elle-même deux cocktails, deux Alexander, lait, gin, crème de cacao, ainsi qu'on sait.

Lui, Camille, il avait jusqu'alors ignoré que l'avant-veille, jeudi 16 août, elle se trouvait à Magdebourg, en train de dîner avec Ilianov, à l'heure où il avait téléphoné à ce dernier. En revanche, tout informée qu'elle fût de la prochaine rencontre des deux officiers, elle ignorait de son côté qu'ils s'étaient réunis dès le lendemain, à Kassel. Avec douceur, elle caressa la joue de son hôte. « Pauvre ami ! murmura-t-elle. Tu n'auras pas perdu beaucoup de temps depuis hier soir, neuf heures. Permets-moi de te remercier ! »

Elle ajouta, se parlant à elle-même :

« Il est bien agréable de rencontrer parfois quelqu'un qui en vaille la peine. »

À voix haute, elle reprit :

« Je pense que tu n'as pas eu trop de surprise, quand tu auras appris

ma présence chez toi, ici, à Altenkirchen. À Essler, lundi dernier, quand tu m'as quittée, à l'auberge de l'Ange, je t'avais averti que je te rendrais visite. Il est vrai que je t'avais annoncé également que nous nous retrouverions tous les trois à Dortmund, moi, toi, ainsi que notre chère Alda. Mais pouvais-je me méfier de telles malfaçons, de telles lâchetés, de telles sottises ? Remarque que ce n'est pas du tout à Ilianov que j'en veux. Ilianov vaut ce qu'il vaut. Il appartient à cette catégorie d'êtres qui ne mentiront jamais pour l'unique plaisir de mentir, lorsqu'ils n'en voient point l'absolue nécessité. Or, il arrive en l'espèce que cette nécessité ne s'impose plus. Nous ne valons plus la peine que l'on s'occupe de nous, de moi, veux-je dire, non plus que de ce digne baron du Glénic. S'apercevant qu'ils ont misé sur de mauvais chevaux, Ilianov et ses chefs nous laissent nous débrouiller avec la Sainte Vehme. Ah ! que ne donnerais-je pour relever un tel défi ! Mais toi qui, par ailleurs, as eu les confidences d'Alda, informations qui se complètent, tu juges également que la partie est perdue, et qu'il ne me reste, personnellement qu'une ressource, me mettre s'il en est temps encore, à l'abri ? »

Elle se versa un autre Alexander. Ses yeux étincelaient. Jamais elle n'avait été aussi belle.

« Ah ! fit-elle. Que n'ai-je joué la carte de Dortmund ! Mais qui me dit qu'il n'en est pas encore temps ? Là, au moins, ce serait à des hommes véritables, et non à des chiffes et des traîtres que j'aurais affaire !

– Oui ! dit Hébrard. Et aussi au glaive, et aussi à la mentonnière d'osier ! »

Elle demeura, muette, quelques instants, à le regarder, sans aucun tremblement, sans la moindre altération dans les traits.

« Alors, la conclusion de tout cela ? finit-elle par dire.

– La conclusion ? Ne venez-vous pas d'admettre avec moi qu'il n'y en avait qu'une ? Ni en zone américaine, ni en zone britannique, vous ne seriez hors de portée des griffes de la Sainte Vehme. Il n'y a qu'en France, j'en suis persuadé, et vous l'êtes de même également… »

Elle se taisait.

« Oui, poursuivit-il, mais, avant de franchir la frontière, dans des conditions dont je me porte garant, vous venez de m'objecter qu'il vous était indispensable de retourner, ne fût-ce que pour quelques heures, à Ilsenburg.

– Et comment pourrait-il en être autrement ! fit-elle. Vous me faites rire ! Tu me fais rire, sache-le ! Paris, c'est très joli ! Mais je n'ai tout de même pas l'intention d'y chanter dans les rues. Or, ici, à part mon

nécessaire de toilette, complet il est vrai, depuis que j'ai récupéré grâce à toi son flacon manquant… Or, à Ilsenburg, imagine-toi que se trouve à peu près tout ce que je possède, des bijoux notamment, des bijoux qui, sans être ceux de Sarah Vanderbilt ou de Florence Gould…

– Et vous oubliez d'ajouter, dit-il non sans une certaine âpreté, que vous aurez ainsi la joie de le revoir, lui, une fois encore, et de le prier de recevoir vos excuses, pour les quelques désagréments qu'il est en train de vous procurer… »

Il s'arrêta, n'osant point continuer, devant la moue de dégoût qu'elle venait d'avoir.

« Si c'est à M. du Glénic que tu fais allusion, dit-elle, tu te trompes fort à mon endroit, mon enfant ! Apprends que, lorsque je me suis mise à mépriser quelqu'un, c'est pour de bon. »

Et elle acheva, ayant allumé une cigarette :

« Je voudrais bien que notre pauvre Alda pût en dire autant. »

*

Réfléchissait-il, priait-il, quand il était seul ? Aucun des familiers du Grand Maître de la Sainte Vehme, en admettant qu'il en eût existé, n'aurait en tout cas été capable de l'affirmer.

Un certain nombre de choses, toutefois, était indiscutable, dont il y a lieu d'énumérer les exemples.

Rares étaient les fidèles qui étaient admis auprès de l'homme aux cheveux d'argent dans son cabinet de travail, son oratoire. Parfois, quelques Stuhlherren, ses auxiliaires les plus qualifiés, bien peu fréquemment !

Encore moins fréquemment les Freischoffen, la dignité au-dessous dans la hiérarchie.

Et, enfin, pour ainsi dire jamais, les Frohnboten, humbles et redoutables exécuteurs des jugements dont ils ignoraient les attendus. Il eût fallu une affaire d'une exceptionnelle gravité pour que le Chef Suprême crût bon de les faire comparaître devant lui.

Tel fut incontestablement le cas de celle dont le Grand Maître estima nécessaire de s'occuper personnellement, ce soir d'août, vendredi 17.

Journée fertile en événements, s'il en fût ! Il est environ onze heures du soir. Récapitulons ! Alda du Glénic vient de quitter pour Ilsenburg Camille Hébrard, dans l'automobile que conduit M. Gebrüder.

À Magdebourg, le lieutenant Ilianov, en train de dîner avec doña Flor, est appelé au téléphone par ce même capitaine Hébrard.

Au château d'Ilsenburg, sans grand enthousiasme, Ulrich du Glénic s'occupe à réunir quelques-uns de ces documents auxquels a fait allusion son mystérieux visiteur du début de la semaine, qui lui a rappelé en même temps l'intérêt qu'il aurait à se rendre le lundi 20 août, à la foire de Wernigerode.

Acteurs et décors se trouvent ainsi mis en place, il n'y a plus de raison maintenant de différer l'instant où vont être frappés les trois coups.

Seule une lampe voilée d'une gaze bleuâtre éclairait l'oratoire du Grand Maître, plongé dans une obscurité à peu près totale, où la *Mélancolie* de Dürer avait sombré. Onze heures, onze heures donc, sonnèrent au cartel invisible. L'homme aux cheveux d'argent frappa sur un timbre. Dans l'encadrement de l'étroite porte gothique, une mince silhouette se dessina, celle de Manlius, un petit homme bossu, l'appariteur du Grand Maître.

« Ils sont là, n'est-ce pas ?

– Ils sont là, Monseigneur ! dit le petit bossu, s'étant incliné jusqu'à terre.

– Bien ! Fais-les entrer ! »

C'étaient deux espèces de géants, dont la pénombre empêchait de distinguer et les traits et la façon dont ils étaient vêtus. Sitôt entrés, ils se prosternèrent devant le Grand Maître. Celui-ci leur fit signe de se relever.

Successivement, il les désigna du doigt.

« Toi, tu es Strahl, de la *Montagne bleue* ?

– Oui, Monseigneur !

– Et toi, Regen, de la *Vallée rose* ?

– Oui, Monseigneur !

– Si je vous ai fait convoquer tous les deux, c'est pour avoir la certitude que vous connaissez votre emploi du temps de ces jours-ci.

– Nous le connaissons, Monseigneur, dit l'homme de la Vallée rose. Est-ce qu'il plairait à Votre Grandeur que nous le lui récitions, point par point ?

– C'est inutile ! J'ai confiance en vous. Je vous rappelle seulement les deux dates entre lesquelles va se situer votre besogne : samedi 18, et puis lundi 20 août. »

Eux sortis, le petit Manlius effectua une réapparition silencieuse.

« À l'autre, maintenant ! » ordonna le Grand Maître.

Et cette fois, ce fut au tour de M. Gebrüder d'être introduit.

Avec lui, l'entretien fut presque aussi rapide.

« Mes félicitations ! commença par dire l'homme à la chevelure d'argent. Quand je pense que tu étais ici hier matin, et à ce que tu as trouvé le moyen de faire depuis !

– Tout a été exécuté aux heures prescrites, Monseigneur ! dit, avec une nuance d'orgueil, le petit vendeur de bas de soie.

– Uniquement pour la forme, résumons-nous. Hier soir, tu as accompagné Mlle du Glénic chez ce commandant français du *Kreis* d'Altenkirchen, quelqu'un à qui nous n'avons aucun motif d'en vouloir, car il se conduit avec une parfaite humanité vis-à-vis de nos compatriotes. Il est trop bien pour demeurer longtemps ici. Elle, l'infortunée, tu n'as pas cessé, comme il t'était prescrit, de l'entourer de toute la considération dont elle est digne ? Comment lui en voudrais-je d'essayer de sauver son misérable cousin ? Elle sait bien que c'est au-dessus de ses forces. Si toutes les Allemandes étaient comme elle !… Ensuite, vous êtes repartis, elle et toi, pour Ilsenburg, où tu l'as laissée. Tu n'as pas dû dormir beaucoup cette nuit-là, mon brave ami.

– Pas plus que les nuits précédentes, Monseigneur, mais l'accomplissement du devoir ne dispense-t-il pas de sommeil ? dit en souriant le petit commis voyageur. Ce matin, par ailleurs, j'ai rencontré Leurs Excellences les Stuhlherren de Saxe et de Thuringe. Tout est en ordre à Wernigerode pour que le 20 août prochain le capitaine du Glénic y soit reçu avec tous les honneurs qui lui sont dus. »

Simultanément, M. Gebrüder et l'homme à la chevelure d'argent se signèrent.

« Que Dieu l'ait en sa miséricorde ! » murmura le Grand Maître.

Et il ajouta :

« Je suis d'autre part heureux de t'apprendre que le succès soit venu couronner tes efforts pour t'élever au rang de Freischöffe, dans notre hiérarchie. »

« Puisque Landry a la chance de vous plaire, ce sera donc à lui que je me permettrai de confier tout à l'heure la mission de vous conduire à Ilsenburg, et celle de vous en ramener, dit Hébrard. Il connaît la route. Il l'a faite à plusieurs reprises.

– Quand il allait chercher et raccompagner Mlle du Glénic, n'est-ce pas ? »

Le capitaine ne dit mot.

Mme Vasquez eut un regard où il n'y avait pas la moindre nuance

d'ironie.

« Écoutez-moi ! Écoutez-moi bien ! dit-elle. Qu'Alda ne m'aime pas, je le conçois parfaitement, si elle continue à aimer son cousin. Ce n'est vraiment pas ma faute si, avant de la connaître, j'ai été la maîtresse de celui-ci. En ce qui me concerne, moi, c'est autre chose. Alda aurait tort de croire que j'éprouve la moindre animosité à son égard, ni sentimentalement, et j'ajouterais même, au cas où tu aurais fini par t'en douter, dût cela choquer ta pudeur masculine, ni physiquement. Donc, aucune hostilité de ma part. De la reconnaissance même, au contraire. Je n'ignore point qu'en venant te voir ici avant-hier, pour te mettre au courant des intentions plutôt homicides de la Sainte Vehme, c'était uniquement au salut de son cousin qu'elle songeait. Mais qu'importe ! Qu'elle l'ait voulu oui ou non, je n'en aurai pas moins profité de son avertissement, et c'est ma vie, à moi aussi, toi aidant, qu'elle aura tout de même contribué à sauver. »

Le capitaine Hébrard, par la même occasion, hérita d'un sourire qui n'était pas dénué de malice.

« Or, comme par ailleurs, poursuivit doña Flor, j'ignore ce que c'est que la jalousie, et que, s'il m'arrive parfois de faire un vœu, ce serait que vous finissiez par trouver l'un auprès de l'autre ce bonheur que vous méritez tellement tous les deux… Quoi, tu n'as pas l'air plus que cela heureux ni convaincu de la sincérité de ce que je dis ? Les hommes sont, véritablement, des créatures impossibles ! Je sais en tout cas que si ton service t'avait permis d'aller toi-même à Ilsenburg, tu n'aurais laissé ce soin à personne. De tout mon cœur, de toute façon, je te remercie.

– Alors, vous êtes contente d'avoir Landry pour chauffeur ? dit Camille, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

– Faut-il te répéter que j'en suis enchantée, encore une fois ? Ce garçon m'inspire autant de confiance que de sympathie. Et comme je ne suis pas snob pour deux sous, je te demanderai, le déjeuner terminé, de le convier à boire un verre d'armagnac. Je vois que tu en as là d'excellent. À Madrid et à Vienne, c'était toujours ainsi. J'exigeais au moins une fois par semaine que mon mari invitât à venir prendre le café avec nous les agents de la police préposés à la garde de la Légation. »

D'accord avec le sous-officier, il fut convenu que l'on ne dînerait pas ce soir-là plus tard que huit heures. On prendrait la route vers neuf heures, la nuit une fois tout à fait tombée, Landry ayant horreur de conduire entre chien et loup.

Combien – est grande la versatilité humaine ! Camille pouvait-il avoir oublié que, ce matin même, dans le petit café proche de la gare

de Wetzlar, il avait eu l'étrange idée de réclamer une feuille de papier pour y ébaucher le brouillon de la lettre, la lettre par laquelle il allait solliciter sa mutation. Cette lettre, il savait que le jour n'était plus éloigné où il se mettrait lui-même en demeure de l'écrire. Mais en attendant !… Mais en attendant !… Le corps d'Alda ! Le corps de Flor ! Comment leur pensée, leur évocation ne l'eussent-elles point contraint, le plus longtemps possible, de retarder ce morne moment ?

« Tu peux monter avec moi dans ma chambre, tu sais ! Tu ne me gênes pas. »

Elle lui avait dit cela une heure avant le dîner. Ce fut sans se faire prier qu'il obéit. Seul avec elle, il en profita, une dernière fois, pour l'étreindre.

Elle, elle jetait un coup d'œil sur sa petite valise, sur le nécessaire de lézard vert où le flacon enrobé de vermeil, rapporté d'Essler par Camille, était allé rejoindre ses frères.

« Inutile de m'encombrer de tout cela, murmura-t-elle, puisque je ne vais pas rester plus de deux heures là-bas ! »

En riant, elle ajouta :

« Dire qu'il y a plus de quarante-huit heures que j'en suis partie ! Ils doivent tous se demander ce que j'ai pu devenir. En attendant, il est bien agréable de n'avoir de comptes à rendre à personne, dans la vie. Ilsenburg ! Si je t'avouais que c'est un endroit qui ne m'a pas déplu du tout ! Quand je pense qu'il y a à peine deux semaines que j'y suis arrivée ! Il aurait fallu y vivre dans des circonstances plus paisibles. L'idée ne t'amuserait-il pas d'y revenir y faire un tour avec moi, toutes ces imbécillités une fois liquidées ? »

Elle rit de nouveau, d'un rire où il y avait néanmoins comme une fêlure.

Durant le repas, ils parlèrent peu, mais de choses précises. Ils avaient calculé qu'elle pouvait être de retour le lendemain à midi.

« Ce sera surtout fatigant pour Landry, dit-elle. Moi, je dors quand je veux, n'importe où. C'est bien ce que je me propose, à l'aller, au lieu de contempler le paysage sous la lune. Et aussi au retour. Mais lui, il ne peut compter sur plus de deux ou trois heures de sommeil.

– Il vous a déjà expliqué que cela ne le gênait pas ; qu'il comptait bien d'ailleurs se rattraper ici.

– Et ta voiture ? demanda-t-elle. Je ne la connais pas. Je n'ai pas des tonnes de marchandises à ramener de là-bas. Mais tout de même !… Son coffre arrière est-il assez vaste ?

– Je crois que vous n'avez pas d'inquiétude à avoir de ce côté. »

Elle réfléchissait.

« C'est égal, qu'est-ce que je vais pouvoir raconter à ces gens-là, quand ils vont me voir déménager de la sorte ?

– Ne vous ai-je point entendu dire tout à l'heure qu'il était bien agréable de n'avoir de comptes à rendre à personne ?

– À personne, en effet ! dit-elle, redressant la tête. Et surtout pas à M. le baron du Glénic, crois-m'en ! »

Il l'obligea à s'emmitoufler dans son manteau. C'était une nuit étoilée, d'une tendre et exquise tiédeur.

« N'empêche, dit-il, qu'au seuil du Harz, vous verrez comme la température fraîchira. Quant à vous, Landry, vous avez tendance à appuyer un peu trop sur le champignon. Conservez une allure convenable. »

Flor et lui une fois encore s'embrassèrent… Et l'automobile s'en alla !

Flor ne dormait pas encore. C'était comme une sorte d'ivresse délicieuse. Elle bénissait les événements qui, sans qu'elle eût le moindre reproche à se faire, la débarrassaient d'un poids mort, d'un indigne amant. Dans trois jours, elle serait à Paris, avec des chances nouvelles. Où s'installerait-elle d'abord ? À l'hôtel Crillon ? À l'hôtel Bristol ?…

Soudain, elle fut réveillée, presque en sursaut. L'automobile était arrêtée. Landry en était descendu. Il se tenait debout, près de la portière, en face d'un magasin dont la vitrine était encore éclairée.

« Madame, excusez-moi ! C'est ma faute ! Dans cette boutique, on vend du tabac. Or, je viens de constater que ma provision de cigarettes était épuisée. Si vous voulez bien me le permettre, tout juste le temps d'entrer et de sortir.

– Mais voyons, Landry ! Allez, je vous en prie ! »

Il avait tenu parole. Pas même trois minutes ! Deux, tout au plus ! La voiture était déjà repartie.

« Eh bien, mes compliments ! Vous ne vous êtes pas éternisé ! » eut encore la force de murmurer doña Flor.

Crillon ! Bristol ! Bristol ! Crillon !

Un cahot brutal, qui la réveilla !

« Landry, un peu moins vite, voulez-vous ? Mais qu'est-ce que c'est ? Mais qu'est-ce qu'il y a ? Mon Dieu ! Mon Dieu !… »

Un abominable frisson venait de la secouer tout entière. Ce n'était plus Landry, mais une espèce de géant hirsute qu'elle venait

d’apercevoir, rivé au volant.

XI

En dépit d'une enfance au cours de laquelle les soins ne lui avaient guère été prodigués, Mlle du Glénic ne se souvenait pas d'avoir été malade. La fatalité voulut qu'il en fût autrement, tout à coup.

M. Gebrüder lui-même, pourvu certes de beaucoup de qualités, mais qui n'avait jamais passé pour un attentionné ni un tendre, en la déposant, elle et son frêle bagage, devant la grande porte du château d'Ilsenburg, n'avait pu s'empêcher de murmurer, en s'apercevant qu'elle était livide, que ses dents claquaient :

« Vous n'êtes pas bien, mademoiselle Alda ! Moi, je sais ce que je ferais, à votre place…

– Eh quoi, mon Dieu ?

– J'irais immédiatement me coucher. »

Elle avait eu un rire qui s'était transformé en une assez vilaine quinte de toux.

« Exactement le conseil qu'il ne fallait pas me donner, monsieur Gebrüder, et que vous ne suivriez pas plus que moi, n'est-il pas vrai ? Surtout aujourd'hui ! »

Il avait eu un geste évasif, tout en la saluant avec respect, mais sans descendre de son automobile, qui était aussitôt repartie, vers quelle destinée, vers quel but ? Mlle du Glénic n'en avait que trop l'affreux soupçon, ce vendredi 17 août s'annonçant comme devant être l'une de ces redoutables journées durant lesquelles quelqu'un tel que M. Gebrüder n'avait pas le droit de perdre le plus petit instant.

Quant à elle, malgré sa belle assurance, une heure plus tard elle ne s'en trouvait pas moins dans son lit.

Tandis que Sulpicie et Brigitte la déshabillaient presque de force, elle s'était tout de même acharnée à leur poser des questions. Comment aurait-elle oublié qu'elle avait quitté le château depuis le 13 août, depuis quatre jours ? Il y avait des années qu'elle n'en était restée absente si longtemps. Durant ces quatre journées, évidemment, elle n'était point demeurée inactive. Le 14 août, Altenkirchen. Le 15, Dortmund. Le 16, de nouveau Altenkirchen. Et, aujourd'hui, Ilsenburg, avec l'obligation de s'aliter, alors que jamais elle n'aurait eu davantage besoin d'être sur la brèche. Pendant ces quatre jours, elle n'avait point cessé de frémir en songeant : qu'est-ce qu'il peut bien se passer au

château ?

« M. le baron ?

– Il n'est pas là, mademoiselle ! À la pêche, peut-être ! Ou bien dans une des métairies.

– Et elle ? Mme Vasquez, veux-je dire ?

– Elle n'est pas là, elle non plus. Elle est partie avant-hier soir.

– Avez-vous idée où elle peut être ? Qui sait, avec M. le baron ?

– Nous en serions fort étonnées, mademoiselle. M. le baron n'est pas sorti tout d'hier, qui est le jour où il a reçu sa visite.

– Une visite ! La visite de qui ? »

Sulpicie joignit les mains.

« Mademoiselle, mademoiselle, croyez-vous qu'il y ait du bon sens à se préoccuper de tout cela, avec près de quarante degrés de fièvre ? Soyez raisonnable ! Que mademoiselle me laisse bien gentiment la border.

– La visite de qui, je te le demande ? Tu t'obstines à ne pas vouloir me répondre ? À ton aise ! Eh bien, alors, envoie-moi Lothaire. Et si, dans cinq minutes, il n'est pas là, voilà ce que vous allez y avoir gagné. Je me lèverai, tu m'entends bien, et j'irai moi-même, et je me charge de le trouver. »

Persuadée qu'elle ferait ce qu'elle disait, Sulpicie laissa Brigitte au chevet de la malade, et s'en fut à la recherche de son mari.

Quand ils furent tous deux dans la chambre de Mlle du Glénic, Lothaire put constater que, pour l'instant du moins, il n'avait pas à redouter un interrogatoire auquel il n'aurait trop su que répondre…

Alda délirait.

Durant toute cette journée du 17 août, il en fut ainsi, avec, de temps à autre, des intervalles de lucidité durant lesquels les malheureux qui l'assistaient furent en proie aux pires supplices. Elle se répandait en questions auxquelles ils étaient incapables de lui fournir la moindre explication. Et puis, les divagations recommençaient, qui terrorisaient Sulpicie et Lothaire, car comment eussent-ils été en mesure de jurer que ce n'était point, en fin de compte, cette démente qui voyait clair, qui était la plus proche de la vérité ?

Il y avait surtout ce visiteur mystérieux, venu la veille au château. Il était certain qu'à partir de ce moment-là, Ulrich n'avait plus été le même homme. Ne cessant point de s'enquérir des nouvelles qui pouvaient parvenir au sujet de l'absence de doña Flor, il avait passé toute la fin de cette journée claquemuré dans la bibliothèque, un

endroit où il mettait d'ordinaire si peu les pieds qu'il n'y avait même pas d'encre, et qu'il avait été obligé d'en faire porter un flacon.

« Et doña Flor ? Sait-on quelque chose ?

– Rien encore, monsieur le baron !

– Depuis le temps qu'elle a quitté le château ! Et vous avez tous l'air, ici, de considérer cela comme naturel ! »

Avec une angoisse qui lui était de moins en moins facile à cacher, il se replongeait dans son étrange besogne. S'aidant d'almanachs où étaient consignés les noms des vieilles familles et des notabilités de la région, il s'occupait à en dresser des listes, accompagnées de hâtives annotations marginales. Toute une suite de feuillets qu'il dissimulait précipitamment, chaque fois que Lothaire – on eût été intrigué à moins – tentait une timide apparition.

Ces notes, ces furtifs et puérils rapports sur les antécédents et les tendances politiques des personnalités en vue des provinces de Thuringe et de Saxe, l'excuse du pauvre misérable, peut-être, c'était qu'au fond il avait espéré n'être jamais mis en demeure de les rédiger. Les services secrets du lieutenant Ilianov n'avaient pas été longs, ainsi qu'on l'a vu, à prévoir le total manque d'intérêt qu'elles offraient. Oui, mais en revanche ? Eh bien, en revanche, qu'elles vinssent à tomber, ces notes-là, entre les mains des affiliés de l'anémone blanche et noire, on pouvait poser en principe que l'une des plus belles croix de fer obtenue sur le front oriental ne prolongerait guère les jours de l'authentique, de l'incontestable héros à qui elle avait été décernée.

En deux jours, c'était la troisième fois que le médecin revenait, un brave homme que le souci des bonnes relations à conserver, à peu près jamais en tout cas la maladie, amenait de temps en temps en visite au château.

Ulrich, à deux reprises, l'avait accompagné jusqu'au seuil de la chambre de sa cousine.

« Je vous reverrai après. Je vous laisse seul avec elle. J'estime que c'est préférable.

– C'est aussi mon avis, monsieur le baron. »

Une seule fois, il s'était trouvé là, quand le docteur était reparti.

« Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez ? »

L'autre avait hoché la tête sans répondre.

« Enfin, ce n'est tout de même pas très grave ?

– Il y a cependant des symptômes inquiétants, qui font craindre une sorte de transport au cerveau. Des mots sans suite, par exemple, mêlés à votre nom, et qu'elle prononce sans arrêt : « Glaive ! Collier ! »

Glaive, collier ? Avez-vous une idée de ce que cela peut signifier ?

– Pas la moindre ! avait répondu le capitaine, qui, d'ailleurs, en cette minute, songeait visiblement à autre chose.

– Je pense, en tout cas, reprit le docteur, qu'il va lui falloir du repos, beaucoup de repos. »

Là-dessus, il avait rédigé une ordonnance dans laquelle, outre la prescription de quelques remèdes anodins, il déclarait indispensable que la malade fût soustraite à toute espèce d'émotions.

« Et, avec cela, le moins de visites possible ! »

Ulrich, qui avait l'air de plus en plus en dehors de la conversation, n'en avait pas moins opiné avec chaleur.

« C'est également mon sentiment, docteur. Et je suis prêt à donner l'exemple, à ne voir Alda que lorsque vous m'en accorderez l'autorisation. »

C'était le dimanche 19 août, vers les quatre heures de l'après-midi. Dans la cour du château, une automobile conduite par un chauffeur inconnu attendait le capitaine du Glénic.

Avant d'y monter, Ulrich appela Lothaire, avec lequel il eut un instant d'entretien.

« Et Mme Vasquez ? Toujours rien ?

– Toujours rien, Votre Honneur !

– C'est invraisemblable ! Depuis quatre jours ! Lothaire, écoute-moi, je t'en supplie.

– Je vous écoute, monsieur le baron.

– Ceci pour toi seul, uniquement, tu m'entends ! Si elle passait au château, en fin de journée, ou si tu avais un moyen quelconque de communiquer avec elle, qu'elle sache que dès ce soir, je serai à Wernigerode, que je n'en bougerai plus, en prévision de la foire de demain lundi.

– C'est compris, Votre Honneur ! »

Dimanche donc, 19 août ! Environ quatre heures de l'après-midi !

À partir de cette minute-là, personne, à Ilsenburg, ne devait plus revoir, en vie du moins, le capitaine du Glénic.

Le même jour, au début de la matinée, à Altenkirchen, le capitaine Hébrard était en train de travailler dans son bureau. Il avait pas mal de temps perdu à regagner. Aussi s'était-il levé plus tôt que d'habitude. Le dimanche, on a la chance d'être à peu près seul, donc plus libre pour organiser sa tâche.

Soudain, il sursauta. La porte de son cabinet venait de s'ouvrir. Landry était rentré ; un Landry qui n'avait pas même frappé.

« Eh bien, mon garçon ?… Comment, vous, déjà ! Mais quelle heure est-il donc ? Pas encore midi, tout de même ! »

Brusquement, il s'était levé. Repoussant son siège, il avait marché vers le sergent. Ni plus ni moins que quelqu'un d'ivre, celui-ci titubait. Camille venait de s'en apercevoir avec stupeur.

« Voyons ! Que s'est-il passé ?

– Mon capitaine, c'est ma faute ! Uniquement ma faute.

– Mais qu'y a-t-il ? Je vous en supplie.

– Mon capitaine !… »

Incapable d'en dire davantage, Landry s'était mis à sangloter.

Hébrard le contraignit à s'asseoir.

« Du calme, je vous prie, avant tout. Ne sachant rien, si vous vous imaginez que je ne suis pas autant que vous dans l'angoisse. Tâchons d'y voir clair ! À quelle heure, où tout cela s'est-il passé ? Allons ! Voyons ! Une cigarette ?

– Ah ! pour cela non, mon capitaine ! » fit le pauvre diable, repoussant cette offre avec horreur.

Quelques instants plus tard, Camille était au courant des événements de la nuit précédente, c'est-à-dire de peu de choses, hélas ! Il y en avait une qui était certaine, en tout cas. Ni lui, ni doña Flor, à Magdebourg, à Essler, à Altenkirchen, n'avaient cessé d'être en butte à une surveillance de tous les instants.

« Alors, vers quelle heure ?

– Vers dix heures du soir, mon capitaine ! Quand j'ai commis la folie que tout le reste de ma vie ne suffira pas à expier : compléter ma provision de cigarettes.

– Et le nom de la petite ville ?

– Je ne sais plus. Dillenburg ? Herborn, peut-être ? En zone américaine, en tout cas. Sans rien comprendre d'abord à mes explications, ils ont fini par m'aider à revenir ici, après avoir failli commencer par me passer à tabac.

– Bien ! Et les gens qui se sont emparés de l'automobile ?

– Ah ! De ceux-là, je n'ai pas la moindre idée ! Que le bon Dieu me les fasse seulement un jour rencontrer ! Toujours est-il que, comme débrouillards, on ne fait pas mieux ! Mais elle ? Mais elle ? Mais elle ? Dites-moi qu'elle ne court pas de danger sérieux, mon capitaine ! Autrement, je vous jure que je serais capable…

– Laissez-moi, Landry, en attendant ! Reposez-vous ! Vous en avez besoin. Et songez que, moi aussi, je peux avoir besoin de vous, très vite, très vite, très vite !… »

Seul, il dut se mettre à réfléchir un certain nombre d'instants. Ce n'étaient jamais des problèmes très simples qui se posaient à lui, tous ces jours-ci. Assez rapidement, son choix fut fait. Assez rapidement aussi, il obtint la communication téléphonique avec la ville qu'il avait demandée : Magdebourg.

« Allô ! Allô ! Qui voulez-vous ? fit une voix à la fois douce et rauque.

– Le lieutenant Ilianov, s'il vous plaît ! De la part du capitaine Hébrard, Camille Hébrard, d'Altenkirchen.

– Je présente mes hommages à Son Excellence, mon capitaine, dit la voix, celle du brosseur du lieutenant Ilianov, la voix d'un personnage de *Guerre et Paix,* ou des *Âmes mortes.* Son Excellence le camarade lieutenant assiste à l'heure actuelle à l'office religieux. C'est aujourd'hui l'anniversaire du camarade Ivan le Terrible.

– Je m'excuse, dit Camille, qui ne se sentait plus la force de s'étonner de rien. Si Son Excellence le lieutenant Ilianov consent à me rappeler, il a mon numéro de téléphone. Ayez la bonté de lui signaler que c'est urgent, et que je ne bougerai pas de la journée. »

*

On aurait tort de ne point mentionner qu'au cours de cette journée, abandonnant là le pitoyable Landry, Camille n'eût pas eu l'envie, à plusieurs reprises, de filer droit soit vers Dortmund, soit vers Ilsenburg, dans une automobile quelconque, la sienne n'étant pas encore rentrée au bercail.

Par deux fois, il téléphona à Magdebourg. À chaque tentative, il lui fut répondu que le lieutenant Ilianov n'avait toujours pas regagné son logis.

Il ne dîna point. Sans nouvelles d'Alda, sans nouvelles de Flor, il ne savait point à laquelle des deux devait aller le plus sa pensée. À la seconde, sans doute, à cause de l'épouvante du péril auquel elle était exposée.

Vers dix heures du soir, enfin, alors qu'il commençait à désespérer, et qu'il était sur le point de foncer au hasard, à travers la nuit, la sonnerie du téléphone retentit.

Plus lointaine, plus alanguie que jamais, c'était la voix du lieutenant Ilianov.

« Cher capitaine, quelle honte pour moi de vous avoir fait attendre de la sorte. Mais, aujourd'hui, Nikita, mon ordonnance a dû vous le dire, c'était vraiment pour nous la célébration d'un anniversaire sacré.

– Je sais, je sais ! fit Hébrard, non sans quelque impatience. Et je ne peux que vous adresser mes félicitations pour la chance qu'est la vôtre. Quelle infortune pour un pays comme nous d'être aussi résolument athée !

– Chaque régime a ses inconséquences, mon capitaine ! proféra la voix de plus en plus suave d'Ilianov. Mais j'imagine que si vous avez cherché si souvent à me joindre, ce n'était point pour échanger uniquement des considérations de ce genre.

– Vous pouvez en être certain. Écoutez-moi donc ! »

En quelques mots, il lui fit le récit des événements de la nuit. Au fur et à mesure qu'il parlait, il avait l'impression qu'il ne soulevait point une surprise exagérée chez son interlocuteur.

« Écoutez-moi donc, à votre tour ! finit par dire Ilianov. Avant-hier, vendredi 17 août, quand j'ai eu la joie de dîner avec vous à Kassel, je crois ne pas vous avoir caché que nous avions cessé de nous intéresser désormais à deux de nos clients, les laissant se débrouiller avec les menaces, trop réelles, hélas ! qui sont actuellement suspendues sur leurs têtes. Vous avez eu raison, néanmoins, de m'apprendre l'attentat de la nuit dernière. Dans l'affaire de Westerburg, où j'ai eu la bonne fortune de vous connaître, vous avez pu constater que nous avons tout de même l'habitude de nous tenir au courant des accidents de parcours dont peuvent être victimes les gens que nous employons, ou que nous avons employés. Or, le dénouement Westerburg a eu lieu en zone française. J'ai tenu, là-bas, à être présent de ma personne, néanmoins. Si un autre dénouement qui me paraît imminent doit avoir lieu à Wernigerode, c'est-à-dire chez nous, en zone russe, nous avons encore moins le droit de ne pas nous en préoccuper, sous peine de perdre la face, je le répète, aux yeux des populations locales. C'est pourquoi…

– C'est pourquoi ?

– Puisque, comme je le constate, la chose a l'air de continuer à vous intéresser vous-même, il me semble que je pourrais vous proposer… Voyons, quelle heure est-il ?

– Dix heures un quart.

– Admirable ! Voulez-vous donc que nous nous retrouvions, demain matin, vers six heures, pas plus tard, à Wernigerode, hôtel du Loup-Noir ? Je ne dormirai pas beaucoup, d'ici là. Vous, moins encore, il est vrai ! Acceptez-vous ?

– Parbleu ! » avait répondu Hébrard, habitué depuis pas mal de

jours déjà à des rendez-vous aussi hâtifs, aussi insolites, et qui ne pouvait se douter que celui-ci serait le dernier.

« Entendu, donc ! Demain matin, six heures, hôtel du Loup-Noir. À partir de Göttingen, les routes risquent d'être quelque peu encombrées, car n'oubliez pas que c'est jour de foire, à Wernigerode. Et si, d'ici là, vous découvrez façon meilleure ou plus expéditive de procéder, soyez persuadé que je n'en ferai aucune question d'amour-propre. »

L'hôtel du Loup-Noir, à Wernigerode, où Camille et Ilianov devaient donc se rencontrer le lundi 20 août, à six heures du matin, était également celui qui avait été indiqué à Ulrich du Glénic par son visiteur du jeudi précédent. Mais le rendez-vous qui concernait le cousin d'Alda n'était, lui, que pour midi. Ulrich n'en avait pas moins décidé de venir dès le dimanche soir s'installer au Loup-Noir, dans l'espoir de voir doña Flor l'y retrouver. C'était le sens des instructions qu'en quittant Ilsenburg il avait laissées à Lothaire. Après avoir différé si longtemps l'échéance de la dette souscrite par lui, pour prix de sa libération, il n'avait plus maintenant qu'une hâte : en être débarrassé n'importe comment, le plus tôt possible. Oui, mais avant le rendez-vous du lendemain, il aurait souhaité avoir le temps de s'en entretenir avec Mme Vasquez. Les notes à la rédaction desquelles, depuis trois jours, il avait travaillé de son mieux, comme il eût désiré les lui soumettre, au préalable ! Il était incroyable qu'en pareil moment elle ne fût pas là !

« Monsieur le capitaine baron du Glénic ! »

Quelqu'un s'inclinait très bas devant lui : M. Ulbricht, propriétaire de l'hôtel du Loup-Noir, petit homme grassouillet et rubicond, encore plus épris de bonnes manières que M. Karl, son collègue d'Essler.

« Oui, mon brave ! Vous saviez déjà ?… »

L'hôtelier mit un doigt sur ses lèvres purpurines.

« Si monsieur le baron veut avoir la bonté de me suivre. Sa chambre l'attend. Elle a été retenue. Bonne précaution étant donné l'affluence. Ce soir, il n'y aura plus un seul lit disponible dans la ville. C'est la foire la plus courue de la province. Il n'est pas exagéré d'affirmer que tout le Harz sera demain à Wernigerode.

– Parfait ! Mais est-ce qu'une dame ne m'a pas déjà demandé ?

– Non, Votre Honneur ! Pas que je sache ! »

Ulrich avait espéré un instant que c'était par doña Flor que sa chambre avait été arrêtée, dans un endroit où, le matin, il n'était pourtant point encore lui-même certain de coucher le soir. Mais résolu de plus en plus à ne pas s'encombrer la cervelle de problèmes inutiles, il suivit tout simplement M. Ulbricht.

« Flor, songea-t-il, m'a assez de fois répété que les gens avec qui elle me mettait en rapport étaient dignes de toute ma confiance ! Je ne vois pas pourquoi… »

Décidé, de son côté, à être digne de la leur, sitôt installé chez lui, comme il n'était pas encore sept heures, il prit le parti de jeter un dernier coup d'œil sur les documents enfermés dans son sac de voyage. Il les retira de l'épaisse enveloppe qui les contenait. Avait-il été à la hauteur de sa tâche ? Il haussa les épaules. Il eût été vraiment risible que d'aussi piètres scrupules s'emparassent de quelqu'un comme lui ! Très vite il fut fatigué d'une aussi fastidieuse besogne. Dorée par un admirable crépuscule, sa fenêtre, grande ouverte, faisait face au Brocken, tout empourpré de lueurs fauves. Il vint s'y accouder.

Il n'avait aucune raison de ne pas être en paix avec lui-même. Oui, sans doute, l'état d'Alda !… Mais le capitaine baron du Glénic n'était tout de même pas une brute. Le fidèle Lothaire savait où il était. Au cas où il y aurait eu une aggravation par trop sérieuse dans l'état de sa cousine, ordre était donné de trouver un moyen quelconque de l'en avertir. En attendant, eh bien, en attendant, il avait, une fois par hasard, le droit d'être tranquille, lui aussi.

D'être tranquille, et aussi de profiter du décor qui lui était offert présentement. Pas aussi somptueux que celui d'Ilsenburg, peut-être ! La rivière Bode ne valait point la rivière Ilse, évidemment ! Mais, filles l'une et l'autre du Brocken, elles se complétaient toutes les deux, et de quelle harmonieuse façon !

Wernigerode ! Wernigerode ! « C'est, écrivait il y a près de cent ans, l'ingénieur Adolphe Carnot, la cité à l'hôtel de ville du XVIe siècle, dominant la sauvage vallée de la Bode, d'où part l'escalier de onze cents marches qui conduit à l'*Hexen-tanz-platz,* ou *place de la Danse des Sorcières.* » Que d'anémones blanches et noires à cueillir encore en ce lieu ! Wernigerode ! Son hôtel du Loup-Noir s'élève au milieu du plus romanesque des bois de sapins. Quel paysage passionnant pour doña Flor ! Pourquoi, mon Dieu, n'était-elle point là pour l'admirer avec Ulrich, en ce moment ?

« Cette dame ne va pas manquer d'arriver d'une minute à l'autre ! avait dit le réconfortant M. Ulbricht à Ulrich, qui venait de descendre. En attendant de vous mettre à table, veuillez accepter un petit verre de cette mirabelle. Elle date du règne du grand empereur Guillaume Ier. »

Et Son Honneur, le capitaine baron du Glénic, avait accepté.

Une salle à manger bondée, évidemment. Tout le Harz des affaires se pressait là, mais des affaires importantes. Certes, celles d'un pauvre petit vendeur de bas de soie comme M. Gebrüder ne lui eussent point donné la possibilité de s'y trouver. Maîtres de forges, courtiers en

céréales, gros distillateurs de la région, personnages, il fallait l'avouer, d'une distinction parfois assez relative, tels, par exemple, à trois tables de celle d'Ulrich, ces deux énormes compères qui s'empiffraient avec une conscience qui leur permettait de ne faire grâce à rien de ce qui figurait au menu.

Quant à M. du Glénic, il y avait longtemps qu'il ne s'était senti âme aussi sereine. Il ne se voyait que des motifs de satisfaction. À y réfléchir, que lui manquait-il ? Il était aimé, il le savait, et aimé par deux des plus belles créatures de la terre. Par Alda, d'abord, dont les défauts, soyons équitable, étaient compensés par le dévouement éperdu qu'elle lui vouait. Et puis aussi par cette Flor qu'il aimait, lui, de tout son cœur, de toute sa chair. À vrai dire, cet amour-là, le lui rendait-elle à ce point ? C'eût été trop beau ! Flor, doña Flor ! Mais, enfin, où pouvait-elle être, à cette heure-ci ?

« Elle ne peut plus tarder, Votre Honneur. Il faut compter avec les routes, qui sont toutes, ce soir, si encombrées ! Après son café, Votre Honneur consentira bien à prendre un autre verre de mirabelle ?

– Bien volontiers, cher monsieur Ulbricht. Mais, ensuite, ayant demain une journée très chargée, j'aime autant vous en avertir, j'irai me coucher. Et lorsque la dame dont je vous ai laissé le nom…

– Les ordres sont donnés pour que vous soyez aussitôt prévenu, Votre Honneur. »

Ulrich s'était endormi presque aussitôt, sans avoir éprouvé la moindre envie de jeter un coup d'œil sur ses notes.

Il était minuit, très exactement, quand il fut tiré de son sommeil par une assez désagréable impression. Il venait de lui sembler qu'il y avait du monde dans sa chambre.

Il y en avait, effectivement.

Quatre personnes, qu'il put compter, toutes les lampes étant allumées ! Il en identifia trois. D'abord, toujours aussi compassé et correct, son visiteur du jeudi précédent. Puis, plus gigantesques et monstrueux que jamais, ses deux voisins de tout à l'heure, dans la salle à manger. Restait un petit homme d'aspect souffreteux, que M. du Glénic avait certainement déjà entrevu, mais sur le visage duquel il ne réussissait pas à mettre un nom.

« Mes papiers ! » s'exclama-t-il soudain.

Le petit homme avait effectivement à la main l'enveloppe dans laquelle se trouvaient enfermées les fameuses notes.

« Inutile de vous faire davantage du souci à leur sujet, Votre Honneur ! dit-il avec beaucoup de calme. Ces estimables documents étaient déjà en notre possession, tandis que vous étiez en train de

savourer le bon dîner de l’hôtel du Loup-Noir. »

M. Gebrüder, on le voit, avait tenu sa promesse à la lettre. Depuis son dernier entretien avec le Grand Maître de la Vehme, c’était uniquement à l’« officier d’Ilsenburg » qu’il avait consacré son activité.

Un curieux instant s’écoula.

« Mon capitaine, dit l’un des géants, voulez-vous avoir la bonté de vous habiller sur-le-champ ! »

Ulrich sourit.

« J’ai une habitude, cher monsieur, celle de faire généralement ce qui me plaît, répondit-il avec une désinvolture parfaite, celle qui lui avait conquis tant de cœurs, outre ceux de doña Flor et d’Alda.

– Alors, tant pis !

– Tant pis pour qui ?

– Pour vous et pour nous ! Vous allez en effet nous contraindre à vous mettre en état de nous suivre dans la promenade que nous sommes obligés de vous convier à faire avec nous en forêt. »

Une demi-heure plus tard, environ, ils atteignaient tous les cinq l’orée du bois de sapins au milieu duquel s’élevait l’hôtel du Loup-Noir. Il régnait au-dessus de tout cela une lugubre lune blanchâtre.

« Mon Dieu ! » balbutia soudain M. du Glénic.

Son front venait de heurter quelque chose, quelque chose qu’il commença par repousser avec horreur, et dont ensuite il se saisit. Un pied, puis l’autre ! Les pieds d’une forme suspendue à l’un des arbres, et qui se balançait dans le vide.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! » répéta-t-il.

Deux pieds, oui ! Les pieds menus, les pieds adorables, chaussés de souliers turquoise et argent, de doña Flor !…

XII

Il pouvait être deux heures du matin. M. Ulbricht était encore loin d'envisager le moment où il pourrait prendre quelque repos. Il vit venir à lui deux de ses clients, les deux énormes compagnons qui avaient dîné chez lui la veille.

« Patron, interrogea l'un d'eux, sans se soucier d'autres préliminaires, le bois de sapins qui entoure votre hôtel vous appartient également, n'est-ce pas ?

– Mais oui, messieurs ! De père en fils !

– Eh bien, vous n'auriez pas tort d'aller y faire un petit tour. C'est ce qui vient de nous arriver. Or, devinez ce que nous avons découvert, à la corne nord, juste à l'endroit qui domine la Bode ?

– Et quoi donc, je vous prie ?

– Deux cadavres, sauf votre respect. Un homme et une femme, étendus côte à côte, à même le sol.

– Deux cadavres ! Vous me faites frémir !

– Nous avons jugé bon de venir vous en informer. D'autant plus que…

– D'autant plus ? eut tout juste la force de répéter le pauvre M. Ulbricht, dont les dents claquaient.

– L'un de ces deux corps nous a bien paru être celui du gentilhomme si distingué qui a dîné ici, hier soir, pas bien loin de nous, et à qui vous avez, à plusieurs reprises, adressé la parole.

– Le baron du Glénic ? Miséricorde ! Mais ce n'est pas possible ! Mais il doit y avoir quelque épouvantable confusion !

– Baron ou pas baron, à vous de vérifier. Nous croyons avoir rempli notre devoir en vous prévenant, encore que ce soit un peu tard, car la blessure qu'il a à la tempe est d'ordinaire de celles qui n'ont jamais pardonné. Quant à la femme, mieux vaut ne point parler de la façon dont la malheureuse a été accommodée. »

Leur automobile les emportait maintenant à toute vitesse vers Dortmund. C'était Strahl qui tenait le volant, le Strahl de la *Montagne bleue*. Il avait à côté de lui son camarade Regen, le Regen de la *Vallée rose*. Depuis leur départ de Wernigerode, ils n'avaient pas échangé un mot.

Ce fut Strahl qui parla le premier. On eût dit que Regen en avait envie, et n'osait pas.

« Tu as une chose à me dire ?

– Oui ! Deux, même.

– Eh bien, qu'est-ce que tu crains ? Vas-y ! »

Regen eut l'air de réfléchir. Et puis, enfin, il se décida.

« D'abord que ce capitaine n'était pas un lâche.

– Qui t'a prétendu le contraire ? Et ensuite ?

– Qu'à sa place, je ne me serais tout de même pas conduit comme lui.

– Ce qui signifie ?

– Que lorsque ce petit chafouin nommé Gebrüder, que, personnellement, je n'ai jamais pu encaisser, lui a remis, d'ordre du Grand Maître, un revolver, ajoutant qu'en raison des services rendus par lui à la patrie on lui épargnait une mort infamante, en lui laissant le droit de se faire justice lui-même, eh bien, songe qu'à cet instant-là, il avait six balles à sa disposition. Avant de m'en loger une dans la tempe, sais-tu par quoi, moi, j'aurais commencé ?

– Je sais ! Je sais ! Par utiliser les cinq balles en notre faveur. Mais c'est qu'il y a un détail auquel tu n'as pas encore réfléchi, espèce de sympathique crème d'andouille !

– Un détail ? Lequel ?

– C'est que, lui, il aimait, figure-toi ! Il aimait ! Qui ? Cette femme, tiens ! Est-ce que tu n'as pas encore compris ? Est-il permis d'être bête à ce point ! Tu n'as donc pas vu comment il s'est jeté sur son corps, comment il s'est mis à l'étreindre, une fois que je l'ai eu dépendue, qu'elle est venue s'affaler sur la mousse. Et dans quel état, la malheureuse ! S'il y a quelqu'un qui doit s'en souvenir, c'est bien toi, n'est-ce pas ?

– Tais-toi ! Tais-toi ! » supplia Regen, qui, s'il avait été homme à pâlir, aurait pâli, en cet instant-là.

Tels étaient donc les propos tenus entre M. Strahl, de la *Montagne bleue,* et M. Regen, de la *Vallée rose,* dans la voiture qui les reconduisait vers le Grand Maître de la Sainte Vehme, avec mission de lui confirmer que, point par point, ses instructions avaient été exécutées.

« Et quand il lui a entouré le cou de ses bras, poursuivit Strahl, impitoyable, est-ce que tu ne te souviens pas de ce cri qu'il a poussé, de ce cri vraiment épouvantable ? C'est que ses mains, derrière la nuque, venaient de rencontrer… quoi ? Mais lui, parbleu ! Le trou par

lequel on arrache la langue aux parjures et aux traîtres. Tu as compris, j'espère, à présent ? As-tu encore quelque chose à me dire ?

– Oui ! fit Regen, d'une voix à peine perceptible.

– Eh bien, laquelle ? Ne te gêne pas ! »

Il s'écoula un long, assez long silence, au bout duquel l'homme de la *Vallée rose* murmura :

« Eh bien, vieux, c'est qu'une besogne pareille, je ne voudrais pas avoir à la recommencer tous les jours… Voilà ! »

L'aube naissait, au-dessus de la douce, de l'éternelle Allemagne. Des traînées de vapeurs d'un mauve pâlissant épousaient les sinuosités des cours d'eau. Des châteaux en ruines, autour desquelles s'éparpillaient des volées de corneilles, couronnaient le faîte des monts.

« Vous allez me juger – comment dites-vous ? – bien matériel, bien matérialiste ! »

C'était le lieutenant Ilianov qui s'adressait de la sorte au capitaine Hébrard.

« Eh bien, pour être franc, n'est-ce pas ? la soirée de Westerburg n'était, ainsi qu'on dit ici, que de la petite bière à côté de ce dont nous venons d'être témoins ! Il est vrai que quand il y a une femme mêlée à une histoire !… »

Il eut un geste où il y avait quelque chose encore plus tragique que de l'effroi.

« L'infortunée ! murmura-t-il. L'infortunée ! »

Et assenant un coup de poing sur la table devant laquelle Camille et lui se faisaient vis-à-vis :

« Et alors, maître d'hôtel, ces œufs au jambon et ce champagne, c'est pour quand ? »

Il devait être huit heures du matin. Il y en avait deux, qu'exacts au rendez-vous, ils s'étaient retrouvés au Loup-Noir.

« Vous ne m'en voudrez pas, mon capitaine, avait dit Ilianov à Camille, qui, lui, avait eu un geste de répulsion devant les victuailles que l'on avait cru devoir lui proposer. Je suis, hélas ! comme je suis ! Ce genre d'horreurs-là ne m'a jamais empêché de me sustenter. Au contraire, presque, dirais-je. Rappelez-vous, l'autre nuit, en revenant de Westerburg, ne vous ai-je pas mendié un whisky ? »

Depuis ces deux heures qu'ils étaient ensemble, ils avaient employé leur temps de leur mieux.

« Nous n'avons plus grand-chose à faire, ni à nous dire, reprit le lieutenant. La fin des deux pauvres êtres, dont nous venons de

constater la pitoyable liquidation, ne me surprend pas autrement, vous le savez. Mais tout de même !… Mais tout de même !… Cette opération d'une brutalité quelque peu excessive a été nouée et dénouée en zone russe. Notre dignité, en un sens, se trouve engagée. Ce n'est plus comme à Westerburg. Mes chefs vont sans doute estimer que certaines mesures préventives s'imposent. M'autorisez-vous, dans ces conditions, à venir vous rendre, à Altenkirchen, une visite au cours de laquelle nous pourrions, entre alliés, tirer de ces derniers événements les conclusions qu'ils comportent ? Quand vous voudrez, à votre disposition ! Mais je vois là un vieux monsieur qui a l'air de vouloir vous parler. »

C'était Lothaire.

Jamais ni lui ni le capitaine Hébrard ne s'étaient encore adressé la parole. Ils ne s'étaient même entrevus qu'une fois, il y avait dix-sept jours, lorsque, si l'on veut bien s'en souvenir, Camille avait ramené Mlle du Glénic à Ilsenburg, deux heures environ après l'arrivée d'Ulrich et de doña Flor.

Ils causèrent quelques minutes tous les deux. Lothaire était déjà au courant du meurtre de son maître et de celui de Mme Vasquez. De son côté, il apprit à Camille le navrant état dans lequel, à l'heure actuelle, se trouvait Alda.

« Je vais vous raccompagner à Ilsenburg », déclara le capitaine.

Il n'y avait jamais eu foule pareille dans les rues de Wernigerode. À l'angle de la place de l'Hôtel-de-Ville, Camille, brusquement, arrêta son automobile.

Une installation de marchand forain plus que modeste se trouvait là : deux ou trois tréteaux, surmontés d'une bâche. Un petit homme d'aspect souffreteux y avait installé un assortiment de bas de soie.

« Vous permettez ? dit Camille à Lothaire, en descendant de sa voiture.

– Votre Honneur, je vous en supplie ! »

M. Gebrüder n'eut pas un tressaillement en reconnaissant le capitaine.

« Eh bien, vous êtes satisfait, j'espère ? » dit celui-ci d'une voix sourde.

Le petit marchand, achevait une discussion avec deux jeunes filles de la campagne, au sujet de paires de bas de teinte noisette.

« Mais oui, mesdemoiselles ! Vous pouvez avoir l'absolue certitude… »

Elles payèrent et s'en allèrent. S'étant alors tourné vers Camille :

« Toutes mes excuses, mon capitaine, dit-il. Si je suis satisfait, m'avez-vous fait l'honneur de me demander ? »

Il toussa, eut une sorte de douloureux hochement de tête.

« Satisfait ? Ce serait beaucoup dire. J'ai conscience en tout cas d'avoir accompli ce que je considérais comme mon devoir. Une chose qui n'est pas toujours drôle ! »

À Ilsenburg, quand ils furent dans la cour du château, Lothaire fut le premier à descendre de l'automobile. Camille le suivit. Ils demeurèrent un temps assez long, l'un en face de l'autre, à se regarder.

« Je veux la voir ! » murmura enfin le capitaine Hébrard.

Les yeux du régisseur s'emplirent d'une suppliante détresse.

« Mon capitaine, vous n'y songez pas !

– Je veux la voir, je vous le répète. Je ne demande ni qu'elle me voie, ni à lui parler. Me comprenez-vous ? »

La voix de Lothaire s'affermit.

« Il y a une chose, oui, que je comprends, en tout cas. Si seulement elle vous aperçoit, c'en est fait de notre paix à tous, et c'est sa raison à elle qui risque de sombrer, d'un coup. Mais ne le comprenez-vous donc pas vous-même ? En dépit de toutes les précautions que nous pourrons prendre, si elle devine votre présence, savez-vous ce qui se produira ? Immédiatement, elle exigera de vous parler. Alors, Votre Honneur, avez-vous réfléchi à la question qu'immanquablement elle vous posera, à la façon dont vous y répondrez ?

– Cette question, quelle sera-t-elle ?

– Il n'y en aura qu'une : « Où est Ulrich ? Où est mon cousin ? Qu'en avez-vous fait ? » Et que lui répondrez-vous alors, qui ne soit point pour elle la cause d'une immédiate et définitive folie ?

– Elle pense donc tellement à lui ? balbutia Camille, avec un frémissement désolé.

– Oui !

– Et ne pense-t-elle jamais à quelqu'un d'autre ?

– Que je sache, non ! »

Dans l'office, où il se laissa conduire, et où ils burent ensemble un peu de bière, Sulpicie vint les retrouver. Beau front songeur sous ses cheveux blancs, elle écouta sans un mot tout ce que lui raconta son mari.

« Lothaire, finit-elle par dire, ce serait inhumain, oui, inhumain, tu m'entends, de refuser au capitaine ce qu'il sollicite. Je n'ignore point, Votre Honneur, tout ce que vous avez fait pour le château. Écoutez-

moi bien. La porte ne restera entrouverte qu'une seconde. Le corridor sur lequel elle donne est obscur. La pauvre mademoiselle ne verra rien, n'entendra rien, ne se doutera de rien. »

Et, prenant la main de Camille :

« Que Votre Honneur veuille bien consentir à me suivre ! » ordonna-t-elle.

Cela ne dura en effet pas plus d'une seconde, le temps pour Hébrard d'apercevoir une silhouette quasi exsangue, sur un lit, avec deux yeux immenses, tout grands ouverts, des yeux dont il était bien à craindre qu'ils ne reconnussent jamais plus personne, non, jamais plus !

« Je vais repartir », dit Camille à Lothaire, après que tous deux ils eurent descendu en silence le grand escalier.

L'autre continuant à se taire, le capitaine reprit :

« Auparavant, ne pourriez-vous pas me rendre un service : me procurer, avec de l'encre, une feuille de papier à lettre ? »

Le régisseur le conduisit dans la bibliothèque, à l'endroit où Ulrich, deux jours auparavant, se trouvait encore occupé à confectionner ses fiches de délation, aussi ignominieuses qu'enfantines.

Et ce fut là que le capitaine Hébrard se mit en devoir de recopier le brouillon de la lettre qu'il avait rédigée l'avant-veille, la lettre écrite sur l'une des tables de marbre du petit café de la gare de Wetzlar.

*

Il avait neigé durant la nuit sur les hauteurs environnantes. Pas beaucoup, mais tout de même suffisamment si l'on tient compte que ce n'était même pas encore la mi-décembre. Pour un hiver prématuré, évidemment, c'en était un qui s'annonçait.

« Gaétane, dit Mme Beaudu à la petite femme de chambre, avez-vous entendu ? C'est le numéro 6 qui a sonné.

– Café au lait complet, biscottes, confiture ! récita Gaétane. C'est son déjeuner que réclame la dame du 6. Elle me l'avait demandé pour neuf heures, j'allais tout juste le lui apporter.

– En même temps, pour ne pas faire de pas inutiles, vous monterez à M. Cyprien son *Écho du Centre.* Ah ! et puis, pour le commissaire de police, joignez la fiche individuelle de cette dame. Nous avons oublié hier soir de la lui faire remplir. Nous ne savons même pas encore comment elle s'appelle.

– Une chose en tout cas est certaine, dit Gaétane avec feu, c'est qu'elle est gentille et joliment contente d'être ici. Elle a été très malade

et a besoin d'un endroit calme pour se reposer. Hier soir, pendant le dîner, elle m'a dit…

– En attendant, cela va faire cinq minutes qu'elle a sonné. Allez, ma fille ! Nous parlerons de tout cela ensuite. Ce n'est pas, hélas ! le temps qui nous manque. »

Le Moulin-noyé était sans contredit le meilleur hôtel de la localité, mais il était fermé de septembre à avril. En revanche, l'hôtel du Viaduc, qui appartenait à M. Cyprien, assisté par Mme Beaudu dans les fonctions de caissière, n'était pas mal du tout lui non plus. Et il avait l'avantage de demeurer ouvert toute l'année.

« Et alors, comment va votre numéro 6 ? demanda Mme Beaudu à Gaétane, qui redescendait.

– C'est une joie de voir la sienne, madame. Déjà, hier soir, le bon feu de la cheminée de sa chambre l'a ravie. Et il en a été de même quand elle s'est mise à table, et qu'elle a lu le menu du dîner. Ce n'est pas qu'elle ait un gros appétit, la pauvrette. Mais la moindre attention qu'on a pour elle a l'air de la surprendre, de lui faire du bien.

– Tant mieux, ma fille, tant mieux ! En saison creuse, une cliente de la classe à laquelle semble appartenir cette jeune dame est une bénédiction du Ciel. Est-ce que vous lui avez fait remplir sa fiche ?

– La voici ! »

La caissière ajusta son lorgnon. Peu à peu, ses sourcils se froncèrent.

« Par exemple ! murmura-t-elle. Dites-moi : est-ce que M. Cyprien est habillé ?

– Oui, madame ! Ou tout comme !

– Bien ! Je monte cinq minutes chez lui. Restez là, pour le cas où l'on appellerait au téléphone. »

Quand Mme Beaudu revint de chez M. Cyprien, il y avait de la gravité sur son visage.

« Vous allez, ordonna-t-elle à Gaétane, remonter chez la demoiselle du 6. Sa fiche n'est pas remplie comme il faut. ».

Juste au même instant, Alda, souriante, survenait.

« Mademoiselle, fit la caissière, excusez-moi, mais il faut compléter votre fiche.

– Ah ! mon Dieu ! Et qu'y manque-t-il ?

– Là où il est demandé où vous allez, vous avez écrit : Glénic.

– Eh bien, n'est-ce pas à Glénic que je suis ?

– Sans doute ! Mais à la ligne où vous devez indiquer votre nom,

vous avez encore écrit : Glénic !

– Je ne pouvais pas écrire autre chose, puisque mon nom est Glénic, également. »

Elles se regardèrent toutes les deux. Alda sourit de nouveau.

« Est-ce qu'il est interdit d'avoir le même nom que le pays d'où l'on est originaire ? » demanda-t-elle.

Mme Beaudu commença par se taire. Puis, hochant la tête :

« Du pays d'où l'on est originaire ! répéta-t-elle. Pourquoi alors avoir indiqué *Allemande,* comme nationalité ? »

Muté sur sa demande, fin août, en Indochine, au commandement d'une unité de la Légion étrangère, le capitaine Hébrard avait été remplacé à Altenkirchen par un de ses camarades. Roche, le capitaine Roche, tel était son nom. Il avait pris ses fonctions le 10 septembre. Une quinzaine de jours après, il se présentait au château d'Ilsenburg.

« J'ai promis deux choses à mon prédécesseur, dit-il à Lothaire. D'abord, dès que je le pourrai, venir prendre des nouvelles de Mlle du Glénic. Ensuite, vous prier d'avoir recours à moi, dès que vous estimerez que je peux vous être d'une utilité quelconque.

– Est-ce que nous ne reverrons plus jamais le capitaine ? avait murmuré Lothaire.

– Jamais, c'est beaucoup dire ! De quelque temps du moins, je le crains.

– Votre Honneur voudra bien, à l'occasion, l'assurer de notre respect et de notre gratitude. Pour ce qui est de Mademoiselle… »

Ici, des larmes avaient paru dans les yeux du vieux régisseur.

« Même si elle était au château, elle ne serait pas en état de recevoir Votre Honneur. Mais elle n'y est plus. On a dû la transporter dans une clinique de Halle. Elle avait pris tant d'horreur pour tout ce qui l'entourait ! Aux dernières nouvelles, il y aurait un peu de mieux. Sa raison commencerait à revenir. Mais ce sera sans doute bien long ! »

« Il y a tout de même quelque part, en France, un endroit qui s'appelle Glénic », avait dit Camille à Alda, lors de la dernière visite de celle-ci à Altenkirchen, quand il discutait avec elle de l'endroit où elle pourrait chercher asile. Ces paroles n'avaient plus cessé d'obséder la jeune fille durant sa maladie. Le départ d'Hébrard, quand elle en avait été informée, les avait transformées en une sorte d'ordre, de consigne. Et puis, était-ce sa faute à elle si la fin atroce d'Ulrich, celle encore plus horrible de doña Flor lui avaient fait prendre en haine sa patrie ? C'était donc pour Glénic qu'elle avait décidé de partir, dès qu'elle serait jugée capable de supporter le voyage. Sulpicie avait reçu pour

mission de lui faire suivre lettres et nouvelles, avec interdiction formelle de jamais révéler à quiconque son adresse.

Sur la place, devant la petite église gothique, des garçonnets jouaient aux billes, des billes assez minables, d'un plâtre tout déteint. À côté, il y avait une boutique, à la devanture de laquelle étaient exposées d'autres billes, mais combien mirifiques, celles-là, en verre, à l'intérieur tout sillonné de couleurs diaprées. Alda, sans soupçonner l'imprudence qu'elle allait commettre, entra dans le magasin. Elle en ressortit avec deux ou trois douzaines de ces magnifiques billes. Elle les offrit aux enfants. Éberlués, ils se consultaient du regard. Ils les regardaient sans oser les prendre. Et puis, brusquement, ce fut la ruée.

« À moi, madame ! À moi ! Lui, il en a déjà quatre… cinq… six… sept ! »

Ils comprenaient si peu ce qui leur arrivait que rares furent ceux qui hasardèrent un remerciement.

La curieuse, la déconcertante journée que celle qu'allait vivre la châtelaine d'Ilsenburg ! Ce fut par acquit de conscience qu'elle pénétra dans le cimetière. Comment aurait-il subsisté la trace d'un seul de ses ancêtres ? Et puis les Glénic, avant l'émigration en Allemagne, avaient dû avoir leur sépulture dans la chapelle du château qui portait leur nom. C'était par ce château, dont elle connaissait l'existence, à quelques kilomètres du bourg, qu'Alda devait commencer ses investigations.

Une brave façade rougeaude, auréolée de cheveux blancs, dépassait une haie d'aubépine, qu'Alda était en train de longer. C'était un prêtre, le curé de Glénic, sans aucun doute. Sécateur à la main, il émondait ses rosiers. Il vit venir à lui la jeune fille et la salua d'un bon sourire. Par-dessus la haie, elle osa lui parler.

« Je suis étrangère au pays, commença-t-elle. Étrangère, ce n'est peut-être pas tout à fait le terme exact qui conviendrait. Bref, je suis en quête de renseignements que vous devez être ici, monsieur le curé, la seule personne à pouvoir me donner.

– Mais qu'à cela ne tienne, madame… mademoiselle… Considérez-vous comme chez vous. Vous n'avez qu'à continuer à suivre cette haie. »

Elle obéit, et finit ainsi par atteindre une porte, qui s'ouvrit devant elle toute grande.

Chose singulière, chose étrange, une sorte de gêne, de pudeur l'empêcha de révéler tout simplement à ce digne homme sa véritable identité.

« Je ne suis pas du pays, je le répète, commença-t-elle, s'appliquant

néanmoins à dissimuler la vérité le moins possible. Il a tout de même existé ici une famille, celle des barons du Glénic, avec laquelle la mienne a eu des attaches. »

Le vieillard opina, tout en fourrageant dans sa tabatière.

« Je connais à peu près la question. Il s'agit probablement de ces barons du Glénic qui émigrèrent en Allemagne, au moment de la révocation de l'Édit de Nantes. Alors, vos parents ont été bien inspirés en ne conservant plus de rapports avec eux, bien qu'ils aient été, d'après les chroniques locales, d'honnêtes seigneurs, qui, nonobstant la vache à Colas, n'ont pas laissé trop mauvaise réputation dans la contrée.

– Et, monsieur le curé, pouvez-vous me dire où était situé leur château ?

– Rien de plus facile. Vous n'avez même pas besoin d'une voiture, si vous aimez tant soit peu la marche. C'est sur la route de Jouillat, qui suit la vallée de la Creuse, à trois kilomètres d'ici, environ.

– Et, de ce château, est-ce qu'il reste encore des vestiges ?

– Hum ! Trop, même, serais-je tenté de dire, car il a été complètement restauré. C'est toute une histoire. Jusqu'à la Révolution, il a appartenu à la branche cadette des Glénic, demeurée catholique. Puis, ç'a été l'ère de la guillotine et des acheteurs de biens dits nationaux. Et puis, l'époque des parvenus, la nôtre, si vous permettez. Aujourd'hui, c'est la famille Picandard qui est propriétaire de cette magnifique demeure. Des gens qui ont eu de la chance. Durant la guerre, ils ont gagné beaucoup d'argent avec les Allemands, dans l'affaire dite du Mur de l'Atlantique. D'autres ont eu de gros ennuis, pour moins que cela. Eux, pas ! De la chance, je vous le répète. Ils ne sont d'ailleurs pas du pays, mais ils y font beaucoup de bien. Elle, madame, quasiment une sainte ! Lui, M. Picandard, est président de l'Automobile-Club de Guéret. Quant au château, la visite n'en est certainement pas libre. Cependant, je suis persuadé que si vous faites intervenir mon ami le curé doyen de Jouillat, la commune où est situé l'édifice…

– Ce n'est pas la peine ! murmura-t-elle, comme apeurée. Vous êtes trop bon, monsieur le curé. »

Quand elle regagna son hôtel, il y avait à présent un véritable bataillon d'enfants sur la place. Ils la regardèrent passer en silence. Toutefois, au moment où elle s'engagea dans le corridor sur lequel s'ouvrait la porte d'entrée, quelque chose siffla à son oreille… Un caillou, un caillou qui, ricochant contre la muraille, vint tomber à ses pieds.

Elle n'était pas autrement certaine de ce qui venait de lui arriver. Une pierre se détachant de la voûte, peut-être ?… Le déjeuner n'était qu'à midi.

Il était onze heures, tout au plus. Sans savoir pourquoi, elle se sentait subitement en proie à une immense lassitude. Elle monta donc dans sa chambre. Le feu de la cheminée éteint, il y faisait à peine chaud. Elle entrebâilla néanmoins légèrement sa fenêtre. Elle s'assit, un peu en retrait. La sourde rumeur des voix des enfants lui parvint.

Elle eut l'impression qu'ils étaient encore plus nombreux. Tous ceux du village devaient être là. Leurs voix lui arrivaient de plus en plus distinctes. Elle prêta l'oreille. C'était d'elle que toute cette petite foule s'entretenait.

« Tu l'as bien vue, hein, tu l'as vue ?

– Qui ? Mais qui donc ?

– Tiens, mais elle, la Boche, pardi !

– Tu parles ! fit l'un des plus grands, un jeune escogriffe d'une douzaine d'années, très brun de peau, à la crinière embroussaillée. Il m'a bien fallu la voir, puisque c'est moi qui viens de lui envoyer le caillou qui a failli la bigorner.

– La Boche ! Comment sais-tu que c'en est une, d'abord ? fit un troisième, apparemment plus circonspect, un petit bonhomme rouquin, au visage taché de son.

– Comment je le sais ? Mais par mon père, eh, citrouille, par mon père à qui maman vient de l'apprendre, et qui, elle, le tient de Gaétane, la petite bonne du *Viaduc*.

– On va peut-être être obligés de lui rendre ses billes, dit un cinquième, roux lui aussi, et légèrement bigle.

– Lui rendre nos billes, pochetée, tu rigoles ! dit le grand brun. Ah ! les vaches, après tout ce qu'ils nous ont fauché par ici ! Eh bien, on aurait tout vu, alors ! »

Le soir de cette journée-là, dans le buffet de la gare de Guéret, avant de prendre son train, Alda écrivit à Sulpicie une brève lettre, lui annonçant qu'elle lui ferait parvenir sous peu de jours son adresse définitive.

Il y avait plus de deux cent cinquante ans que les barons du Glénic avaient quitté la terre natale. Mais, cette fois, en la personne de leur dernière descendante, c'était bien d'un adieu définitif qu'il s'agissait.

À la fin de cette année 1945, ni même au début de 1946, rien ne faisait encore prévoir au Tonkin les opérations militaires qui devaient s'y dérouler par la suite, et aboutir pour notre pays à la débâcle que

l'on sait.

Sulpicie, conformément aux instructions reçues, fit suivre à Mlle du Glénic, en mars 1946, le modeste faire-part qui annonçait la mort au champ d'honneur du commandant Camille Hébrard, tombé au cours d'un obscur engagement contre une bande de pillards venus du Yunnan.

L'oraison funèbre du commandant fut laconique. Ce fut son ordonnance qui se chargea lui-même de la prononcer.

« Des officiers aussi braves que celui-là, déclara-t-il, il y en a certes à la Légion. De plus braves, même, peut-être. »

Et il ajouta :

« Mais, en tout cas, il y a une chose que je suis à peu près sûr de pouvoir affirmer : c'est qu'il ne s'en est jamais rencontré un qui ait possédé un aussi beau nécessaire de toilette. »